



**HAL**  
open science

## Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi. Chronique 2021 – Cartographier l'Asie

Anca Dan, Claude Rapin, Svetlana Gorshenina

### ► To cite this version:

Anca Dan, Claude Rapin, Svetlana Gorshenina. Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi. Chronique 2021 – Cartographier l'Asie. Dialogues d'histoire ancienne, 2021, 47/1 (1), pp.299-405. 10.3917/dha.471.0299 . hal-03357606

**HAL Id: hal-03357606**

**<https://hal.science/hal-03357606>**

Submitted on 28 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LES CONCEPTS EN SCIENCES DE L'ANTIQUITÉ : MODE D'EMPLOI

Chronique 2021 – Cartographier l'Asie

[Anca Dan](#), [Claude Rapin](#), [Svetlana Gorshenina](#)

Presses universitaires de Franche-Comté | « Dialogues d'histoire ancienne »

2021/1 47/1 | pages 299 à 405

ISSN 0755-7256

ISBN 9782848678573

DOI 10.3917/dha.471.0299

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-dialogues-d-histoire-ancienne-2021-1-page-299.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Franche-Comté.

© Presses universitaires de Franche-Comté. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## **Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi** Chronique 2021 – Cartographier l'Asie

Responsable

Anca DAN

Chargée de recherche au CNRS, UMR 8546, AOrOc, CNRS-ENS-EPHE, Université PSL  
anca-cristina.dan@ens.fr

Contributeurs

Claude RAPIN

Directeur de recherche émérite au CNRS, UMR 8546, AOrOc, CNRS-ENS-EPHE, Université PSL  
claude.rapin@ens.psl.eu

Svetlana GORSHENINA

Directrice de recherche au CNRS, UMR 8224, Eur'Orbem, CNRS, Sorbonne université  
sgorshen@gmail.com

### **Plan de la chronique**

- I. Anca Dan, « Introduction : Le monde avant les continents »
- II. Claude Rapin, « Les frontières en Asie centrale dans l'Antiquité : géographie historique de la Sogdiane d'Alexandre le Grand à Claude Ptolémée »
- III. Svetlana Gorshenina, « Anthony Jenkinson et sa révision des schémas cartographiques de l'Asie centrale au XVI<sup>e</sup> siècle »

## I- Introduction : Le monde avant les continents

### 1- Le « continent » est une invention moderne

While arguing [...] that there is no logically constituted geographical category called Asia, we find this term an indispensable element of many world regional labels (South Asia, Southeast Asia, Central Asia, and the like), and occasionally we write about “Asia” as if it were a whole – sometimes even forgoing the use of the quotation marks. In some cases this is simply a matter of referring to a set of geographical ideas that has a very real existence, even if the qualities and phenomena that they purport to locate do not; Asia has an important position in the map of intellectual history, if not on the map of the world.

Dans leur livre révolutionnaire de 1997, *The Myth of Continent. A critique of metageography*, Martin W. Lewis et Kären E. Wigen s'érigent contre les structures mentales (« métagéographiques ») par lesquelles l'école a formaté notre intelligence pour nous faire croire à la supériorité de la civilisation blanche, nord occidentale, européenne, et à son droit de juger de l'infériorité des autres. L'Asie est un des exemples de constructions culturelles qui s'appuient sur une pseudo-réalité géographique : comme il n'y a pas de véritable frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie, les deux entités utilisent des éléments spatiaux pour justifier des idées politiques, anciennes et modernes.

Néanmoins, la réflexion de M. W. Lewis et K. E. Wigen mérite d'être nuancée. Tout d'abord, l'antiquisant ne doit pas hésiter à entrer dans les « discussions techniques », pour comprendre toute l'absurdité d'une phrase comme « the Greeks tended to view continents as physical entities, with minimal cultural or political content » (p. 22). De fait, les Grecs n'ont pas eu de continents (dans le sens moderne du terme) et les parties de leur monde furent fondées sur des critères politico-culturels au moins tout autant que spatiaux. Ensuite, expliquer l'histoire des divisions du monde antique, héritées par les Modernes, nous permet de comprendre la fabrique de nos pays et peuples, c'est-à-dire les paroles et les idées qui façonnent non seulement notre environnement (et les continents), mais aussi nos identités : ce que nous pensons de nous et des autres, la manière dont nous nous rapportons à l'espace – conteneur déterminant et déterminé de toute société humaine<sup>1</sup>. Si l'on rejette à juste titre le déterminisme géographique antique, renaissant et illuministe, on ne doit pas oublier

<sup>1</sup> Voir notre « Chronique 2020 – Le sacré et ses espaces en Grèce, en Étrurie et dans l'Italie romaine », *DHA* 46/1, 2020, p. 275-387 (p. 280-286).

l'interdépendance entre l'homme et le milieu, qui l'a nourri pendant des millénaires et dont l'homme s'émancipe progressivement, tout en lui donnant des sens nouveaux. Aussi, en contraste avec M. W. Lewis et K. E. Wigen, on ne peut se contenter de hiérarchiser le monde en termes économiques : les hommes ont des identités et des traditions, ils font des choix culturels et personnels que seule l'étude attentive des noms (philologie) et du passé (archéologie, histoire) permet de comprendre. Enfin, on ne doit pas oublier que ces constructions culturelles qui ont servi l'eurocentrisme moderne ne sont pas nécessairement nées en Europe, mais à des carrefours – comme notre Méditerranée –, par des processus de transferts culturels que nous devons comprendre si l'on cherche à écrire une histoire plus critique.

Faut-il s'intéresser encore aux continents en général et à l'Asie en particulier, alors même que d'autres structures, tels les réseaux globaux, s'imposent, non seulement dans l'espace virtuel, mais aussi dans le monde réel (comme les programmes *Silk Road* promus par la Chine) ? Oui, dans la mesure où l'Asie détermine la manière dont nous nous pensons comme « Européens » et comme nos politiciens agissent par rapport aux « Orientaux » / *Middle East* (par exemple dans la question de l'intégration européenne de la Turquie) ou à l'Eurasie (que la Russie transforme en concept géopolitique). Alors, comment l'Asie a-t-elle été inventée, explorée, cartographiée ? Les textes regroupés ici expliquent la fabrique d'un monde sans continents, conçu au contact de l'Asie et de l'Europe (A. Dan), la manière dont le cœur de l'Asie a été découvert par les Européens (Macédoniens et Grecs) accompagnant Alexandre le Grand (Cl. Rapisarda), et comment il a été cartographié par les Modernes (S. Gorshenina). Ensemble, tout en montrant le caractère arbitraire de la fondation de l'Asie, nous cherchons à rappeler l'importance de la construction progressive de ce continent dans l'histoire culturelle occidentale.

## 2- L'œkoumène – une île circulaire ou rectangulaire en morceaux, conçue en Asie

Un des facteurs d'étonnement qui ont déterminé Hérodote<sup>2</sup> à enquêter sur les faits mémorables des Grecs et des Barbares fut la division du monde habité en trois parties inégales et asymétriques :

---

<sup>2</sup> *Histoires*, IV, 42 et 45.

Θωμάζω ὧν τῶν διουρισάντων καὶ διελόντων  
 Λιβύην τε καὶ Ἀσίην καὶ Εὐρώπην· οὐ γὰρ σμικρὰ  
 τὰ διαφέροντα αὐτέων ἐστί. Μήκει μὲν γὰρ παρ'  
 ἀμφοτέρας παρήκει ἢ Εὐρώπη, εὐρεος δὲ πέρι οὐδὲ  
 συμβαλεῖν ἀξίη φαίνεται μοι εἶναι. [...] Οὐδ' ἔχω  
 συμβαλεῖσθαι ἐπ' ὅτεο μὴ ἐούση γῆ οὐνόματα  
 τριφάσια κείται, ἐπωνυμίας ἔχοντα γυναικῶν, καὶ  
 οὐρίσματα αὐτῇ Νεῖλός τε ὁ Αἰγύπτιος ποταμὸς  
 ἐτέθη καὶ Φᾶσις ὁ Κόλχος (οἱ δὲ Τάναϊν ποταμὸν  
 τὸν Μαιήτην καὶ Πορθμῖα τὰ Κιμμέρια λέγουσι),  
 οὐδὲ τῶν διουρισάντων τὰ οὐνόματα πυθέσθαι, καὶ  
 ὅθεν ἔθεντο τὰς ἐπωνυμίας. Ἦδη γὰρ Λιβύη μὲν  
 ἐπὶ Λιβύης λέγεται ὑπὸ τῶν πολλῶν Ἑλλήνων ἔχειν  
 τὸ οὐνομα γυναικὸς αὐτόχθονος, ἢ δὲ Ἀσίη ἐπὶ τῆς  
 Προμηθεὸς γυναικὸς τῆν ἐπωνυμίην· καὶ τούτου μὲν  
 μεταλαμβάνονται τοῦ οὐνόματος Λυδοί, φάμενοι  
 ἐπὶ Ἀσίῳ τοῦ Κότυος τοῦ Μάνεω κεκληῖσθαι τὴν  
 Ἀσίην, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ τῆς Προμηθεὸς Ἀσίης· ἐπ' ὅτεο  
 καὶ τὴν ἐν Σάρδισι φυλὴν κεκληῖσθαι Ἀσιάδα.

Je m'étonne de ceux qui ont divisé et décrit la Libye,  
 l'Asie et l'Europe, car les différences entre elles ne  
 sont pas petites. En effet, l'Europe surpasse en  
 longueur les deux autres ; mais pour la largeur, il  
 ne me semble pas qu'elle puisse leur être comparée.  
 [...] Et je ne puis concevoir pourquoi pour la terre,  
 qui n'est qu'une, on a trois noms, qui sont des noms  
 de femme, et pourquoi on la divise par le Nil, fleuve  
 d'Égypte, et par le Phasé de Colchide (ou, selon  
 d'autres, par le Tanaïs, la Méotide et les Détroits  
 cimmériens). Aussi, je n'ai pu apprendre les noms  
 de ceux qui ont l'ainsi divisée, ni d'où ils ont pris  
 les noms. La plupart des Grecs disent que la Libye  
 tient son nom de Libyè, une femme du pays, et  
 que l'Asie prit le sien de la femme de Prométhée ;  
 mais les Lydiens revendiquent ce dernier nom, en  
 affirmant que l'Asie a été appelée d'après Asias, fils  
 de Kotys et petit-fils de Manès, et non pas de l'Asiè  
 de Prométhée ; car c'est du premier que la tribu  
 Asiade de Sardes a pris aussi le sien.

Presque 2 500 ans après Hérodote, on ne sait guère plus sur l'invention historique des « continents »<sup>3</sup>. Comme souvent, Hérodote semble avoir raison lorsqu'il localise l'origine du mot « Asie » en Lydie : Homère<sup>4</sup> mentionne le près « asien » dans la vallée du Caystre, et Strabon<sup>5</sup> commente le passage en l'ancrant dans l'arrière-pays de Sardes (séparée par le Tmolus de la vallée du Caystre<sup>6</sup>) : la localisation est intéressante, dans la mesure où elle permet d'expliquer mieux le choix du nom de la province d'Asie, au moment de la reprise romaine du royaume de Pergame. De plus, il ne fait guère de doute que le nom est d'origine louvite, car il est bien attesté dans l'onomastique anatolienne au nord de Troie<sup>7</sup> et à Troie même<sup>8</sup>. Comprendre son sens initial n'est cependant pas facile, car toute la tradition lexicographique a pu être influencée par la formule homérique, qui impliquait la fertilité du près « asien ». Les linguistes

<sup>3</sup> Voir, à titre d'exemple, avec bibliographie, Grataloup 2009 ; Mauntel *et al.* 2018 ; Rollinger (à paraître). Nous y reviendrons dans une étude à part.

<sup>4</sup> *Illiade*, II, 461 : Ἀσίω ἐν λειμῶνι Καῦστρίου ἀμφὶ ρέεθρα.

<sup>5</sup> *Géographie*, XIII, 4, 8.

<sup>6</sup> Dan 2017a.

<sup>7</sup> Homère, *Illiade*, II, 835-839 ; XII, 95-97, cf. Strabon, XIII, 1, 7 ; 21

<sup>8</sup> Virgile, *Énéide*, X, 123.

modernes proposent eux aussi une racine hittite *ass-*, *assiya-*, qui pourrait convenir sémantiquement, car elle signifierait « être bon, être favorable »<sup>9</sup>. Si tel était le cas, on aurait une base onomastique pour la tradition archaïque des éloges de l'Asie, terre favorisée – par exemple chez Hippocrate<sup>10</sup>. Comme Hérodote, nous ignorons tout de la manière dont le nom s'est étendu d'une petite région à l'ensemble d'une partie de la Terre : la tradition doit remonter au moins au VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand Hésiode<sup>11</sup> en fait une Océanide. On peut imaginer que le sens a évolué avec les conquêtes lydiennes de Crésus et que le processus a été renforcé au moment de la conquête mède de Cyrus : c'est sans doute à partir du VI<sup>e</sup> siècle que les Grecs ont fait de l'Asie un synonyme de l'Empire du Grand Roi, en lui attribuant tous les vices de l'esclavage. Mais cette reconstitution reste hypothétique, faute de sources explicites.

En revanche, on peut être sûr que l'unité et l'unicité de la terre habitée étaient des idées fondamentales dans les cosmogonies et cosmographies antiques, nées précisément en Asie. Le début de la *Genèse* biblique, dont l'impact sur la vision du monde dans nos cultures monothéistes ne pourrait être surestimé, met en avant cette singularité :

au commencement, Dieu créa le ciel et la terre

בְּרֵאשִׁית, בְּרָא אֱלֹהִים, אֶת הַשָּׁמַיִם, וְאֶת הָאָרֶץ

Les théogonies égyptiennes et babyloniennes imaginaient la terre comme un seul corps divin – Geb ou Tiāmat<sup>12</sup>. Les Grecs ont repris l'idée avec quelques ajustements notables, déterminés par les caractéristiques géomorphologiques et climatiques de leurs territoires, tout autour de notre Méditerranée et mer Noire. Ainsi, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Phérécyde de Syros – sans doute oncle et maître de Pythagore – fit de la terre habitée un manteau. *Zas*, le dieu « qui vit » (*i. e.* le grec Zeus ou plutôt le hittito-luvien *Sandon/Šanta*), a offert cette œuvre d'art première à Chthoniè, la déesse terre d'en bas, à l'occasion de la hiérogamie qui allait la transformer en *Gè* (autrement dit, en terre nourricière et donc habitable). Ce scénario d'inspiration proche-orientale nous est

<sup>9</sup> Puhvel 1984, p. 189-206, *s.u.* Kloekhorst 2008, p. 217-218 se montre critique et propose, p. 152, la racine *āšš-a(ri)* pour « être aimé ».

<sup>10</sup> *Sur les airs, eaux, lieux*, 12 sq.

<sup>11</sup> *Théogonie*, 359.

<sup>12</sup> Cf. les textes rassemblés et traduit par Lambert 2013.

connu par de brefs rapports de la tradition doxographique romaine (Diogène Laërce et Clément d'Alexandrie), partiellement confirmés par un fragment papyrologique<sup>13</sup> :

Diogène Laërce, I, 119 = 9 [A1] Diels-Kranz = fr. 14 Schibli (cf. Eudémos de Rhodes fr. 150 Wehrli = 9 B3 Diels-Kranz ; Probus, *Commentaire aux Bucoliques de Virgile*, VI, 31 = 9 B8 Diels-Kranz ; Hermias, *Dérision des philosophes païens*, 12 = 9 B4 Diels-Kranz ; Maxime de Tyre, IV, 4 = 9 B10 Diels-Kranz)

Ζᾶς μὲν καὶ Χρόνος ἦσαν αἰεὶ καὶ Χθονίη· Χθονίη δὲ  
ὄνομα ἐγένετο Γῆ ἐπειδὴ αὐτῇ Ζᾶς γῆν γέρας διδοῖ  
Zas et Chronos furent toujours ainsi que Chthoniè ;  
mais Chthoniè reçut le nom de Terre (*Gé*) après que  
Zas lui donna la terre (*gḗ*) comme dot.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VI, 9, 53 = 9 A2 Diels-Kranz = fr. 69 Schibli

9. αὐθίς τε Ὀμήρου ἐπὶ τῆς ἠφαιστοτεύκτου ἀσπίδος  
εἰπόντος· ἔν μὲν γαῖαν ἔτευξ', ἐν δ' οὐρανόν, ἐν  
δὲ θάλασσαν· ἐν δ' ἐτίθει ποταμοῖο μέγα σθένος  
'Ὠκεανοῖο' Φερεκύδης ὁ Σύριος λέγει· 'Ζᾶς [...] δώματα'.  
9. Encore lorsqu'Homère dit dans la description du  
bouclier travaillé par Héphaïstos : « il y forgea la  
terre, le ciel et la mer » ; « il y mit la grande force  
du fleuve Océan... » (*Illiade*, XVIII, 482 ; 607).  
Phérécyde de Syros dit : « Le palais de Zas... » (cf.  
*infra P. Grenf.*).

53. ἵνα μάθωσι τί ἐστὶν ἢ ὑπόπτερος δρυς καὶ τὸ ἐπ'  
αὐτῇ πεποικιλμένον φᾶρος, πάντα ὅσα Φερεκύδης  
ἀλληγορήσας ἐθεολόγησεν λαβὼν ἀπὸ τῆς τοῦ Χάμ  
προφητείας τὴν ὑπόθεσιν.  
53. Pour qu'ils apprennent ce qu'est l'arbre ailé et  
son manteau brodé, tout ce que Phérécyde raconte,  
par allégorie, dans sa *Théogonie*, empruntant le sujet  
à la prophétie de Cham.

B. P. Grenfell, H. S. Hunt, *New Classical Fragments and Other Greek and Latin Papyri*, Oxford, 1897, ser. II n° 11, p. 23 (Ms. Gr. class. f. 48) = fr. 68 Schibli

col. 1 αὐ>τῶι ποιοῦσιν τὰ οἰκία πολλὰ τε καὶ μεγάλα.  
ἐπεὶ δὲ ταῦτα ἐξετέλεσαν πάντα καὶ χρήματα καὶ  
θεράποντας καὶ θεραπαίνας καὶ τᾶλλα ὅσα δεῖ πάντα,  
ἐπεὶ δὴ πάντα ἐτοῖμα γίγνεται, τὸν γάμον ποιεῦσιν.  
κάπειδὴ τρίτῃ ἡμέρῃ γίγνεται τῶι γάμῳ, τότε Ζᾶς  
ποιεῖ φᾶρος μέγα τε καὶ καλὸν καὶ ἐν αὐτῶι ποικίλλει  
Γῆν καὶ Ὠγγηὸν καὶ τὰ Ὠγγηοῦ δώματα [...]  
col. 1 [...] pour lui, ils bâtissent des maisons grandes  
et nombreuses. Et après les avoir achevés toutes  
et les avoir aménagées et pourvues de serviteurs et  
servantes et tout ce qu'il en faut, lorsque tout est  
prêt, ils célèbrent les noces. Et quand le troisième  
jour du mariage survint, alors Zas fait un beau  
et grand manteau et brode sur lui Terre (*Gé*) et  
Ogénos et les maisons d'Ogénos.

<sup>13</sup> Cf. Schibli 1990 ; pour les connexions avec les cosmogonies babylonienne et égyptienne, voir encore West 1971, B. P. Grenfell, H. S. Hunt, *New Classical Fragments and Other Greek and Latin Papyri*, Oxford, 1897, ser. II n° 11, p. 23 (Ms. Gr. class. f. 48) = fr. 68 Schibli *passim*.



col. 2 βουλόμενος> γὰρ σέο τοὺς γάμους εἶναι τούτῳ  
 ς σε τιμῶ. σὺ δὲ μοι χαῖρέ τε καὶ σύνισθι. ταῦτά φασιν  
 ἀνακαλυπτήρια πρῶτον γενέσθαι. ἐκ τούτου δὲ ὁ  
 νόμος ἐγένετο καὶ θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισιν. ἡ δὲ μι<ν  
 ἀμείβε>ται δεξαμ<ένη εὐ τὸ φᾶ>ρος [...]

col. 2 [...] voulant que les noces soient tiennes, je  
 t'honore avec ceci. Sois heureuse et unis-toi à moi.  
 Tels furent – dit-on – pour la première fois les rites  
 du dévoilement. De là vient la coutume et pour les  
 dieux et pour les hommes. Elle lui répond, recevant  
 de lui le manteau [...]

Le mot désignant le vêtement nuptial de Chthoniè, φᾶρος, rappelle un autre nom grec neutre, φᾶρος, la charrue : il faut donc distinguer ce manteau terrestre, qui rendait la terre apte à être cultivée et donc à être habitée par des humains (d'où le grec οἰκουμένη), d'un autre voile unique, πέπλος, métaphore de la voûte céleste, à laquelle les Orphiques allaient consacrer plusieurs ouvrages<sup>14</sup>.

À notre sens, le φᾶρος de Phérécyde n'est pas resté isolé dans la pensée grecque : il pourrait être une des sources qui ont inspiré à Ératosthène la description de la Terre habitée sous la forme d'un autre manteau, la « chlamyde ». Outre les analogies formelles entre les contours et les dénivelés des deux couvertures, le choix de la chlamyde s'explique dans l'Égypte du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. par la volonté de l'inventeur de la *Géographie* de rendre hommage à ses protecteurs Lagides. Couverts de chlamydes, les Macédoniens d'Alexandre le Grand avaient conquis toute la Terre et ont construit, sur une petite île basse en forme de chlamyde, son nouveau centre, Alexandrie<sup>15</sup>.

Or, la forme rectangulaire de ces vêtements symbolisant le sol habitable à la surface de la sphère terrestre peut surprendre, car les plus anciennes cartes et textes s'accordent sur la circularité d'une île, entourée par l'Océan<sup>16</sup>. La mappemonde babylonienne<sup>17</sup>, copie du VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. avant J.-C. d'un exemplaire pouvant remonter jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (**fig. 1**) est, de fait, une carte ronde, sur laquelle on peut suivre des périple mythiques, à l'intérieur et au-delà d'un cercle d'eaux amères (*idmar-ra-tum*), symbolisant les limites du monde néo-assyrien<sup>18</sup>. À l'époque où cette tablette a été gravée, les Ioniens avaient eux aussi des cartes rondes, sur lesquelles ils pouvaient suivre un « circuit de toute la terre », γῆς ἀπάσης περιόδος, comme celui

<sup>14</sup> Cf. Eisler 1910, surtout p. 117 sq. ; Vonessen 1963 (*non uidi*).

<sup>15</sup> Pour la chlamyde-monde : Strabon, II, 5, 5-6 ; 9 ; 14. Pour la chlamyde d'Alexandrie : Strabon, XVII, 1, 6 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 26 (motivant le choix de cette île emblématique pour l'hellénisme avec Homère, *Odyssée*, IV, 354-355). Voir Zimmermann 2002 ; Dan 2017b, avec bibliographie.

<sup>16</sup> Voir les brefs aperçus de A. Dan, dans Hoffmann, Nawrocki, Sarazin 2019.

<sup>17</sup> BM 92687.

<sup>18</sup> Horowitz 1988 ; Finkel 2014 ; cf. Delnero 2017.

qu'Hécatee de Milet avait écrit dans le contexte de l'expansion perse d'Asie en Europe, dans le bassin de l'Égée. On est assuré de la récurrence de ces cartes – apparemment favorisées par les Pythagoriciens<sup>19</sup> – jusqu'à l'époque romaine par les moqueries d'Hérodote<sup>20</sup>, d'Aristote<sup>21</sup> ou de Géminos<sup>22</sup>. À l'époque tardive et médiévale, l'idée de la circularité de l'île habitée s'impose dans les schémas cartographiques O-T, orientés à l'est, dans lesquels l'orbe terrestre unique et rond était divisé en trois parties par les mers intérieures (Méditerranée et mer Noire) et par les fleuves Tanais-Don et Nil.

Un schéma analogue est néanmoins bien attesté aussi en forme rectangulaire : nous avons proposé d'y reconnaître le *mundus triquadrus* – le rectangle du monde divisé en trois autres rectangles, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, tel qu'il est décrit au début du v<sup>e</sup> siècle après J.-C. par Paul Orose<sup>23</sup> et illustré par ses glosateurs et par les cartographes médiévaux qui s'en sont inspirés<sup>24</sup>.

La troisième forme connue dans l'Antiquité et au Moyen Âge pour notre île habitée, une *uesica piscis*, intermédiaire entre quadrilatère et cercle, est plus rare : elle remonte à la transformation du rectangle classique en losange, au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., dans la métaphore de la « fronde », *σφενδόνη*, de Poséidonios de Rhodes – autre philosophe naturaliste originaire d'Asie. Comme les autres représentations quadrangulaires, le losange relève d'une approche plus rationnelle du monde que les cartes rondes, basées sur l'impression empirique de la circularité de l'horizon. En effet, le mot *σφενδόνη* désigne aussi bien la fronde circulaire avec sa partie en losange dans laquelle on fixe le projectile, que le projective lui-même, ou encore, par analogie formelle, la pierre d'une bague qui sert de cachet. L'image de la « fronde » (« *σφενδοσειδέες* ») souligne donc l'unicité du quadrilatère terrestre, fixé sur la sphère terrestre sous la zone tempérée des sphères célestes, qui la rendait habitable<sup>25</sup>.

<sup>19</sup> Platon, *Timée*, 33b.

<sup>20</sup> *Histoires*, IV, 36 ; cf. V, 49-51.

<sup>21</sup> *Météorologiques*, II, 5, 362b.

<sup>22</sup> *Introduction aux Phénomènes*, 16, 3-4. Jacob 1985 ; Jacob 1992.

<sup>23</sup> *Histoires contre les païens*, I, 2, 1.

<sup>24</sup> Voir par exemple les gloses de St. Gall. Stiftsbibliothek Cod. 621 (G) p. 35b1-4 et Engelberg, Stiftsbibliothek Cod. 1009 (En), fol. 18r dans Dan 2017c.

<sup>25</sup> Voir Poséidonios, fr. 68a-b-c Theiler = *FGrHist* 87F98a-b *ap.* Agathéméros, *Hypothesis*, II, 10 ; Denys le Périégète, 3-7 ; Eustathe de Thessalonique, §7, *GGM* II, p. 218 ; pour les cartes tardo-antiques et médiévales qui ont été associées à cette forme, voir Dan 2017c.

Si l'on peut expliquer assez aisément comment la « fronde » (losange) de Poséidonios a évolué de la « chlamyde » (rectangle) d'Ératosthène, on ne s'est guère demandé comment on est passé du monde circulaire à un rectangle. Selon nous, l'élargissement de l'horizon physique par la découverte de nouvelles contrées n'est pas une réponse suffisante. Dans les sociétés anciennes, l'image du monde n'est pas due autant à l'exploration directe quant à la synthèse faite de sources diverses, selon certains principes acceptés par le sens commun<sup>26</sup>. Certes, dès le V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., suite à l'expansion outre-mer des Phénico-puniques et des Grecs et aux conquêtes achéménides de l'Asie, il est devenu évident que l'île de l'œkoumène était plus longue que large. Les rapports entre la longueur et la largeur de la terre variaient de 1½:1 pour Démocrite à 2:1 pour Eudoxe.

Toutefois, il convient de remarquer que le rectangle, privilégié par la tradition grecque la plus scientifique (comme on le voit dans la *Tétrabible* de Claude Ptolémée, II, 3 et, à partir d'Ibn Khurradadbeh, chez les Arabes<sup>27</sup>) est vraisemblablement d'origine astronomique-astrologique : il permettait d'expliquer les caractéristiques d'une région et d'un peuple selon la disposition des cieux<sup>28</sup>. C'est en Asie assyrienne et ensuite achéménide que l'image fut non seulement inventée, mais aussi utilisée pour la première fois afin d'exprimer le pouvoir cosmique, sur la terre et le ciel, des dieux et des rois. Les quatre coins du rectangle, représentés par de grands peuples des confins, étaient associés aux quatre points extrêmes de la course annuelle du Soleil. On le voit clairement chez les Achéménides (qui ont dû emprunter le principe aux Babyloniens) : au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., sur les tablettes de fondation de l'Apadāna à Persépolis (*DPh*) et d'une autre construction à Ecbatane (*DH*), Darius décrit son empire comme s'étendant continuellement des Sakas au-delà de la Sogdiane jusqu'au Kush (Éthiopie) et de l'Indus à Sparda (Lydie), autrement dit du Levant d'été au Couchant d'hiver et du Levant d'hiver au Couchant d'été – une croix qui réunit l'espace et le temps dans le cycle annuel du Soleil à travers le monde<sup>29</sup>.

Nous pensons que les Grecs ont emprunté ce schéma solaire aux Achéménides au plus tard au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand on le retrouve chez l'historien

<sup>26</sup> Voir Dan *et al.* 2016.

<sup>27</sup> Je remercie Jean-Charles Ducène pour cette information.

<sup>28</sup> Horowitz 2011.

<sup>29</sup> Voir Dan 2013 ; cf. Rapin 2018b, qui propose des reconstitutions circulaires pour ces cartes (à notre sens mentales) des Perses ; Rollinger 2013a ; Rollinger 2013b ; Rollinger 2020 et Rollinger (à paraître) (avec bibliographie).

Éphore<sup>30</sup>, originaire de Kymè en Asie Mineure. Strabon<sup>31</sup> le cite, en tâchant de concilier le rectangle cosmique et ethnique d'Éphore, avec sa propre interprétation de la géographie homérique :

Μηνύει δὲ καὶ Ἐφορος τὴν παλαιὰν περὶ τῆς Αἰθιοπίας δόξαν, ὅς φησιν ἐν τῷ περὶ τῆς Εὐρώπης λόγῳ, τῶν περὶ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν τόπων εἰς τέτταρα μέρη διηρημένων, τὸ πρὸς τὸν ἀπηνλιώτην Ἰνδοῦς ἔχειν, πρὸς νότον δὲ Αἰθιοπίας, πρὸς δύσιν δὲ Κελτούς, πρὸς δὲ βορρᾶν ἄνεμον Σκύθας. προστίθεισι δ' ὅτι μείζων ἡ Αἰθιοπία καὶ ἡ Σκυθία· δοκεῖ γάρ, φησί, τὸ τῶν Αἰθιοπῶν ἔθνος παρατείνειν ἀπ' ἀνατολῶν χειμερινῶν μέχρι δυσμῶν, ἡ Σκυθία δ' ἀντίκειται τούτῳ.

Dans son livre sur l'Europe, <Éphore> dit : « Si le ciel et la terre étaient divisés en quatre parties, les Indiens occuperaient celle située vers l'Apélotès, les Éthiopiens celle vers le Notos, les Celtes celle vers le Couchant et les Scythes celle vers le Borée ». Il ajoute que l'Éthiopie et la Scythie sont les plus grandes : il semble en effet, dit-il, que le peuple des Éthiopiens s'étende depuis le lever d'hiver jusqu'au couchant et que la Scythie occupe la position diamétralement opposée.

Les différences évidentes entre une reconstitution hypothétique du monde homérique, compatible avec le bouclier cosmique rond d'Achille (fig. 2) et le schéma rectangulaire d'Éphore (tel qu'il a été transmis par Cosmas Indicopleustès) reflètent toute la difficulté de l'exercice de Strabon. De fait, la carte mentale des aèdes gréco-anatoliens archaïques (qui ont imaginé les aventures d'Ulysse) est comparable à la mappemonde babylonienne qui fixait, à son tour, des mythes proche-orientaux sur une terre qu'on pouvait parcourir, empiriquement, entre les limites des « ondes amères » ou de l'Océan (fig. 1). *A contrario*, le schéma d'Éphore étend la terre unique des rois asiatiques à l'ensemble du monde connu des Grecs, en ajoutant au rectangle de l'Asie (avec l'Égypte et l'Éthiopie) les grandes étendues terrestres de l'Occident, l'Europe et la Libye.

Cette addition de l'Occident à l'Asie est saisissable dans la première division ionienne du monde en deux ἡπειροί, l'Asie et l'Europe<sup>32</sup>. Ce moment marque, à notre sens, l'origine des divisions grecques de la Terre qui allaient devenir seulement à l'époque moderne, après la découverte des Amériques et des terres australes, des « continents » (cf. *infra*). En effet, si les peuples sémites du Proche-Orient pouvaient assimiler les comptoirs phéniciens et puniques occidentaux à des terres de l'au-delà leur mer d'en haut (notre Méditerranée), les Grecs qui les habitaient dès le début de leur histoire ont ressenti le besoin de les présenter comme formant un seul cercle ou quadrilatère,

<sup>30</sup> *FGrHist* 70 F30a-b-c.

<sup>31</sup> *Géographie*, I, 2, 28.

<sup>32</sup> Hérodote, IV, 36 ; 118.

autour de la mer Intérieure (réunissant toutes les mers de notre Méditerranée et mer Noire)<sup>33</sup>. Imaginer l'œkoumène comme une île habitée ronde ou quadrangulaire voire rectangulaire, divisée en deux, trois ou plusieurs parties, est le compromis qui a permis aux Grecs de conserver l'unité de leur monde qu'ils ont partagé avec les autres civilisations asiatiques, mais en y intégrant leurs réalités maritimes occidentales et leurs idées politiques (qui, selon eux, devaient trouver une justification dans l'espace conteneur). D'ailleurs, le quadrilatère présentait non seulement l'avantage astronomique d'une certaine orientation par rapport à la course solaire. Plus longue que large, cette figure était la plus apte à intégrer les découvertes d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, Séleucides et Lagides, vers l'extrême sud-est. La forme angulaire et la grande étendue de l'Inde, qui la recommandait parfois comme une nouvelle partie du monde, la structuration de l'Asie des deux côtés de la chaîne imaginaire du Taurus-Caucase-Paropamise et l'alignement symétrique des golfes océaniques (la Caspienne, le golfe Indien, le golfe Persique et le golfe Arabe) furent greffés sur ce rectangle à partir d'Ératosthène et y restèrent, au-delà des chorographies romaines (dont nous avons gardé une trace sur la *Table de Peutinger*), dans la tradition cartographique médiévale<sup>34</sup>.

### 3- Des parties de la terre qui n'étaient pas encore des « continents »

Si un continent est une « vaste étendue de terres émergées, d'un seul tenant, entourée par les océans » (selon la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie française*<sup>35</sup>), les Anciens n'en ont connu qu'un seul : leur œkoumène. Le participe latin à l'origine du mot moderne, *continens*, « qui est tenu à l'intérieur [des eaux, montagnes...] », fut utilisé depuis le 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. pour désigner la terre ferme, en face d'une île ; son sens apparaît clairement dans la narration du débarquement de César sur l'île de Bretagne, auquel le *continens* faisait face<sup>36</sup>. Cet usage est d'ailleurs conservé en anglais jusqu'à aujourd'hui. En latin, la substantivation du participe verbal s'est faite probablement au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. à partir de l'expression *in terra continenti*, attestée chez Varron<sup>37</sup>. De manière significative, tous les textes antiques et médiévaux latins, sans

<sup>33</sup> Rollinger (à paraître).

<sup>34</sup> Cf. Dan 2017c avec la bibliographie.

<sup>35</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/continent>.

<sup>36</sup> César, *Guerre des Gaules*, IV, 28, 3 ; IV, 36, 2 ; 4. Pour les autres références contemporaines (chez Varron, Cicéron, Cornélius Nepos) voir le *Thesaurus Linguae Latinae*, 4:710, s.u. « *contineo (continens)* », en ligne <https://publikationen.badw.de/de/thesaurus/lemmata#29840>.

<sup>37</sup> *Sur l'origine du peuple romain*, fr. 7 Fraccaro.

exception, parlent d'un seul continent unitaire : quand le pluriel de l'adjectif est utilisé, il désigne des terres qui appartiennent au même bloc, l'œkoumène-*orbis terrarum*. Il n'y a aucune occurrence qui nous permette de comprendre que l'Europe, l'Asie et l'Afrique aient jamais été nommées *terrai continentes/continentia* avant l'époque moderne. D'ailleurs, alors que la juxtaposition des quatre continents (Europe, Asie, Afrique, Amérique) devient commune dans la cartographie du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle (comme on le voit avec Abraham Ortelius, fig. 3), jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les savants les plus soucieux des sens des mots et des réalités géographiques ont insisté sur l'unité continentale de l'Europe, l'Asie et l'Afrique, opposées au continent des Amériques. On le voit au début du XX<sup>e</sup> siècle dans le *Oxford English Dictionary*, cité par M. W. Lewis et K. E. Wigen (p. 29) pour montrer le caractère arbitraire et finalement très récent des continents :

Formerly two continents were reckoned, the Old and the New; the former comprising Europe, Asia, and Africa, which form one continuous mass of land; the latter, North and South America, forming another. These two continents are strictly islands, distinguished only by their extent. Now it is usual to reckon four or five continents, Europe, Asia, Africa, and America, North and South; the great island of Australia is sometimes reckoned as another [...].

Le correspondant grec de *continens* est mentionné par Isidore de Séville<sup>38</sup> : *continens perpetua terra nec ullo mari discreta, quem Graeci ἡπειρον uocant* (« le continent est une terre continue, qui n'est coupée par aucune mer et que les Grecs appellent “terre ferme” »). L'étymologie d'ἡπειρος montre toute la différence entre le mot grec et le mot latin : parent de l'allemand *Ufer*, ἡπειρος signifiait tout d'abord le « rivage » (alors que leur étymon indo-européen a pu nommer « ce qu'il y a derrière [l'eau] »). Contrairement à l'adjectif substantivé latin, le substantif grec ἡπειρος est souvent utilisé au pluriel, pour désigner les terres fermes qui s'étendent au-delà des îles. L'auteur du traité pseudo-aristotélicien *Sur le monde* (392b) critique ceux, nombreux (ὁ πολλὸς λόγος), qui mettaient en avant l'émiettement des terres (« νήσους καὶ ἡπείρους ») au lieu de souligner l'unité du monde. La comparaison de l'original grec (remontant, à notre sens, à l'époque augustéenne<sup>39</sup>) avec la version latine donnée par Apulée<sup>40</sup> ne laisse pas de doute quant à l'unicité du « continent » :

<sup>38</sup> *Étymologies*, XIV, 8, 43.

<sup>39</sup> Dan, Geus 2018.

<sup>40</sup> *Sur le monde*, 4.

Πεποικιλται δὲ καὶ [...] νήσοις τε ἐναλίοις καὶ ἡπειροῖς. La Terre est ornée [...] d'îles maritimes et de terres.  
 Τὴν μὲν οὖν οἰκουμένην ὁ πολλὸς λόγος εἰς τε νήσους Car l'opinion commune divise le monde habité en  
 καὶ ἡπειροὺς διείλεν, ἀγνοῶν ὅτι καὶ ἡ σύμπασα îles et terres fermes (continents), en ignorant le fait  
 μία νήσός ἐστιν, ὑπὸ τῆς Ἀτλαντικῆς καλουμένης qu'il ne forme qu'une seule île environnée par la  
 θαλάσσης περιρρομένη. mer qu'on nomme Atlantique.

*Nec sum nescius, pterosque huius operis auctores* Je n'ignore pas que la plupart des auteurs de  
*terrarum orbem ita diuisisse : partem eius insulas* ce genre ont divisé ainsi l'orbe terrestre : une  
*esse, partem uero continentem uocauere, nescii* partie faite d'îles, et une partie qu'ils ont appelée  
*omnem hanc terrenam immensitatem Atlantici maris* « continent », sans savoir que toute cette immense  
*ambitu coerceri insulamque hanc unam esse cum* étendue terrestre était embrassée par la mer  
*insulis suis omnibus.* Atlantique et qu'elle n'est qu'une seule île, avec  
 toutes ses îles.

Quels sont ces ἡπειροί ? Une recherche dans le *Thesaurus Linguae Graecae* comprenant les textes édités d'époque antique et byzantine montre que le terme désigne une surface terrestre plus étendue que celle des îles – comme l'Asie Mineure, l'Italie du Sud, la Grèce égéenne avec l'Épire – avant de désigner l'Asie, l'Europe et la Libye ou même l'œkoumène entier. Cette fluidité sémantique est bien attestée même à l'Antiquité tardive – quand le *Digeste* de Justinien<sup>41</sup> définit les « provinces continentales » (*continentes prouincias*) comme étant jointes à l'Italie : la Gaule mais aussi la Sicile, en dépit de son caractère insulaire (*sed et prouinciam Siciliam magis inter continentales accipere nos oportet, quae modico freto Italia diuiditur*).

Comment et pourquoi est-on arrivé à privilégier l'Asie, l'Europe ainsi que l'Afrique-Libye, comme les deux, respectivement trois « plus grandes étendues de terre » (μέγιστοι ἡπειροί) ? À notre sens, il y a trois raisons, qu'on peut déceler déjà dans l'œuvre des auteurs classiques, à commencer par Hérodote :

- *Primo*, l'opposition géographique des rivages asiatiques et européens au niveau de la mer Égée fait que si l'Europe (réduite initialement à la Grèce centrale) est apparue comme une terre étendue devant l'Asie, l'Asie à son tour a pu sans doute dès l'époque mycénienne paraître comme une sorte de « pérée », « terre ferme » favorable ou « continent » béni devant l'Europe. À l'époque archaïque, l'Afrique a pu s'imposer comme une troisième grande terre à commencer par la Cyrénaïque « colonisée » par les Laconiens<sup>42</sup>.
- *Secundo*, l'occupation de la Lydie, véritable berceau de l'Asie (cf. *infra*), par Cyrus, la conquête de l'Égypte prolongée dans une campagne « libyenne » par

<sup>41</sup> L, 16, 99.

<sup>42</sup> Cf. Roller 2015, p. 50-52, sans distinction entre parties du monde antique et continents modernes.

Cambyse et finalement les guerres médiques lors desquelles les Grecs se sont opposés à Darius et à Xerxès désireux de mettre la main sur l'Europe d'au-delà les mers ont dû déterminer les Grecs à concevoir l'Asie, l'Afrique et l'Europe comme des composantes géohistoriques de leur monde, qui avaient chacune des caractéristiques culturelles à part. Ces ἡπειροί étaient unis par la mer, qui servait de pont (le grec πόντος étant d'ailleurs le parent étymologique du latin *pons*). Pour comprendre l'importance du politique dans ces délimitations grecques, pensons aux représentations anthropomorphes des trois parties de la terre : dans la documentation que nous avons conservée, elles n'apparaissent jamais ensemble, malgré les tentatives des modernes de les reconnaître sur une peinture de l'atrium de la maison de Méléagre à Pompéi (maintenant au Musée archéologique de Naples, n° 8898). C'est seulement pour évoquer les guerres médiques qu'*Hellas* côtoie *Asia* sur le cratère apulien du peintre de Darius (au Musée archéologique de Naples, n° 81947<sup>43</sup>), ca 150 ans après les *Perses* d'Eschyle. *Europa* fait face à *Asia* non seulement dans le rêve des deux ailes de Cyrus<sup>44</sup> mais aussi sous la forme de deux femmes, sur la *Tabula Chigi*. Or, ce relief de la haute époque romaine impériale commémore une des plus importantes confrontations entre l'Occident et Orient : la victoire d'Alexandre le Grand contre Darius III à Gaugamèles (331 avant J.-C. ; fig. 4)<sup>45</sup>.

- *Tertio*, la tradition littéraire, qui visait l'enseignement d'une carte mentale symétrique et utilisable à la fois pour expliquer le passé (historique-mythologique) et le destin des peuples (par l'astrologie, la médecine), a entériné la division en trois parties (gr. μέρη, μόρια, τμήματα, τομαὶ ἡπειρων ; lat. *partes*) du grand continent, l'*œkoumène/orbis terrarum*. C'est ce qu'enseignent tous les textes écrits pour l'éducation des élites, en grec<sup>46</sup> ou en latin<sup>47</sup>. L'ouverture de la *Périégèse de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie – traduit en latin par Aviénus au IV<sup>e</sup> siècle et par Priscien de Césarée au VI<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup> – pose d'emblée le

<sup>43</sup> Voir Long 1987 (« The Alexander and Darius Vases », p. 349-351), et, dernièrement Jones 2019.

<sup>44</sup> Hérodote, I, 209.

<sup>45</sup> Matz 1968, p. 75, n° 3599. Voir dernièrement Petrain 2012 et son commentaire des inscriptions *IG* 14, 1296.

<sup>46</sup> E. g. Géminos, *Introduction aux Phénomènes*, 16, 3 : Διαίρεται δὲ ἡ καθ' ἡμᾶς οἰκουμένη εἰς μέρη τρία, Ἀσίαν, Εὐρώπην, Λιβύην, « on divise notre monde habitée en trois parties, l'Asie, l'Europe et la Libye ».

<sup>47</sup> E. g. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, III, 3 : *Terrarum orbis universus in tres dividitur partes, Europam, Asiam, Africam*, « Tout le disque terrestre est divisé en trois parties, l'Europe, l'Asie et l'Afrique ».

<sup>48</sup> Jacob 1987.



problème de l'unité naturelle du monde, contrasté par sa division en trois ἤπειροι (= *confinia, diremptae*), due à l'homme :

Denys le Périégète, 7-9	[...] σφενδόνῃ εἰοικυῖα· μίαν δέ ἐ καίπερ ἑούσαν ἄνθρωποι τρισσῆσιν ἐπ' ἤπειροισι δάσαντο· πρώτην μὲν Λιβύην, μετὰ δ' Εὐρώπην ἼΑΣίν τε.	[...] en forme de fronde. Alors qu'elle est unique les hommes l'ont divisée en trois parties : la première la Libye, ensuite l'Europe et l'Asie.
Traduction d'Aviénus, 17-18	<i>tria sunt confinia terrae Vnius : est primum Libyae Europae que Asiae que.</i>	La même Terre a trois étendues voisines : d'abord la Libye, ensuite l'Europe et l'Asie.
Traduction de Priscien, 12-15	[...] <i>Assimilis fundae. sed quamuis corpore toto Vna sit haec, homines tres dicunt esse diremptas : Et primam Libyen, post European Asiam que.</i>	[...] Ressemblant à une fronde. Quoiqu'elle soit unique dans son corps entier, les hommes la disent partagée en trois : la Libye la première, ensuite l'Europe et l'Asie.

Les limites entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique ont toujours bougé, selon la dynamique géopolitique. Déjà dans l'Antiquité grecque, elles ont eu des natures diverses : ce furent des fleuves (Nile, Phase-Rioni/Kuban ou Tanaïs-Don), des détroits (les deux Bosphore, Cimmérien à Kertch et Thrace à Istanbul, et l'Hellespont-Dardanelles) ou des isthmes (au sud de Suez et au nord du Caucase)<sup>49</sup>. Le point commun est l'existence potentielle d'un cours d'eau : si les grands fleuves prenaient leur source dans l'Océan<sup>50</sup>, les pays qu'ils divisaient pouvaient apparaître comme étant presque des îles. Les détroits septentrionaux, entre l'Asie et l'Europe, étaient également rangés parmi les cours d'eau (πόροι, πορθμοί), malgré leur eau salée. D'ailleurs, pour les Grecs et les Romains, la mer d'Azov n'était qu'un marécage (λίμνη/*palus*) sur le cours du Tanais-Don, qui se déversait dans la mer Noire par les Détroits Cimmériens. Jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>51</sup>, la mer Noire (Pont-Euxin) elle-même était censée se déverser dans la mer de Marmara (Propontide) et dans l'Égée, sans qu'elle reçoive en échange un apport méditerranéen<sup>52</sup>.

<sup>49</sup> Cf. e. g. Strabon, *Géographie*, II, 5, 17 ; 31 ; Ps.-Aristote, *Sur le monde*, 393b ; Denys le Périégète, *Périégèse*, 20-22.

<sup>50</sup> E. g. *Iliade*, XXI, 193-199.

<sup>51</sup> Chez Macrobe, *Saturnales*, VII, 12, 34-37.

<sup>52</sup> Cf. Dan 2015 et 2018.

Quant aux isthmes, leur choix pourrait s'expliquer par les canaux que les monarques orientaux ont ouvert entre le Nile et la mer Rouge (à plusieurs reprises et endroits dans l'ouadi Toumilat<sup>53</sup>) ou auraient voulu construire en Sarmatie, entre la mer Noire et la Caspienne (peut-être suivant la dépression du Manych, reste d'un détroit remontant au Pliocène<sup>54</sup>).

Mais le jugement par lequel l'Asie, l'Europe et l'Afrique étaient des *ἡπειροί* séparés par les eaux, donc d'une forme insulaire – qui nous ferait penser à des « continents » dans le sens moderne du terme – pouvait être facilement poussé à l'absurde. Puisque le flux cosmique de l'Océan était censé être à l'origine de tous les cours d'eau, toute l'étendue terrestre aurait dû être coupée en de nombreux morceaux d'aspect insulaire. C'est pourquoi le Delta de l'Égypte, don du Nil, a pu apparaître comme une quatrième partie du monde à Hérodote<sup>55</sup>, qui critiquait ces partages des Ioniens :

[...] οἱ φασὶ τρία μόρια εἶναι γῆν πάσαν, Εὐρώπην τε καὶ Ἀσίην καὶ Λιβύην. Τέταρτον γὰρ δὴ σφαιρᾶς δεῖ προσλογίζεσθαι Αἰγύπτου τὸ Δέλτα, εἰ μήτε γέ ἐστι τῆς Ἀσίας μήτε τῆς Λιβύης. Οὐ γὰρ δὴ ὁ Νεῖλος γέ ἐστι κατὰ τοῦτον τὸν λόγον ὁ τὴν Ἀσίην οὐρέων τῇ Λιβύῃ· τοῦ Δέλτα δὲ τοῦτου κατὰ τὸ ὄξυ περιρρήγνυται ὁ Νεῖλος, ὥστε ἐν τῷ μεταξύ Ἀσίας τε καὶ Λιβύης γίνονται ἄν.

[...] [les Grecs et les Ioniens] disent que toute la terre se divise en trois parties, l'Europe, l'Asie et la Libye. Ils devraient y en ajouter une quatrième, le Delta de l'Égypte, puisqu'il n'appartient ni à l'Asie ni à la Libye. Car, suivant ce raisonnement, ce n'est pas le Nil qui sépare l'Asie de la Libye, puisqu'il se divise à la pointe du Delta, et le renferme entre ses bras, de façon que [le Delta] se trouve entre l'Asie et la Libye.

Nous concluons donc que la division de l'ensemble de la terre en deux, trois ou quatre parties qui ne correspondent ni à des frontières naturelles claires ni à des groupes ethniques homogènes fut une démarche cognitive spécifique aux Grecs, peuple de marins, qui ont cherché à ordonner les principaux *ἡπειροί* (avec leurs îles afférentes), sur leur carte mentale centrée sur l'Égée. Dans cet agencement, basé sur la polarisation et l'analogie, la politique et la guerre avec les peuples d'Asie (Phéniciens et surtout Perses) ainsi que la manière dont on en a parlé dans les discours et les écoles ont joué le rôle essentiel. L'histoire est donc très différente de celle des continents modernes, qui sont, pour au moins la moitié, des

<sup>53</sup> Pour la documentation littéraire, épigraphique, archéologique et ethnographique et les débats qu'elle a suscités pour l'identification des différents canaux (pharaoniques, achéménide, ptolémaïque, romain), voir *e.g.* Cooper 2009 ; Agut-Labordère 2015 ; Klotz 2015 ; Aubert 2015 ; dernièrement, de manière plus générale, Irby 2021.

<sup>54</sup> Pour la reconstitution géologique, voir dernièrement Krijgsman *et al.* 2019. Le projet d'un canal est attribué par Plinie l'Ancien, *Histoire naturelle*, VI, 31, à Séleucos I<sup>er</sup>.

<sup>55</sup> *Histoires*, II, 16.

nouveaux mondes. Bien qu'inconnus avant la Renaissance, l'hypothèse de leur existence est une autre contribution majeure de l'Antiquité à l'invention moderne des continents.

#### 4- Des « autres mondes » des Anciens au Nouveau Monde et aux continents modernes

Au moins depuis le II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., Assyriens et Grecs s'accordaient sur l'existence d'autres îles au-delà des mers difficilement franchissables, jusqu'aux confins du jour et de la nuit, de la vie et de la mort. C'est là qu'auraient eu lieu les faits mémorables des héros épiques (comme Gilgamesh, Étana et Ulysse) et des rois (à commencer par Narāmsîn et Maništūsu, rois d'Agade au XXIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., qui ont envoyé leurs navires sur la mer Rouge, « mer inférieure », jusqu'à Magan/Oman<sup>56</sup>). La mappemonde babylonienne (fig. 1) montre sept (ou originellement huit ?) « îles », « régions » ou « montagnes » (akkadien *nagû*) : ce sont des triangles répartis tout autour de l'« onde amère » qui encercle le monde connu. On peut les comparer aux pays des Cyclopes, des Lestrygons, de Calypso, de Circé, des Cimmériens ou des Phéaciens qui entourent le monde connu des Achéens, sur la carte mentale de l'*Odyssee* (fig. 2).

Au cours du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., Phéniciens et Grecs ont progressivement compris que certaines de ces « îles » étaient plutôt des côtes d'une mer Intérieure, réunissant notre Méditerranée et mer Noire. Au-delà, dans l'Océan, les grandes îles habitées – comme Albion/Bretagne (Grande Bretagne) et Iernè (Irlande) dans l'Océan Atlantique, Taprobanè (Sri Lanka) et Chrysè (Sumatra) dans l'Océan Indien –, ont été parfois désignées, par ignorance ou par hyperbole, comme un « autre monde » (*alter orbis*). Mais à partir de l'époque hellénistique, les auteurs de textes scolaires ont toujours insisté sur leur appartenance à notre monde, autour duquel elles se regroupaient en couronne (comme sur certaines cartes médiévales, e. g. fig. 5) ou en parsemant l'espace maritime entre deux terres inconnues, dans la vision unique de Claude Ptolémée, premier à cartographier une multitude d'îles au sud-est de l'œkoumène, vers ce que l'on appelle depuis le début XIX<sup>e</sup> siècle l'« Océanie ». Les grandes îles océaniques – Albion (Grande Bretagne) et Iernè (Irlande) dans l'océan Atlantique, Taprobanè (Sri Lanka) et Chrysè (Sumatra) dans l'océan Indien – ont joué un rôle important dans l'invention du concept moderne de continent : car ces « autres mondes » ont permis l'identification des terres découvertes par Christophe Colomb avec un *nouus mundus* (fig. 6). Ce Nouveau Monde, première découverte permettant de confirmer la théorie antique des « autres mondes »,

<sup>56</sup> RIME 2.1.4.3, iv 19-32 et RIME 2.1.3.1, 9-24, chez Foster 2016, et Rollinger (à paraître). Voir aussi Michalowski 2010.

fut baptisé *America* en 1507, par Martin Waldseemüller, selon le nom d'Amerigo Vespucci, dont le cartographe allemand affirme avoir tiré ses informations (fig. 7).

L'existence de plusieurs « mondes » est une hypothèse philosophique grecque, que la tradition fait remonter à Pythagore. En réalité, elle ne pourrait guère être antérieure à l'invention des zones climatiques, à l'époque classique. Ces mondes, envisagés par Platon<sup>57</sup>, furent représentés sur le globe terrestre de Cratès de Malos, à Pergame, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>58</sup> Avant de les voir s'installer durablement sur tous les globes peints ou décrits, on en trouve l'écho dans le *Songe de Scipion* de Cicéron<sup>59</sup> ainsi que dans le *Commentaire* de Macrobie.

Ces grandes îles habitées correspondent au mieux à ce que l'on peut appeler, *stricto sensu*, un « continent », c'est-à-dire une étendue de terre entourée par les eaux. Comme sur la carte babylonienne, ces îles forment une couronne autour de l'œkoumène gréco-romain, dès la première cosmographie préservée jusqu'à nous – le traité pseudo-aristotélicien *Sur le monde* (392b) – jusqu'à Isidore et aux mappemondes médiévales (fig. 5) :

<p>Πεποικιλται δὲ καὶ [...] νήσοις τε ἐναλίοις καὶ ἠπειροῖς. [...] Πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας εἰκὸς τῆσδε ἀντιπύρθμοις ἄπωθεν κείσθαι, τὰς μὲν μείζους αὐτῆς, τὰς δὲ ἐλάττους, ἡμῖν δὲ πάσας πλὴν τῆσδε ἀοράτους· ὅπερ γὰρ αἱ παρ' ἡμῖν νῆσοι πρὸς ταυτὶ τὰ πελάγη πεπόνθασι, τοῦτο ἦδε ἡ οἰκουμένη πρὸς τὴν Ἀτλαντικὴν θάλασσαν· πολλάί τε ἕτεραι πρὸς σύμπασαν τὴν θάλασσαν· καὶ γὰρ αὐταὶ μεγάλαί τινές εἰσι νῆσοι μεγάλοις περικλυζόμεναι πελάγεσιν.</p>	<p>La Terre est ornée [...] d'îles maritimes et de terres. [...] il est même probable qu'il y a, dans des régions opposées, beaucoup d'autres terres au loin, les unes plus grandes, les autres plus petites que celle-ci ; mais elles nous sont toutes inconnues, à l'exception de celle-ci. Car ce que nos îles sont à l'égard des mers qui les environnent, le monde habité l'est à l'égard de la mer Atlantique, et beaucoup d'autres terres inconnues &lt;le sont&gt; à l'égard de la mer prise dans sa totalité. Ces terres ne sont que de grandes îles, baignées par de grandes mers.</p>
---	--

Si ces « continents » ne posaient pas de problème dans un cadre de pensée polythéiste, ils se sont vite montrés incompatibles avec la généalogie humaine unique du Judaïsme et du Christianisme. Séparés par des mers infranchissables, ces « continents » habités par des antipodes, antichthones et antiœques auraient rendu la *Genèse* biblique impossible. La négation de cette théorie dans la tradition chrétienne – représentée entre

<sup>57</sup> *Phédon*, 109b.

<sup>58</sup> Géminos, *Introduction aux Phénomènes*, 16, 22 ; Strabon, *Géographie*, II, 5, 10.

<sup>59</sup> *République*, VI, 9-29.

autres par Saint-Augustin<sup>60</sup> – allait avoir des conséquences très graves sur l'attitude des Européens qui ont colonisé les nouveaux mondes, à l'époque moderne :

Saint-Augustin, *La Cité de Dieu*, XVI, 9.

*Quod uero et antipodas esse fabulantur, id est homines a contraria parte terrae, ubi sol oritur, quando occidit nobis, aduersa pedibus nostris calcare uestigia : nulla ratione credendum est. Neque hoc ulla historica cognitione didicisse se adfirmant, sed quasi ratiocinando coniectant, eo quod intra conuexa caeli terra suspensa sit, eundemque locum mundus habeat et infimum et medium ; et ex hoc opinantur alteram terrae partem, quae infra est, habitatione hominum carere non posse. Nec adtendunt, etiamsi figura conglobata et rutunda mundus esse credatur siue aliqua ratione monstretur, non tamen esse consequens, ut etiam ex illa parte ab aquarum congerie nuda sit terra ; deinde etiamsi nuda sit, neque hoc statim necesse esse, ut homines habeat. Quoniam nullo modo scriptura ista mentitur, quae narratis praeteritis facit fidem eo, quod eius praedicta complentur, nimisque absurdum est, ut dicatur aliquos homines ex hac in illam partem, Oceani immensitate traiecta, nauigare ac peruenire potuisse, ut etiam illic ex uno illo primo homine genus institueretur humanum.*

Quant aux fables sur l'existence des antipodes, c'est-à-dire des hommes qui marchent à l'inverse, sous nos pieds, et qui habitent la partie opposée de la Terre où le Soleil se lève quand il se couche pour nous, il n'y a aucune raison d'y croire. En effet, [les tenants de cette thèse] n'affirment pas l'avoir apprise d'une source historique, mais font une sorte de conjecture logique : ainsi, la Terre serait suspendue entre deux hémisphères du ciel et le monde occuperait la place qui est à la fois la plus profonde [par rapport aux pôles] et au milieu [de la sphère]. De là, on infère que l'autre partie de la Terre, qui est en dessous, ne peut être dépourvue d'hommes. On ne fait pas attention que même si l'on croyait ou si l'on montrait par un quelconque raisonnement que le monde avait une forme ronde et inscrite dans une sphère, il ne s'ensuivrait pas que la partie qui nous est opposée ne fût point couverte d'une multitude d'eaux. D'ailleurs, ne le serait-elle pas, nul besoin qu'elle fût habitée ! Car l'Écriture ne peut en aucun cas mentir, elle qui gagne du crédit pour les faits racontés du passé par l'accomplissement de ses prophéties. De plus, il y a trop d'absurdité à dire que certains hommes aient traversé une si vaste étendue de l'Océan et qu'ils aient pu, en naviguant, arriver de l'autre côté, pour qu'il y ait, là-bas aussi, une descendance humaine du même premier homme.

La conséquence de cette critique est que le seul « continent » séparé du monde habité ne pourrait être que le Paradis, une île inaccessible aux hommes vivants : on la voit sur les cartes de Cosmas Indicopleustès (fig. 8) et on en trouve l'écho dans les débats sur l'identification des « Indes », partie de l'Asie de Colomb, avant leur désignation comme « Amérique » (fig. 7)<sup>61</sup>. C'est d'ailleurs cette scission de l'Asie

<sup>60</sup> Gautier Dalché 2008.

<sup>61</sup> Voir Kominko 2008.

orientale et la création de l'Amérique qui marquent, à notre sens, la véritable invention des « continents ».

### Conclusion : leçons pour un retour à un monde sans continents

L'anticolonialisme poussait M. W. Lewis et K. E. Wigen à chercher un mode de penser l'espace sans les continents, trop chargés d'une idéologie inégalitaire au moins depuis l'illuminisme. Il faudrait donc s'appuyer sur le postmodernisme qui encourage à la déconstruction des schémas régionaux conventionnels, statiques et qui

[...] emphasizes fluidity, contingency, movement and multiplicity, questioning the rigid spatial frameworks that have limited and constrained our geographical imagination [...]. Here is one important segment of the discipline calling for liberation from the myth of continents, the myth of the nation-state, and the imprisoning thesis of European priority – all heretofore taken-for-granted frameworks for geographical inquiry.

Aussi prodigieuse qu'elle puisse paraître, cette position mérite d'être vue non pas comme une condamnation de la tradition classique, mais comme une opportunité, pour l'antiquisant, de se rendre utile dans les débats actuels de société. L'étude de la géographie ancienne met en garde contre la répétition des erreurs du passé : elle montre comment les Grecs, habitants de la mer Intérieure avaient inventé des régions d'apparence géographique mais de substance culturelle, qui ont inspiré nos continents. Repenser le monde en régions ne pourra déboucher sur des structures objectives : les terres vues par les hommes ne sont jamais des réalités dans l'absolu, mais des constructions sociales, investies de sens.

## Figures

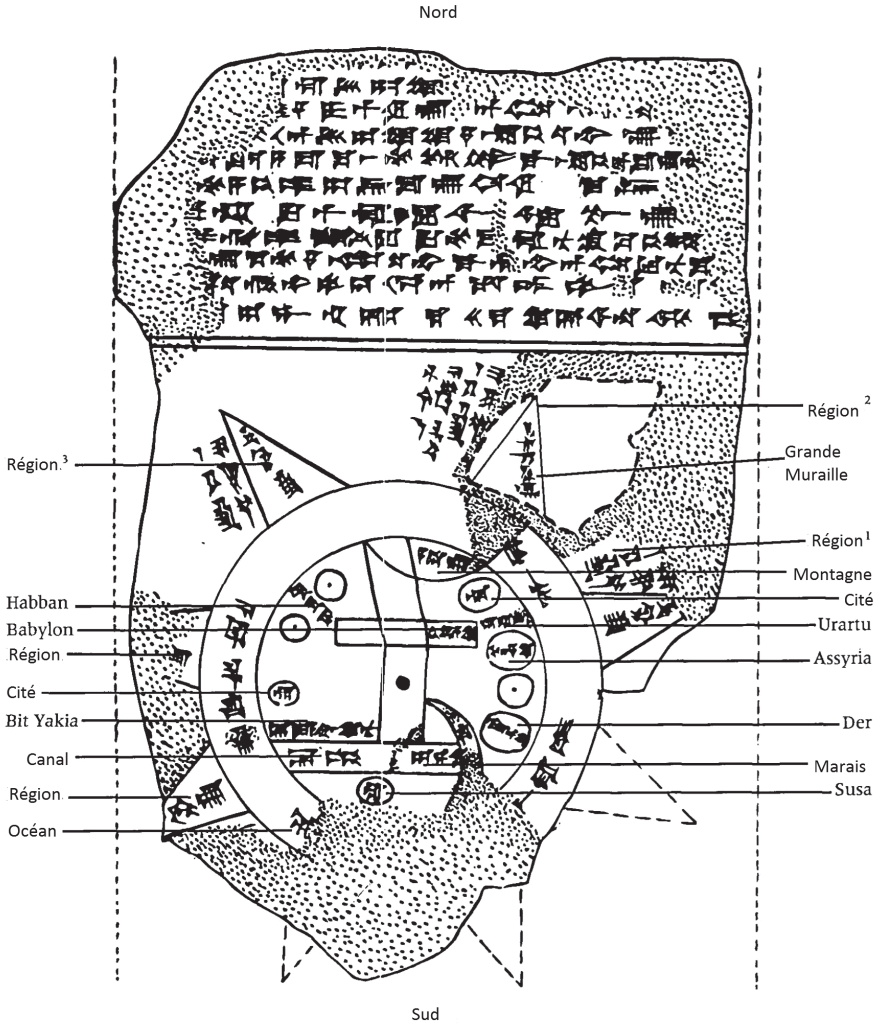


Figure 1 : Dessin de la carte babylonienne BM 92687 par R. C. Thompson et C. B. F. Walker, avec traductions d'après W. Horowitz.

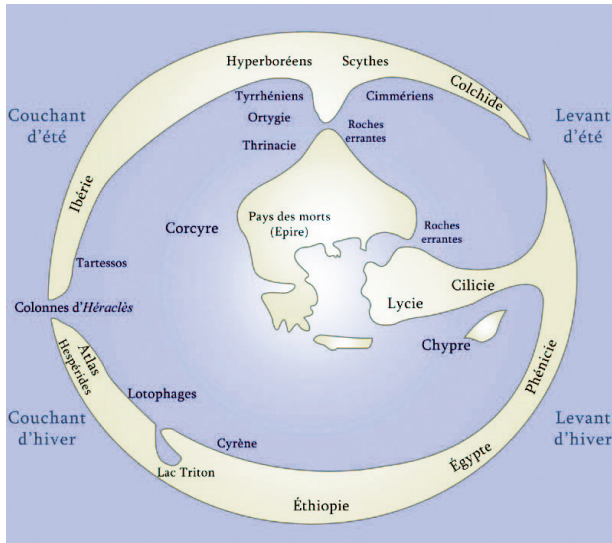


Figure 2 : Reconstitution du monde homérique d'après A. Ballabriga, par J. Cavéro. D'après S. Verger, L. Pernet, *Une Odyssée gauloise Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule*, Arles, 2013, chap. 6.1.



Figure 3 : *Typus Orbis Terrarum/Americae Sive Novi Orbis Nova Descriptio/Asiae Nova Descriptio/Africae Tabula Nova/Europae*, Antwerp, 1584, <https://www.raremaps.com/gallery/detail/59499mp2/world-continents-typus-orbis-terrarum-americae-sive-no-ortelius>.





Figure 4 : Tabula Chigi. D'après Petrain 2012.



Figure 5 : Carte du monde dans Béatus de Liebanna, l'Apocalypse de St. Sever, sec. VIII (BNF, Lat. 8878, fol. 45v : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52505441p/f102.item>).



Figure 6 : La carte de Diego Ribero (1529) avec le *Nouus Mundus*, [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/74/Map\\_Diego\\_Ribero\\_1529.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/74/Map_Diego_Ribero_1529.jpg).



Figure 7 : Planisphère de Waldseemüller de 1507, Bibliothèque du Congrès, [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/c/c0/Waldseemuller\\_map\\_2.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/c/c0/Waldseemuller_map_2.jpg).



Figure 8 : Reproduction de la carte de Cosmas Indicopleustes (VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.) du manuscrit de Firenze, Bibl. Medicea Laurenziana, Plut. 9,28, fol. 92v.

Anca DAN

DHA, 47/1, 2021

## II- Les frontières en Asie centrale dans l'Antiquité : géographie historique de la Sogdiane d'Alexandre le Grand à Claude Ptolémée<sup>62</sup>

De par sa personnalité et l'impact que sa conquête a eu jusqu'au cœur de l'Asie et à l'Inde, Alexandre représente un des acteurs les plus complexes et sollicités de l'histoire de l'Antiquité. Parmi les approches très diversifiées de sa biographie, les thèmes les plus débattus concernent sa personnalité, les interactions entre le conquérant et son entourage ou ses ennemis, les questions géostratégiques, ou les institutions civiles ou militaires mises en place dans le monde hellénique à partir de son règne.

Les biographies qui se sont multipliées à partir de l'Antiquité ont été profondément imprégnées par les différents contextes socio-historiques qui se sont succédé dans le temps, ainsi que par les phénomènes de la propagande politique qui s'est combinée à toutes les époques au mythe d'Alexandre. La réalité historique a été en outre masquée par la dispersion des sources textuelles et des essais de reconstitutions et de réinterprétations intéressées façonnés par les historiens de l'Antiquité jusqu'à nos jours<sup>63</sup>.

L'Asie centrale et plus particulièrement la Sogdiane – à propos de laquelle je fais ici un bilan de mes recherches – représente l'une des étapes clés des opérations menées par Alexandre entre 330 et 327 avant J.-C. C'est durant cette période que la personnalité et la politique du conquérant ont connu une sensible évolution, culminant avec le projet de rapprochement entre l'Orient et l'Occident qu'on lui a prêté dès l'Antiquité sur la base d'épisodes comme ceux des « fastes perses » de Susia, de la proskynèse ou du mariage avec Roxane. Malgré la diversité des sources et les innombrables études qui leur ont été consacrées, l'analyse repose sur un cadre chronologique et géographique paradoxalement encore très imprécis et généralement ignoré des historiens antiquisants

<sup>62</sup> Cette étude reprend, sans développer tous les points et sous un angle différent, un bilan de mes recherches en géographie historique de l'Asie centrale hellénistique paru en russe à Samarkand dans un volume dédié à l'archéologue ouzbek Rustam Khamidovich Sulejmanov : Rapin 2020. Parmi les ouvrages récents consacrés au contexte historique et archéologique de la présente étude, on peut se référer surtout à la dernière contribution, éditée par Rachel Mairs sous le titre *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World* (2021) qui vient de paraître sous la forme d'un recueil de 31 chapitres rédigés par autant de spécialistes reconnus. Le nombre de références à mes propres publications peut ici paraître exagéré et je m'en excuse, mais le cercle de chercheurs partageant mes démarches dans ce sujet complexe est aujourd'hui encore relativement limité, tandis que la plupart des publications continuent à s'appuyer sur une érudition plus traditionnelle. Le but ici est plutôt de contrecarrer les objections possibles à mes hypothèses en mettant en avant la progression de mes réflexions nourries pas les nouvelles idées et données.

<sup>63</sup> Voir notamment Briant 2012.

très centrés sur l'hellénisme méditerranéen. Afin de restituer ce pan de l'histoire de l'Asie centrale, la géographie historique et la cartographie constituent des outils incontournables de la recherche. Le sujet présenté ici portera donc plus particulièrement sur les démarches permettant de restaurer le tracé des frontières antiques sur lesquelles on peut ancrer dans ses grandes lignes le système géopolitique de la région de la fin de l'époque achéménide à l'époque hellénistique.

### Les Portes de Fer sogdiennes et la route d'Alexandre

La recherche exposée ici a eu pour point de départ une série de campagnes de fouilles auxquelles j'ai participé en 1996-1997 sur la muraille-frontière des Portes de Fer sogdiennes près de Derbent<sup>64</sup>. Le défilé auquel ce site est lié dans les contreforts méridionaux de la chaîne de Hissar au sud de l'Ouzbékistan, a permis de tout temps d'installer un verrou sur la route reliant le sud au nord de l'Asie centrale, de Bactres à Samarkand. C'est lors de la fouille de la muraille artificielle associée à un dispositif naturel de gorges faciles à protéger que l'hypothèse s'est manifestée que les Portes de Fer ont aussi dû être un passage obligé qu'Alexandre devrait avoir emprunté à plusieurs reprises lors de ses allées et venues entre Bactres et la Sogdiane<sup>65</sup>.

<sup>64</sup> Ces fouilles ont été menées par moi-même en collaboration avec des archéologues de l'Institut d'archéologie de Samarkand, notamment Shokhimardan Rakhmanov et Mutalib Khasanov, dans le cadre des activités de la Mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane (MAFOuz-Sogdiane) co-dirigée à l'époque par Frantz Grenet (CNRS, aujourd'hui Collège de France) et Mukhammadjon Isamiddinov (Institut d'archéologie de Samarkand). Pour un survol des résultats archéologiques voir Rakhmanov, Rapin 2003 ; Rapin *et alii* 2006 ; Rapin 2013, p. 64-69. L'exploration de cette muraille a été plus récemment complétée par la découverte à proximité de forteresses de l'époque hellénistique, dont entre autres celles d'Uzundara (Dvurechenskaja 2019a et 2019b) et de Kurganzol (Sverchkov 2013).

<sup>65</sup> Les Portes de Fer ne sont mentionnées dans les textes que depuis le VII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle elles ont été franchies vers 630 par le pèlerin chinois Xuanzang qui dans ses mémoires a détaillé la couleur ferrugineuse des rochers du ravin et précisé que des Portes y avaient été revêtues de fer et munies de clochettes. On en trouve ensuite des références jusqu'en Mongolie dans les inscriptions turques de l'Orkhon datant du début du VIII<sup>e</sup> siècle, puis chez des géographes arabo-persans comme al-Yaqubi, al-Idrissi, Ibn Hawqal. La première description adressée au public occidental provient cependant de l'ambassadeur de Castille Ruy González de Clavijo après sa visite à la cour de Tamerlan en 1404, dans un récit qui a peu de temps après directement inspiré la première image cartographique plus ou moins « moderne » de l'Asie centrale par le moine vénitien Fra Mauro (Gorshenina 2009). Le scénario qui s'est imposé jusqu'à aujourd'hui à propos de la route d'Alexandre en Sogdiane a été en grande partie façonné par Wilhelm Tomaschek (Tomaschek 1877) et par Franz von Schwarz, l'un des premiers Occidentaux qui a pu parcourir longuement le sud du Turkestan russe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Schwarz 1893).

L'idée s'est ensuite progressivement imposée que ces Portes n'ont peut-être pas constitué la frontière administrative antique entre la Sogdiane et la « Bactriane du Nord » comme le veut l'historiographie traditionnelle, mais qu'il fallait de nouvelles approches pour analyser ce qu'est cette frontière soi-disant « naturelle ». Partant du constat qu'il n'existe pas de « frontières naturelles », on a été conduit à repositionner sur l'Oxus la frontière entre la Bactriane et la Sogdiane, conférant à cette dernière un profil historique originel qu'elle n'avait pas auparavant aux yeux des chercheurs.

Ce scénario ne correspondant pas à ce que l'on croyait savoir d'Alexandre dans la région, j'ai abordé la question de la géographie et de la cartographie antiques, étendant ultérieurement mes recherches à l'ensemble de la route du conquérant depuis son entrée en Asie centrale par les Portes Caspiennes en 330 jusqu'à son franchissement de l'Indus et son arrivée à Taxila durant l'année 327/326. Alors que son but était de conquérir l'ensemble de l'empire de Darius en suivant l'ancienne route royale, Alexandre a été plus d'une fois entraîné à quitter l'itinéraire fixé à l'avance et mesuré par ses arpenteurs (bématistes), ce qui a permis de prendre connaissance des régions contiguës (Hyrcanie, Sogdiane, Inde : **fig. 1, 2, 5, 6**) et reconstituer d'une frontière à l'autre une vue d'ensemble de la géographie de la région durant l'Antiquité<sup>66</sup>.

### Alexandre, une approche par la géographie historique

L'analyse de la conquête et des processus géopolitiques mis en action est étroitement imbriquée dans celle de l'itinéraire qu'Alexandre a emprunté après l'incendie de Persépolis pour gagner l'Asie centrale et capturer Bessos, qui venait d'assassiner Darius III près des Portes Caspiennes (**fig. 1**)<sup>67</sup>. Les trois années qui s'en sont suivies représentent pour l'armée macédonienne les étapes les plus difficiles de la conquête (**fig. 2**). Dès qu'il approche de l'Arie à l'ouest de l'Afghanistan et surtout lorsqu'il franchit l'Oxus au printemps 329 pour entrer en Sogdiane<sup>68</sup>, Alexandre

<sup>66</sup> Pour un panorama complet de la géographie historique de la région, la recherche doit recourir autant aux sources classiques (qui incluent également l'épigraphie grecque de l'Asie centrale et des parchemins gréco-bactriens de découverte récente) qu'aux instruments et sources de la philologie orientale comprenant la documentation avestique, achéménide (voir surtout les récents parchemins découverts en Bactriane édités par Naveh, Shaked 2012), les sources plus tardives kushanes, chinoises, indiennes et arabo-persanes. Pour ce panorama, voir par exemple Lurje 2017, avec une riche bibliographie, ainsi que Falk 2018.

<sup>67</sup> Rapin 2017.

<sup>68</sup> Au printemps de 329, Alexandre a franchi l'Oxus à Tarmantis pour rejoindre Nautaka par les Portes de Fer. J'ai longtemps considéré que cette ville – que l'étymologie rattache à un gué sur le fleuve – correspondait à l'ancienne Termez (sans doute la future Antioche Tharmita). Bien que les routes principales de Bactres

affronte une résistance acharnée menée par toute une série de gouverneurs locaux à la tête desquels se détachent deux personnalités : d'abord Bessos, qui après avoir revêtu la charge de satrape de la Bactriane-Sogdiane s'est imposé comme successeur de Darius. Il a pris son titre royal sous le nom d'Artaxerxès V, poussant Alexandre à le pourchasser jusqu'au centre de la Sogdiane ; puis Spitaménès, satrape de la Sogdiane à Maracanda (Samarkand), qui va retenir l'attention d'Alexandre pendant presque deux ans jusqu'au cœur de l'hiver 328/327.

La reconstitution des événements réels, et surtout l'ordre de leur déroulement qui permet de comprendre la stratégie militaire, les buts politiques d'Alexandre et le système dans lequel ils s'insèrent, reposent sur des sources historiques souvent contradictoires. Les *vies d'Alexandre* chez les Anciens se répartissent en deux courants littéraires concurrents : d'un côté l'historien grec Arrien, qui a eu longtemps la préférence des historiens modernes, de l'autre les tenants dits de la Vulgate dont l'information a été puisée dans l'œuvre perdue de l'historien Clitarque<sup>69</sup> ; les plus connus de ces historiens sont Quinte-Curce et Diodore de Sicile, mais des textes d'apparence secondaire comme l'*Épitome de Metz* (éd. Thomas 1960) jouent un rôle fondamental dans la résolution de la plupart des problèmes en suspens (fig. 3). La comparaison entre les différentes versions offertes par ces historiens aboutit à des versions inconciliables de la vie d'Alexandre qui entraînent les historiens modernes à faire des choix arbitraires entre l'un ou l'autre des auteurs. Il faut en réalité admettre que les sources ont été démembrées et rassemblées souvent dans le désordre dès le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et qu'une analyse très détaillée des textes s'impose pour chacune des données que le lecteur ne doit jamais prendre au premier degré sans savoir préalablement qu'il a affaire à du bricolage.

#### Obstacles cartographiques

La reconstitution d'un itinéraire plus réaliste ne peut se limiter à l'analyse comparative des textes, mais nécessite également l'aide de la géographie historique couplée à des prospections sur le terrain, notamment celui de l'Ouzbékistan, auquel les

---

à l'Oxus tendent vers Termez et Kélif, la localisation des sites de Shor-tepe et de Kampyr-tepe laissent toutefois penser que durant l'Antiquité une route plus directe reliait Bactres aux Portes de Fer : Rapin 2017. J'ai déjà proposé les raisons pour lesquelles le franchissement de l'Oxus à Kélif est peu probable : Rapin 2014, p. 179-181.

<sup>69</sup> Clitarque est généralement daté de la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais diverses hypothèses tendent actuellement à lui attribuer une date plus tardive, peut-être durant le deuxième tiers du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : voir, entre autres, mes hypothèses développées dans Rapin 2018a. Pour une première étape de mes recherches voir Rapin 2014.

chercheurs occidentaux ont à nouveau accès depuis la fin des années 1980. Cette étude ne porte cependant pas seulement sur la géographie du terrain, mais sur l'image que s'en sont faite les Anciens, du schéma le plus « réaliste » d'Ératosthène (que l'on observe en partie chez Ptolémée : **fig. 7**) à la conception cartographique totalement arbitraire des héritiers de Clitarque (**fig. 4**).

L'un des obstacles principaux à la compréhension de la route d'Alexandre se situe dans les schémas cartographiques créés dès l'Antiquité comme appoint par les historiens pour expliquer le cadre géographique dans lequel se déroulaient les événements. Les données géographiques les plus anciennes intégrées dans le récit de l'expédition d'Alexandre sont communes aux deux traditions littéraires et se présentent presque parallèlement sous la forme de tableaux géographiques régionaux destinés à introduire le passage d'Alexandre dans des pays nouveaux (par exemple lors de l'entrée en Sogdiane ou en Inde).

Lors de l'une des étapes les plus anciennes de la genèse des textes, les deux traditions font aussi appel à un vocabulaire commun où l'Hindukush est identifié comme « Caucase » et le Syr-darya/Iaxarte comme « Tanaïs » (Don)<sup>70</sup>. L'allusion à ces objets géographiques de la frontière de l'Europe ajoute une forte charge symbolique à l'aventure d'Alexandre, le Caucase étant perçu comme la montagne traditionnellement inaccessible que le conquérant est parvenu à franchir pour atteindre l'Inde à l'égal de Dionysos et d'Héraclès, et le Tanaïs symbolisant la frontière traditionnelle de l'Europe et de l'Asie. Ce langage géographique et l'amalgame qui en est tiré entre la frontière de l'Europe et l'Asie centrale est souvent utilisé dans les discours romancés mis dans la bouche d'Alexandre ou de ses interlocuteurs pour résumer les situations à des moments clés.

Cependant, dans une étape ultérieure de la genèse des récits apparaissent de nouveaux schémas cartographiques, dont les deux principaux, de caractère opposé,

<sup>70</sup> De manière surprenante, dans le cadre du récit des opérations militaires d'Alexandre les historiens ne connaissent le Syr-darya que sous le nom de « Tanaïs », tandis que l'appellation Iaxarte de tradition ératosthénienne reste confinée aux géographes comme Strabon (*Géographie*, XI, 8, 8), Pline (*Histoire naturelle*, VI, 36, 45, 49) et Ptolémée, comme si ce nom n'était apparu dans la littérature qu'après le témoignage de Patrocle à l'époque séleucide (Strabon, *Géographie*, XI, 11, 5). Le nom Iaxarte n'apparaît d'ailleurs qu'une unique fois chez le seul Arrien (*Anabase*, VII, 16, 3) dans le contexte d'une interpolation cartographique marquée par l'influence d'Ératosthène. Plutarque (*Vie d'Alexandre*, 45) mentionne lui aussi le nom du fleuve sous la forme « Oresartes » sans qu'on puisse définir le cheminement de ses sources depuis Alexandre. Pour une discussion sur la transmission du nom on peut encore se référer à la notice de Herrmann (1914).



entrent dans l'historiographie à peu près vers la même époque (vers le deuxième tiers du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) : le premier est une carte « mythique » sur la base de laquelle l'auteur à la source de la Vulgate a reconstruit l'itinéraire d'Alexandre (ce qui signifie que les sources majeures avaient été déjà disloquées à son époque) ; le second est la carte plus « réaliste » d'Ératosthène dont on trouve des témoignages chez Arrien (qui pourrait avoir tiré ces renseignements de la source du III<sup>e</sup> siècle à partir de laquelle il a construit son récit).

La géographie à fond mythique utilisée par les auteurs de la Vulgate (fig. 4) s'appuie sur la terminologie liée au Caucase et au Tanais. À partir de ces notions, Clitarque (ou sa source) a construit toute une géographie de l'ensemble du Caucase, dont les éléments éparpillés permettent de suivre l'ordre chronologique de la conquête, mais selon un tracé qui suppose qu'Alexandre a franchi le véritable Caucase (lui-même inversé dans le sens nord-sud), rencontrant l'un après l'autre les *topoi* principaux de la géographie mythique grecque, comme les Amazones<sup>71</sup>, les Arimaspes, la roche de Prométhée, avant d'atteindre *au nord* la « Médie » et son « Araxe »<sup>72</sup>. Cette géographie de la « Médie » est en outre enrichie par des épisodes romancés tel celui du massacre des Branchides que l'on peut considérer comme le souvenir de la statue d'Apollon qu'Antiochos I avait récupérée à Ecbatane en Médie<sup>73</sup>. Cet exemple illustre comment une carte inventée dans un contexte de propagande royale (d'Alexandre, puis d'Antiochos I) avec l'aide de données mythiques a pu occuper le premier rang des sources utilisées par des historiens qui n'avaient pas encore en tête le schéma géographique mis en place par Ératosthène. On ne peut d'ailleurs exclure que ce

<sup>71</sup> Cette rencontre mythique pourrait s'être introduite très tôt dans l'histoire d'Alexandre, peut-être sous l'influence d'Onésicrite, auteur d'une *Alexandropédie*. Arrien fait lui aussi indirectement part de ces éléments mythologiques, comme dans le récit de la visite, auprès d'Alexandre, du roi des Chorasmiens qui se présente comme proche des Amazones et des Colchidiens (*Géographie*, IV, 15, 4) (Rapin 2018a, p. 270, n. 41), tandis que Quinte-Curce décrit de manière plus réaliste les Chorasmiens comme proches des Dahes et des Massagètes (*Histoires d'Alexandre le Grand*, VIII, 1, 8 ; éd. Atkinson-Gargiulo 1998-2000). Le raccourci géographique d'Arrien entre les Chorasmiens et les Colchidiens pour épauler Alexandre vers une conquête du Pont-Euxin évoque le même type de raccourci que chez Quinte-Curce les Scythes font en direction de la Macédoine pour dissuader Alexandre de les agresser (Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, VII, 8, 30).

<sup>72</sup> Voir, entre autres, Rapin 2014, 2017, 2018a. On peut rappeler ici l'étude détaillée de P. Goukowsky (1989) où de nombreux points litigieux de la géographie d'Alexandre ont été inventoriés, sans que soit toutefois identifiée – avec les conséquences de son interférence – la carte mythique que j'ai proposé de reconstituer avec la rotation de la « Médie » et du « fleuve des Mèdes » vers le flanc nord du « Caucase ».

<sup>73</sup> Sur les Branchides et l'amalgame entre la Médie d'Antiochos et la « Médie » d'Alexandre voir mes hypothèses dans Rapin 2018a, p. 280-282.

concept repose aussi sur quelque réminiscence d'une continuité des steppes scythes par le nord de la Caspienne (ce dont les Achéménides étaient sans doute déjà conscients : voir, par exemple, la proximité des Scythes Européens et des peuples de l'Asie centrale dans la carte de Darius I reconstituée à partir de la liste *DNa*, fig. 8c).

En même temps, le dessin de la carte d'Ératosthène peut avoir inversement induit les historiens en erreur. Cela pourrait en effet avoir été le cas au début de l'époque impériale romaine chez des auteurs comme Strabon ou comme Pline et Solin. D'après Aristobule et Patrocle pour le premier et des informations transmises par Varron pour les deux autres, une voie de communication continue par voie d'eau aurait réuni l'Inde à la mer Noire en passant par la Caspienne. Ce schéma, dans lequel s'enfilent bout à bout des fleuves comme l'Indus (que des bateaux étaient censés remonter jusqu'à sa source dans la chaîne du Paropamisse), l'Oxus (conçu comme ayant sa source dans la même montagne et son débouché dans la Caspienne), le Cyrus et le Phase comme passerelles entre la Caspienne et la mer Noire, est aujourd'hui souvent exagérément considéré comme la preuve d'une voie alternative aux circuits commerciaux transasiatiques<sup>74</sup>. Pour appuyer l'hypothèse de ces transports par voie fluviale combinés à une traversée de la Caspienne, les archéologues invoquent le lit aujourd'hui fossile de l'Ouzboï<sup>75</sup>. Sans nier l'existence vraisemblable de ce dernier, il faut cependant aussi prendre en considération que Strabon et Pline ont peut-être reconstitué cette voie sous l'inspiration des informations de Patrocle et du schéma d'Ératosthène et à partir d'itinéraires ponctuels et autres informations disparates.

Comme pour les autres fleuves de l'Asie centrale, on peut aussi remarquer que tant la source que l'embouchure des fleuves majeurs comme l'Oxus et l'Ochus ont été toujours erronément décrites, comme nous l'avons souligné avec Frantz Grenet dans une première étude parue il y a déjà une vingtaine d'années<sup>76</sup>. Pour Claude Ptolémée,

<sup>74</sup> Voir notamment Rapin 2009 avec la bibliographie consacrée à cet itinéraire hypothétique.

<sup>75</sup> Sur l'Ouzboï voir par exemple Létolle 2000. L'Ouzboï est un objet de recherche en quelque sorte sacré dans l'historiographie russo-soviétique en raison, d'une part, des projets géopolitiques liés à ce fleuve fossile depuis l'époque de Pierre le Grand et, d'autre part, du poids de l'érudition à commencer par celle du célèbre Vasily Barthold. En outre, le rôle de l'Ouzboï a été étudié dans le détail par les archéologues soviétiques ayant travaillé au Khorezm. La théorie des échanges commerciaux par cette voie d'eau a fait l'objet de nombreuses recherches, parmi lesquelles on peut citer l'article – certes avec des données bibliographiques, mais par ailleurs riche en approximations et erreurs typographiques et factuelles – de Lerner (2014). Sur l'Ouzboï de Kélif étudié par les archéologues œuvrant en Margiane voir la note 92 ci-après.

<sup>76</sup> Grenet, Rapin 2001 ; également dans Rapin *et alii* 2006. Pour le double Ochus (l'Atrek et le Darya-i Pandj), l'Artamis (l'Akdarya-Zerafshan ?), le Dargomanès (Dargom de Samarkand et rivière de Qunduz) et le Zariaspès (Zerafshan) voir aussi Rapin de 2009 à 2020, notamment Rapin 2018a, p. 265, n. 31-32. Un

l'Iaxarte (Syr-darya) et le Polytimète (Zerafshan) se jettent d'ailleurs eux aussi dans la Caspienne indépendamment de l'Oxus. En revanche, Pline et Ptolémée signalent l'existence d'un lac associé à l'Oxus issu d'une même source graphique : Ptolémée, d'une part, positionne en Sogdiane, mais près des Chorasmien et la ville non identifiable de Trybaktra, le schéma d'une *Oxeianê Limnê* alimentée par une rivière anonyme (sans doute l'Oxus lui-même), qui pourrait correspondre soit à l'Aral, soit au lac Sarykamysch périodiquement alimenté par l'Ouzboï (fig. 7)<sup>77</sup>. Lisant la même source que celle de Ptolémée mais à l'envers, Pline fait du même lac la source de l'Oxus, lequel traverse le peuple des Dribyces (le même peuple que Ptolémée a localisé sous le nom de Drybactes près des montagnes sogdiennes représentant la chaîne de Hissar)<sup>78</sup>. Avec ce lac Oxien, on constate donc que ce n'est pas dans la Caspienne (du schéma d'Ératosthène) que cet Oxus mêle ses eaux. On ne peut donc invoquer l'un des Ouzboï pour justifier le schéma grec d'un Oxus débouchant dans la Caspienne avec les autres fleuves. En outre, comme le suggère un épisode réel (celui de l'ambassade de Derdas auprès des Scythes « Asiatiques » à laquelle je fais encore allusion plus loin), on peut dire que le Syr-darya n'a pas pu atteindre la Caspienne à l'époque d'Alexandre : ayant été envoyé vers l'embouchure (le « Bosphore ») du « Tanaïs » avec ordre d'étudier la géographie de la région<sup>79</sup>, Derdas ne peut avoir atteint que le bas Syr-darya, car on n'a aucune allusion à une prolongation du fleuve dans le récit du retour de l'ambassade à Maracanda plus d'un an après son départ. Dans ce cas, la mesure de 2 400 stades donnée par Patrocle pour la distance entre l'Oxus et l'Iaxarte sur la côte est de la Caspienne<sup>80</sup> ne peut

---

certain nombre d'auteurs ont manifesté leur désaccord avec ce schéma, notamment I. P'jankov (voir son recueil P'jankov 2013, p. 581-597 et 576) ; voir également les premiers articles mentionnés dans Rapin *et alii* 2006.

<sup>77</sup> Le même lac Oxien figure chez Ammien Marcellin, *Res Gestae*, XXIII, 6, 59, mais, dans ce passage proche de la géographie de Ptolémée, les fleuves aboutissant au lac sont l'Araxates (= Iaxarte) et le Dymas. Polybe, *Les Histoires*, X, 48, fournit une variante mythique avec un Tanaïs se jetant dans le Palus Méotide conformément au schéma de Clitarque, et de la même façon que Derdas rejoint le Bosphore (ci-après note 79).

<sup>78</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 48 : *Dribyces, quorum medios fines secat Oxus amnis, ortus in lacu Oaxo.*

<sup>79</sup> Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, VII, 6, 12 et VIII, 1, 7-9. Les Scythes d'Asie au-delà (*super*) du Bosphore seraient les Scythes de l'est de la mer Noire, d'après le point de vue européen de l'auteur de la phrase (j'ai précédemment fait une confusion à propos du mot *super*, ce qui m'a conduit à placer ces Scythes à gauche du Bosphore : Rapin 2014, p. 149, 153 ; voir la correction dans Rapin 2018a ; p. 269 ; la carte *ibidem*, p. 260 a depuis été à nouveau légèrement modifiée). La proposition de mariage faite à Alexandre par les Scythes ne vient pas des « Européens » du delà de l'Iaxarte, mais des « Asiatiques » du bas Tanaïs/Syr-darya.

<sup>80</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 11, 5. Sur ce problème voir Rapin 2009.

s'appliquer à cette géographie et pourrait résulter d'une erreur dans la transmission des textes. Outre le fait qu'il n'a atteint aucun Iaxarte débouchant dans la Caspienne et qu'il n'est probablement pas remonté très loin vers le nord le long de la même côte, Patrocle pourrait dans son périple avoir confondu avec l'Oxus l'embouchure d'un autre fleuve, comme l'Ochus/Atrek, sans qu'on soit obligé de faire intervenir l'Ouzboï.

Ces observations montrent qu'après la période de la conquête, les historiens, les voyageurs et les géographes n'ont généralement pas su recouper leurs informations pour reconstruire une cartographie cohérente. C'est ce dont témoigne de manière particulièrement évidente Ptolémée chez qui sont absents ou mal localisés la plupart des toponymes évoqués par les historiens pour l'Asie centrale<sup>81</sup>. Comme le suggèrent les contradictions internes parsemant son œuvre, même Strabon ne parvient qu'exceptionnellement à saisir des passerelles entre ses deux professions de géographe et d'historien<sup>82</sup>.

#### Les villes principales sur la route d'Alexandre

La reconstitution des itinéraires chez les historiens antiques a contribué à identifier de nombreux toponymes, dont l'emplacement réel était auparavant inconnu ou sujet à caution. C'est le cas, entre autres, pour Zadracarta (Sari) en Tapurie<sup>83</sup>, Ortospa (Ghazni) dans les Paropamisades<sup>84</sup>, \**Oskobara* (Ai Khanoum) en Bactriane<sup>85</sup>,

<sup>81</sup> J'ai commenté ailleurs (Rapin 2001 et surtout dans Rapin 2021) le système cartographique dans lequel Ptolémée a créé sa carte sans consulter les textes historiques ni les itinéraires, superposant son information par strates indépendants (frontières, fleuves, montagnes, peuples et cités), sans que les schémas des montagnes, rivières ou cités s'imbriquent les uns dans les autres de manière cohérente. À la différence de la Table de Peutinger, le seul itinéraire utilisé de première main par Ptolémée est celui de Maës Titianos.

<sup>82</sup> Sur la scission des données entre les historiens et les cartographes voir Rapin 2021.

<sup>83</sup> Pour cette identification, qui repose sur une nouvelle approche philologique, voir mon développement ci-après à propos de l'Hyrcanie.

<sup>84</sup> Traditionnellement identifiée à Kaboul, Ortospa (dont le nom antique a probablement été \*Oryospa) est à identifier plutôt à un site de la région de Ghazni. Sur cette hypothèse que je fonde sur une nouvelle analyse des distances des bématises d'Alexandre mentionnées par Strabon (moins correctement par Pline), voir Rapin 2017, p. 92-95 et, de manière plus détaillée, Rapin, Grenet 2018, p. 141-173 et p. 175-178. Pour l'étymologie de ce toponyme : Rapin, Grenet 2018, p. 173-174. Comme je l'ai souligné dans ces reconstitutions de la route de la conquête, ce n'est pas par Kaboul, comme le veut une opinion largement répandue, mais par le carrefour de Bégram (Alexandrie du Caucase) à environ 70 km plus au nord, qu'Alexandre a gagné l'Inde durant l'automne 327.

<sup>85</sup> Pour une synthèse historique sur Ai Khanoum voir Martinez-Sève 2015. Pour \**Oskobara*, voir Rapin 2004, p. 146-147 ; cet ancien nom semble avoir été amalgamé à celui d'Aornos-Kunduz dans l'ethnonyme des *Pharmacotrophi* de Pomponius Mela (I, 2, 13) : réf. p. 172, addendum à la note 15 de p. 146. Il figure

ainsi que pour la Sogdiane *Zariaspa*, que l'on peut maintenant considérer comme le nom du district de *Maracanda*-Samarkand, et non celui de Bactres ou d'une autre ville<sup>86</sup>, *Gabae/Gava* identifiable à Koktepe (*infra*) ou Alexandrie Oxiene, capitale des Oxiens au Sherabad-darya (fig. 1-2).

La localisation d'au moins cinq des Alexandries de l'est de la Caspienne doit aussi être reconsidérée. Deux d'entre elles, souvent attribuées à la Drangiane<sup>87</sup> et à l'Arachosie<sup>88</sup>, sont à éliminer de la liste (d'autant plus que les satrapies ne devaient compter qu'une Alexandrie chacune), tandis que les trois autres doivent être déplacées par rapport à leur localisation traditionnelle<sup>89</sup>. Il est souvent difficile de savoir quelles sont en théorie les zones les plus stratégiques qu'un conquérant peut choisir sur un territoire pour y fonder des cités, mais les emplacements que l'on peut par exemple proposer pour les Alexandries Oxiene et Eschatè ne sont plus sur les grands fleuves-frontières sur lesquelles on les a positionnées dès l'Antiquité, à savoir respectivement l'Amou-darya et le Syr-darya. Comme je le montrerai ci-dessous, ces villes ont probablement été fondées dans le centre des provinces-oasis qu'elles devaient contrôler, soit pour la première celui du Sherabad-darya (correspondant probablement à l'Oxiane en Sogdiane méridionale) et pour la seconde celui de l'Ustrushana (chez les *Sacas* en

---

sous la forme Scobaru de la *Table de Peutinger* dont l'apport toponymique pour l'Asie centrale hellénistique s'arrête à l'époque antérieure à Eucratide, peut-être même à l'époque séleucide.

<sup>86</sup> Rapin 2018a ; sur l'historique des recherches de la MAFOuz relatives à la toponymie ancienne de Samarkand voir Gorshenina, Rapin 2021, avec références aux approches de Bernard 1996 et Grenet 2004.

<sup>87</sup> Contrairement à ce que soulignent des cartes comme celles du *Grosser Historischer Weltatlas* (Bengtson, Miložič 1953, p. 25 et 28), *Prophtasia* est une refondation d'Alexandre, mais pas une Alexandrie (l'Alexandrie correspondant à la Drangiane est à chercher plus au sud, dans l'Hilmend : Rapin 2017, p. 90).

<sup>88</sup> Contrairement à ce que montrent le même type de cartes (note *supra*), Ghazni ne peut avoir été une Alexandrie (d'autant plus que la seule Alexandrie d'Arachosie se trouvait dans la région de Kandahar), mais doit être en revanche associée au nom d'*Ortospana* (Rapin 2017, p. 91-92) (*supra* n. 84).

<sup>89</sup> L'historiographie traditionnelle considère que sous Antiochos I ces trois Alexandries ont été refondées en Antioches, ce qui suppose qu'Alexandrie de Margiane se situait dans l'oasis de Merv, tandis qu'Alexandrie Oxiene devrait avoir été alignée sur les berges de l'Oxus, soit à Termez ou ses environs, soit à Aï Khanoum, et Alexandrie Eschatè positionnée sur le Syr-darya, dans la ville de Khodjent. Sur ces localisations traditionnelles voir, entre autres nombreux exemple, Fraser 1996 ; les cartes de Bengtson, Miložič 1953, p. 25 et 28 ; les cartes annexes à l'édition d'Arrien dans la collection de Loeb (Brunet 1976) ; plus récemment Bregel 2003, carte 3 (à l'exception de *Zariaspa*, la toponymie des villes de la carte 4 est correcte pour l'époque gréco-bactrienne). Pour cette même conception géographique dans la littérature spécialisée sur l'Asie centrale, voir P. Leriche (1985), *s.u.* « Alexandria », *Encyclopaedia Iranica*, I/8, p. 830-831 (version mise à jour en 2011 dans [www.iranicaonline.org](http://www.iranicaonline.org)), et plus récemment Rtveldzde 2019 ou R. Strootman, « The Seleukid Empire », dans Mairs 2021, p. 11-37, notamment p. 20.

Scythie *intra fines*). Alexandrie de Margiane, quant à elle, ne peut avoir été fondée dans une région à laquelle ni Alexandre, ni ses principaux généraux n'ont accédé (fig. 1 et 2)<sup>90</sup>.

Certes, Quinte-Curce dit qu'en 328 Alexandre aurait fortifié une certaine Marginia/Margania<sup>91</sup>, que de nombreux historiens identifient à Maracanda (P'jankov) ou, le plus souvent, à la Margiane qu'Alexandre aurait selon eux atteinte par l'Ouzboï de Kélif<sup>92</sup>. Face à toutes les contradictions qu'entraîne ce scénario par rapport aux événements survenus par la suite en Sogdiane, cette cité ne peut avoir été localisée qu'en Ouzbékistan, dans la région de Baysun. Cette oasis se trouve en effet sur le chemin le plus direct qu'Alexandre avait dû prendre pour rejoindre les Portes de Fer depuis l'est, après avoir passé par la région de Dushanbe et traversé la Parétacène<sup>93</sup>. La nouvelle localisation de cette cité suppose qu'il faut transposer de la Margiane vers la Bactriane orientale et la Sogdiane méridionale l'itinéraire pris au début de l'année 328, ce qui permet de repositionner tous les mouvements militaires d'Alexandre, de ses généraux et de leurs adversaires. C'est ainsi que l'on peut localiser avec une grande vraisemblance la route suivie par les diverses « colonnes » de l'armée et l'emplacement des « roches » capturées dans la région des Portes de Fer. Alors que les historiens considèrent généralement que les efforts de la conquête ont porté essentiellement sur l'ouest de la chaîne de Hissar, les nouvelles identifications montrent qu'Alexandre a engagé la majeure partie de ses forces armées dans la prise de contrôle de toute la rive droite de l'Oxus et de la Bactriane orientale jusqu'à Ai Khanoum, centre d'une région riche de

<sup>90</sup> Sur la Margiane (et pour cette dissociation d'Alexandrie et d'Antioche de Margiane) voir Puschnigg 2021. Pour la tradition considérant ces deux toponymes comme se succédant l'un à l'autre dans la même oasis de Merv voir P'jankov 2013, p. 646-647, ainsi que les références à la note ci-dessus.

<sup>91</sup> Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, VII, 10, 15.

<sup>92</sup> Rtveladze 2019, p. 133-146. Koshelenko *et alii* 1998 attribuent cette cité à la Margiane sur la base de l'évocation par Quinte-Curce de la prise de la ville par les Parthes. En réalité, Quinte-Curce a tenté dans ce passage comme ailleurs d'ajouter un complément d'information en recourant à l'actualité parthe de son temps, sans se rendre compte de sa propre confusion entre le contexte géographique de cette Marginia sogdienne et celui de la capitale de la Margiane. G. A. Koshelenko recourt à la même argumentation pour défendre l'hypothèse margienne dans un compte rendu critiquant la publication de Sverchkov 2013 (Koshelenko 2015, p. 210). Aux questions engendrées par ces hypothèses s'ajoutent également le silence des sources sur le fait qu'Alexandre se serait éloigné des grandes routes royales et aurait traversé des zones de steppe exposées à des attaques de Dahes au profit d'une conquête lointaine non prioritaire par rapport aux révoltes sogdiennes.

<sup>93</sup> Rapin 2013, p. 54-56 ; Rapin 2018a, p. 259, n. 5, et p. 287-289.

grandes oasis qui est généralement sous-estimée dans les reconstitutions modernes de la route de d'Alexandre (fig. 6).

L'identification des routes suivies par les protagonistes de la conquête ne peut être réalisée sans une vérification ou révision du tracé des frontières<sup>94</sup> qui se sont imposées depuis l'Antiquité à travers les mesures prises par les bématises d'Alexandre et les cartes dressées par les géographes et cartographes comme Ératosthène et Ptolémée (fig. 7). Cette analyse est d'autant plus nécessaire, que sur le plan graphique les provinces y sont schématisées sous forme de quadrilatères ou de triangles où des groupes de toponymes ont souvent sauté les frontières, sans oublier le fait que certaines provinces ou portions de provinces ont été omises ou perdues entre le moment de la conquête et l'établissement des cartes.

### Frontières des satrapies, hyparchies et oasis, et identification des capitales

La reconstitution du découpage administratif de l'Asie centrale ne peut se faire sans un balayage systématique des données géographiques à disposition. Afin de mieux délimiter les satrapies, les provinces régionales délimitées par les oasis, et identifier leurs capitales et gouverneurs (avant et après le passage d'Alexandre), l'analyse ne peut se limiter aux cartes antiques, mais doit recourir étroitement aux informations des historiens sur l'itinéraire d'Alexandre. Même si ces derniers confondent souvent la Bactriane et la Sogdiane en raison de la fragmentation originale de leurs sources, un certain nombre de solutions peuvent être apportées à des problèmes récurrents. Je propose donc de suivre la géographie de quelques-unes des satrapies traversées par Alexandre dès son entrée en Asie centrale<sup>95</sup>.

Les opérations menées par Alexandre en Hyrcanie ont été décrites de manière particulièrement confuse par l'ensemble des historiens antiques (c'est là, par exemple, qu'Alexandre aurait fait la rencontre de la reine des Amazones). La mise en place de cette géographie – prise en étau entre la carte de Clitarque et les approximations d'Arrien – ne peut se faire sans distinguer Hyrcania Metropolis de Zadracarta, deux capitales dont la première est à situer, comme on le fait traditionnellement, dans la zone de Gurgan/Asterabad comme principal centre politique de l'Hyrcanie, tandis que la seconde ne serait que le chef-lieu, vers l'actuelle ville de Sari, de l'hyparchie des Tapuriens dans le

<sup>94</sup> Voir, par exemple, à la fig. 2 la localisation des frontières de satrapies le long des routes parcourues par d'Alexandre.

<sup>95</sup> Pour la bibliographie générale je renvoie à mes précédentes études, notamment Rapin 2017 et 2018a.

Mazanderan enserré entre l'Elburz et la Caspienne (voir les variantes toponymiques à la **fig. 1**)<sup>96</sup>.

Alimentée par les eaux du Murghab dont est tiré son nom, la Margiane est un territoire longitudinal qui s'étend à partir des deux affluents, le haut-Murghab et la Kushka, qui alimentent le territoire depuis le sud jusqu'au delta du fleuve où les eaux se perdent dans le désert du Kara-kum (**fig. 1 et 2**). C'est là, près de Merv, que se situent les agglomérations représentant sa capitale historique dont Antioche de Margiane. L'Alexandrie de Margiane, qui selon Pline<sup>97</sup> aurait été détruite par les barbares et refondée par Antiochos I n'a sans doute pas été fondée par Alexandre dans la même oasis, mais à plus de 250 kilomètres vers le sud, dans la région de Kushka, à l'entrée sud de la Margiane. Après son séjour à Tus/Susia où il avait été informé que Bessos s'était couronné roi, Alexandre avait pris la décision d'atteindre la Bactriane au plus tôt. Parvenu dans la région de Kushka, Alexandre apprenait aussi la défection de Satibarzanès, le satrape de l'Arie, et décidait d'aller l'affronter vers Hérat<sup>98</sup>. C'est donc au moment où il aurait été détourné de sa poursuite en cours de Bessos, qu'Alexandre pourrait avoir fondé cette Alexandrie au sud de la Margiane.

Enserrée entre la Margiane et la Drangiane et entre la Parthie et les Paropamisades, l'Arie est difficile à délimiter. Dans les *Stations Parthes* (16), Isidore de Charax signale que l'Anauon, région de Phra (la *Prophtasia* d'Alexandre) appartient à l'Arie<sup>99</sup>, tandis que les bématises d'Alexandre et Ptolémée la mentionnent comme partie de la Drangiane. Alors que Ptolémée et Strabon la décrivent surtout par rapport à la région d'Hérat, l'Arie hellénistique a englobé tout le bassin du Heri-rud, depuis ses sources dans l'Hindukush jusque dans la partie orientale du Khorassan iranien, englobant le Kasaf-rud jusqu'à Tus/Susia au nord-est de Meshed, ainsi que probablement le cours du Tedjen qui coule à l'ouest parallèlement au Murghab. Susia est d'ailleurs bien en Arie, comme on peut le déduire du fait que lors de son séjour dans la ville Alexandre y reçoit la visite de son satrape Satibarzanès<sup>100</sup>. Cette identification est, indirectement,

<sup>96</sup> Sur la géographie de l'Hyrcanie et la route d'Alexandre voir Rapin 2017, p. 65-78. Pour un tableau des gouverneurs, voir p. 68. Pour la région, voir en dernier lieu Bruno 2021.

<sup>97</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 46-47 (il aurait ici fusionné deux épisodes tirés d'une histoire d'Antiochos I).

<sup>98</sup> Pour une argumentation défendant cette hypothèse voir Rapin 2017, p. 79-85.

<sup>99</sup> Sur les variantes orthographiques connues de Phra-*Prophtasia* voir Rapin 2004, p. 164.

<sup>100</sup> Rapin 2017, p. 59, 74, 78-81.



encore mieux assurée grâce à la description que donne Ptolémée<sup>101</sup> de la route que Maès Titianos a suivie au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. entre l'Hyrcanie et Antioche de Margiane (Merv) avant de rejoindre Bactres par le nord de l'Hindukush (**fig. 1**)<sup>102</sup>. Quant au Tedjen, je considère que rien n'exclut qu'il ait constitué le cours inférieur de l'Arius jusqu'à l'Apauarcticène mentionnée plus tard par Isidore de Charax (**fig. 1**)<sup>103</sup>. Par sa forme l'Arie représente donc un croissant dont l'extrémité orientale se termine en bande relativement étroite d'à peine une centaine de kilomètres entre la frontière nord avec la Margiane et la frontière sud avec la Drangiane (**fig. 2**).

En s'appuyant sur les limites de partage des eaux des grands bassins fluviaux et les recoupant avec les données des textes, on peut proposer le même genre d'hypothèses pour les frontières rencontrées sur la route entre le sud de la Margiane et l'Arie, entre l'Arie et le nord de la Drangiane, puis entre l'Arachosie et les Paropamisades (**fig. 2**) et entre ces dernières et l'Inde (**fig. 2 et 5**)<sup>104</sup>. La frontière entre la Drangiane et l'Arachosie est problématique ; d'après la carte de Ptolémée, le grand carrefour de Bust (*Bigis*) à la confluence méridionale du haut Helmand et de l'Arghandab et plusieurs cités proches (comme *Xarxiaré*<sup>105</sup>) appartiendraient à la Drangiane, ce qui suppose que la frontière occidentale de l'Arachosie serait à placer près de la sortie ouest de Kandahar. En revanche, dans ses *Stations Parthes* (18-19) Isidore de Charax rapporte qu'on entre en Arachosie (« l'Inde blanche ») dans l'espace entre la Sakastène (région de Zaranj où se situait l'Alexandrie de l'ancienne Drangiane) et Bust (**fig. 2**). Cette version, qui est la plus fiable, montre que le haut Helmand aurait fait partie de l'Arachosie. C'est aussi à l'Arachosie que Pline associe Bust qu'il ne connaît que par le nom transcrit approximativement du désert qui lui est contigu (*Parabesten Arachosiorum* pour \*ἡ παρὰ Βῆστην ἔρημος τῶν Ἀραχωτῶν)<sup>106</sup>.

<sup>101</sup> Ptolémée, *Géographie*, I, 12, 7.

<sup>102</sup> Pour cet itinéraire voir plus précisément Bernard 2006, p. 948-953.

<sup>103</sup> Le Tedjen est parfois identifié au fleuve Ochus, mais ce dernier hydronyme se rapporte en réalité à deux autres fleuves distincts, l'Atrek se jetant dans la Caspienne après avoir traversé la Parthie et le Darya-i Pandj confluant avec le Wakshsh dans l'Amou-darya après avoir traversé la Bactriane orientale : Rapin 2017, p. 48 ; Rapin, Grenet 2018, p. 146.

<sup>104</sup> Rapin, Grenet 2018.

<sup>105</sup> La Chorochoad des *Stations Parthes* (19) d'Isidore de Charax ; voir Rapin 2004, p. 162.

<sup>106</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 92. À noter que le nom *Dexendrusi* que Pline mentionne à côté de *Parabesten* pourrait avoir désigné le toponyme Alexandrie plutôt qu'un ethnonyme inconnu (Rapin 2004, p. 163). Pour un tableau comparatif entre les listes de toponymes mentionnés dans les sources anciennes (bématises chez Strabon et Pline, Isidore de Charax, Ptolémée, Table de Peutinger et Cosmographe de Ravenne) pour le sud de l'Afghanistan voir Rapin 2017, p. 61 et 91-92.

## Quel territoire la Sogdiane couvre-t-elle ?

Bien que la majorité des informations rapportées par les sources sur la conquête d'Alexandre concernent la Sogdiane, la problématique des frontières est paradoxalement plus compliquée pour la géographie du nord de l'Oxus. Alors que les historiens tendent à placer sur ce fleuve la frontière entre la Bactriane et la Sogdiane, les archéologues tant protohistoriens que spécialistes des périodes historiques considèrent que la totalité du bassin de l'Oxus relève de la seule culture bactrienne, définissant la rive droite comme « Bactriane du Nord »<sup>107</sup>.

Si l'on veut définir la situation plus en détail, il faut constater que les limites de la Sogdiane achéménide et hellénistique – à ne pas confondre avec celles de l'époque kushane ou des époques plus tardives donnant des contextes différents – sont confuses sur la totalité du pourtour de la satrapie et doivent être discutées par rapport à chacune des provinces limitrophes du nord au sud de la Transoxiane. L'analyse de la route d'Alexandre permet cependant de localiser sur la rive droite du fleuve un certain nombre d'événements qui confirment l'appartenance de cette région à la Sogdiane. L'origine des adversaires d'Alexandre n'est que rarement explicite, mais la réorganisation de l'ordre des épisodes grâce à laquelle on peut identifier les territoires auxquels ils sont rattachés montre que la totalité des résistants auxquels Alexandre s'est confronté au nord de Bactres ont été tous des Sogdiens. Les seuls Bactriens<sup>108</sup> importants dans le processus historique sont Bessos, capturé à Nautaka<sup>109</sup> et Oxyartès, le père de Roxane, qui s'est rallié à Alexandre sans doute dès l'année 329.

<sup>107</sup> Pour une synthèse récente sur la Sogdiane et les problèmes de chronologie et de géographie voir Lyonnet 2021 ; également Wu 2021. Pour une approche traditionnelle figeant sans raison tangible la frontière bactro-sogdienne sur la muraille de Derbent voir entre autres P'jankov 2013 ; Koshelenko *et alii* 1998 ; Koshelenko 2015 ; Rtveldze 2019 ; Dvurechenskaja 2019b.

<sup>108</sup> On qualifie les gouverneurs de sogdiens ou de bactriens en fonction de la province à laquelle ils sont rattachés. Cela n'exclut pas que certains comme Bessos et Spitaménès aient été des Perses de la famille des Achéménides.

<sup>109</sup> La description du village dans lequel Bessos a été capturé (Arrien, *Anabase*, III, 28, 9) est pratiquement identique à celle de la cité des Branchides (Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, VII, 5, 28 et 31-32), ce qui montre l'amalgame des épisodes à partir d'un lieu réel, qui pourrait avoir été un site comme celui du sanctuaire de Sangir-tepe en face des murailles de Kish-Nautaka. Sur cette hypothèse voir Rapin 2017, p. 97 et p. 114, n. 137 ; 2018a, p. 280. Sur ce sanctuaire exploré par Mutalib Khasanov et Claude Rapin voir Khasanov 2021.

### Les résistants sogdiens, reflet du découpage administratif achéménide

Comme leur origine, la fonction politique des résistants à Alexandre n'est que rarement soulignée et, chez les auteurs modernes, se résume généralement à des expressions assez vagues mais neutres comme « nobles », « chefs de guerre », ou dépréciatives comme « rebelles » à la tête de « tribus » locales, ou de « barbares » semblant errer en bandes sur l'ensemble du territoire de la région, comme si les hautes satrapies n'avaient eu aucune structure politique ou administrative cohérente. Tant qu'il a existé une autorité supérieure (d'abord Bessos, puis Spitaménès), chacun des adversaires d'Alexandre s'est prioritairement efforcé de défendre la province dont il avait la charge avec l'armée qui lui était attachée.

Le dessin des frontières que l'on peut établir sur la base de l'approche archéologique permet de reconstituer la géographie politique et administrative de la région à l'époque achéménide, avec son organisation centrée sur le contrôle des oasis et bassins fluviaux dirigés chacun depuis leur centre par des gouverneurs locaux (dont la terminologie varie entre satrapes et hyparques). Ce sont les individus à la tête de ces capitales et des métropoles régionales qui tentent l'un après l'autre de résister à la progression d'Alexandre selon des techniques diverses. Les uns, sous les ordres de Bessos, appliquent dans l'Hindukush la stratégie de la terre brûlée, privant l'armée d'Alexandre des vivres nécessaires pour atteindre Bactres au début du printemps 329. D'autres se réfugient sur les célèbres « roches » – toutes situées dans les limites de leurs provinces respectives en Sogdiane centrale – avant de capituler face à Alexandre durant l'année 328 (ci-après Choriénès, Arimazès, Sisimithrès). D'autres, enfin, recourent à une cavalerie composée d'auxiliaires issus des populations de l'aire steppique périphérique (ci-après Spitaménès, Dataphernès).

### Oxyartès et Choriénès et la frontière méridionale sur l'Oxus de la Sogdiane

C'est dans les régions reculées des provinces respectives des gouverneurs de la Sogdiane centrale de part et d'autre des Portes de Fer qu'il faut identifier les trois célèbres « roches » dont Alexandre s'est emparé durant l'année 328 (fig. 6) :

1. « Roche » de Choriénès (en Parétacène), dont le siège s'est déroulé au printemps 328 (à la différence de ce qu'ont compris les historiens d'Alexandre), probablement encore sous la neige, avant la reddition pacifique de son commandant grâce à

la médiation d'Oxyartès ; c'est dans sa capitale Gazaba que l'année d'après, au printemps 327, Alexandre rencontrera et épousera Roxane.

2. « Roche » d'Arimazès (en Oxiane), capturée quelques jours après celle de Choriénès.
3. « Roche » de Sisimithrès (Nautacène), capturée vers la fin de l'année 328.

Oxyartès occupe cependant une place particulière dans le déroulement de ces événements, car on le retrouve dans des contextes variables, de la prise de contrôle macédonienne de la Bactriane (il en avait probablement déjà été le gouverneur sous les ordres de Bessos) à son affectation ultérieure comme satrape des Paropamisades par Alexandre et son maintien à ce poste lors des accords de Babylone et de Triparadisos. C'est sur lui que repose en partie l'actuelle notion erronée de Bactriane du Nord, dans la mesure où, en le sachant bactrien, on lui attribue souvent d'avoir commandé une place forte au nord de l'Oxus, ce qui supposerait que cette région ne fait pas partie de la Sogdiane. Cette hypothèse repose cependant sur un contresens antique créé par Quinte-Curce qui a fait du commandant de cette place forte, Cohortandus (Choriénès), le père de Roxane<sup>110</sup>. Afin de corriger cette anomalie, les éditeurs modernes ont remplacé ce nom par celui du vrai père, le Bactrien Oxyartès, gommant le rapport entre Choriénès et sa place forte<sup>111</sup>. Oxyartès a bien été présent lors du siège de la « roche » de Choriénès, mais en tant que négociateur et conseiller d'Alexandre qu'il accompagnait depuis Bactres. Si la propre famille d'Oxyartès séjournait sur la roche, c'est parce que ce dernier l'avait confiée à Choriénès l'année précédente, avant sa décision de prendre le parti d'Alexandre. C'est donc aussi pour sauver sa famille et une partie de l'aristocratie bactro-sogdienne qu'Oxyartès n'avait d'autre choix que de réussir les négociations avec Choriénès, ce qui a aussi valu à ce dernier de conserver le pouvoir après sa reddition. Le rôle majeur d'Oxyartès dans les dénouements pacifiques apparaît à nouveau quelques mois plus tard dans les négociations avec Sisimithrès. On

<sup>110</sup> Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, VIII, 4, 21. E. Rtveladze (2019, p. 215-226) fonde sur cette erreur son attribution à Oxyartès de la « Roche sogdienne », qu'il localise à Kyz-kurgan (Sina) (p. 225), butte que j'attribue à Choriénès (note *infra*). Nous nous accordons cependant sur le fait que la butte est à rattacher à la route d'Alexandre et toutes les prospections qui y ont été menées ont pu prélever à son sommet des tessons de l'époque achéménide finale (seule la dernière mission menée sur place par S. Stančo n'est pas parvenue à collecter du matériel de ce type). E. Rtveladze dissocie cependant erronément Gabaza du haut Surkhan-darya sur la base d'une étude toponymique peu convaincante (*ibidem*, p. 200-214).

<sup>111</sup> Pour la séquence des événements voir Rapin 2018a, version corrigée de Rapin 2013, où les lieux de capture et de mariage de Roxane avaient été mal localisés. Pour un exemple de confusion entre Oxyartès et Choriénès voir Rapin 2018a, p. 288, n. 128.

peut donc dire que si Oxyartès intervient sur la rive droite de l'Oxus, c'est toujours en tant que négociateur et autorité politique représentante de la grande capitale, Bactres. Cependant l'ensemble des données du récit concourent à prouver que toute la région relève de la Sogdiane et que ce n'est que sur l'Amou-darya/Oxus et le Wakhs/Oxus qu'il faut positionner la frontière entre les deux satrapies<sup>112</sup>.

Le problème posé par Oxyartès par rapport à Choriénès étant résolu, le découpage administratif de la Sogdiane de part et d'autre des Portes de Fer peut se résumer ainsi (fig. 6) :

### Sogdiane du Nord

*Spitaménès*, satrape de Marakanda/Zariaspa (site d'Afrasiab). Il s'est appuyé sur des Scythes Massagètes de la périphérie nord ou de l'ouest de la plaine du Zerafshan. Le ralliement de ses forces de cavalerie avant d'affronter l'armée d'Alexandre semble s'être fait plusieurs fois à l'abri des longues murailles de la cité de Koktepe explorée par la MAFOuz de Sogdiane et que les sources ont connue sous le nom de Gabae<sup>113</sup>.

*Catanès* : personnage associé plutôt à la Sogdiane du Nord ou à l'Ustrushana.

### Sogdiane centrale à l'ouest des Portes de Fer

*Dataphernès*, gouverneur de Xenippa (oasis de Karshi ; capitale à Erkurgan), associé à des cavaliers Dahes probablement liés à la partie steppique séparant l'oasis du bas Amou-darya<sup>114</sup>.

*Sisimithrès*, gouverneur du district de Nautaka (oasis de l'est du Kashka-darya jusque vers Akrobat ; « roche » près d'Akrabat ; capitale Kish = sites d'Uzunkir, Padayatak-tepa, Sangir-tepa)<sup>115</sup>.

<sup>112</sup> Pour les problèmes non traités ici voir Rapin 2020. Voir par exemple p. 275-276, pour le passage dans lequel Arrien, *Anabase*, IV, 21, 1, réalise un amalgame de trois moments en un seul épisode, faisant croire que la Parétacène est en Bactriane.

<sup>113</sup> Rapin 2018a (plans p. 267 et 269, fig. a). Sur l'état de la recherche relative à cette ville explorée entre autres par Mukhammadjon Isamiddinov, Claude Rapin, Mutalib Khasanov, Johanna Lhuillier voir, par exemple, Lyonnet 2021. Cette ville est souvent baptisée *Basileia*, sur la base d'une ancienne erreur d'interprétation du texte d'Arrien (IV, 5, 3) : voir, par exemple, Rtveldadze 2019, p. 204-205.

<sup>114</sup> Rapin 2018a, p. 276.

<sup>115</sup> À la différence des hypothèses liées au bassin du Kashka-darya que je propose ici, E. Rtveldadze (2019, p. 162-182) rattache Sisimithrès à la forteresse hellénistique d'Uzundara et au bassin du Sherabad-darya.

## Sogdiane du Sud

*Arimazès*, gouverneur de l'Oxiane (Sherabad-darya, des Portes de Fer à la région de Shor-tepe et Kampyr-tepe ; « roche » vers Derbent ; capitale vers Djandavlat-tepa comme Alexandrie Oxiene).

*Choriénès*, gouverneur de Parétacène (haut Surkhan-darya ; « roche » à Sina ; capitale Gazaba/Kizyl-tepe).

*Haustanès* en basse Parétacène ? (bas Surkhan-darya).

On ne connaît pas les noms des gouverneurs de la Bubacène (Kafirnigan centré sur Kobadian) et de la région sur la rive droite du Wakhsh avec Takht-i Sangin/Oxeiana.

À l'époque où elle était achevée avec le dernier état toponymique, la Sogdiane ne faisait déjà plus partie du monde sous contrôle hellénique. Tous les noms de cités qu'en a eus Ptolémée sont réunis dans la partie inférieure de son dessin de la Sogdiane au-delà des monts Oxiens et des monts Sogdiens (Kuhitang et chaîne de Hissar) (a-b *infra*), tandis que dans la partie droite de la Sogdiane figurent des cités provenant des autres pays (c-d) :

- a. Alexandrie Oxiene (« Alexandrie de Sogdiane ») a été placée par Ptolémée dans le même secteur de la carte où se trouvent le peuple des Oxiens et les montagnes Oxiennes, mais à une certaine distance de l'Oxus. Mes propositions pour la localisation de cette Alexandrie ont évolué au cours du temps lors de mes études, mais je considère maintenant que cette fondation n'est plus à situer sur l'Oxus (surtout pas à Termez qui relève du bassin du Surkhan-darya), mais qu'elle doit être mise en rapport avec le peuple des Oxiens dont la capitale devait se trouver au cœur du Sherabad-darya. Je proposerais donc, par exemple, de localiser cette Alexandrie vers le site de Djandavlat-tepa, le long de la route longeant la rivière qu'Alexandre a dû remonter au printemps 329 lors de sa première campagne au nord de l'Oxus pour capturer Bessos avant d'arriver à Samarkand<sup>116</sup>.
- b. Oxeiana pourrait être la ville-sanctuaire au confluent de l'Oxus/Wakhsh et de l'Ochus/Darya-i Pandj.
- c. Drepsa Metropolis représente un cas particulier (fig. 7). Le terme Metropolis définit la vignette de la capitale sogdienne, mais Maracanda a été positionnée par

<sup>116</sup> Voir par exemple Rapin 2018a. Pour les diverses localisations qui ont été proposées voir Rtveladze 2019, notamment p. 240-247. Dans le cadre du recueil Mairs 2021, voir Martinez-Sève 2021, p. 222. Dans le contexte de la toponymie de la région de Termez, mais sans une prise de position : Stančo 2021, p. 257. Dans le même recueil Alexandrie Oxiene est attribuée à Ai Khanoum (p. 165 et p. 430) ou à Termez (p. 448).

Ptolémée en Bactriane (avec les rivières de la plaine du Zerafshan), tandis que son véritable emplacement le long du Polytimète disparaissait des cartes à l'époque gréco-bactrienne avec le passage sous le contrôle des Scythes de la Sogdiane du Nord (*infra*). Drepsa correspond à la première cité atteinte en Bactriane par Alexandre (région de Surkh-kotal ; variantes : Adrapsa, Drapsaka), mais il peut y avoir eu confusion avec la Darapsa de Strabon<sup>117</sup> qui a probablement constitué une variante produite par une source pour Zariaspa/Maracanda.

- d. Marouka et Cholbisina<sup>118</sup> ont glissé en Sogdiane depuis la Bactriane orientale, de même qu'Alexandrie Eschatè et Cyreschata auraient dû figurer dans la *Scythie intra fines (infra)*.

### La frontière septentrionale de la Sogdiane et les peuples de la périphérie steppique

Les cavaleries nomades rencontrées çà et là aux côtés de ces « chefs de guerre » sont composées d'alliés issus des régions semi-steppiques ou steppiques contiguës des oasis et de la périphérie de l'empire<sup>119</sup>. La présence de ces auxiliaires – Dahes et Massagètes – reflète l'interaction entre les populations sédentaires et les populations pastorales ou nomades de la périphérie des oasis, un phénomène que l'on rencontre à toutes les périodes, époque gréco-bactrienne comprise.

Outre ces populations liées aux provinces intérieures, l'empire achéménide comprenait à sa chute également des États à statut plus ou moins indépendant. Leur identité peut sans doute être rapprochée de celles de l'époque de Darius I, au tournant du VI<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle, si l'on se réfère à l'inventaire des pays publié dans des listes disséminées dans l'empire sous des formes diverses, épigraphiques ou iconographiques. Les cartes originales de l'empire que l'on peut reconstituer à partir de ces listes sont explicites (**fig. 8**)<sup>120</sup>, comme le montre notamment ici le cas des Sakā Haumavargā (les Amyrgiens de la liste des forces de Xerxès établie par Hérodote, VII, 64), des Sakā Tigrauxadā (les Orthokorybantiens de la liste des tributs de Darius rapportée par Hérodote, III, 92) et de la Chorasmie<sup>121</sup>.

<sup>117</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 11, 2.

<sup>118</sup> Sur ces sites voir Lindström 2021, p. 296-297.

<sup>119</sup> Rapin 2018a.

<sup>120</sup> Pour une nouvelle version de ces cartes voir Rapin 2018b.

<sup>121</sup> Rapin 2018a, p. 271-274 ; Rapin 2018b. Sur le Khorezm et le monde de la Steppe voir Minardi 2015.

Si les Chorasmien sont bien sûr vers le delta de l'Amou-darya au sud de la mer d'Aral, les territoires des États scythes sont plus difficiles à délimiter dans le vaste espace de la ceinture steppique. D'après l'ordre des pays des listes de Darius les plus tardives, l'État des Sakā Tigraxaudā doit être localisé à l'ouest de celui des Sakā Haumavargā (fig. 8c). Les premiers étaient probablement installés dans le bas Syr-darya que Derdas, envoyé d'Alexandre, visitera en 329/328, tandis que les seconds sont sans doute centrés sur l'Ustrushana où Cyrus avait fondé une ville à son nom.

La « Scythie » hellénistique oubliée des sources, son Alexandrie et la frontière nord des steppes

Le territoire de l'Ustrushana entre les Portes de Tamerlan (au nord-est de Samarkand) et la rive gauche du Syr-darya a été conquis par Cyrus, qui avant de perdre la vie au nord du fleuve, avait fondé une Kyropolis ou Cyreschata (dans la région de Kurkat à environ 80 km au nord-est de Zaamin/Alexandrie Eschatè) pour y renforcer la nouvelle frontière<sup>122</sup>. Il s'agit du premier territoire scythe à avoir été intégré par l'empire, et probablement le même qui est mentionné à propos des Sakā dans les premières listes de Darius (*DB*, datée de 518 avant J.-C., et *DPe*, datée de 513 avant J.-C.) (fig. 8a-b). Sa localisation est ultérieurement précisée en 512 dans l'inscription de Suse (*DSab*) où il est défini comme le pays des « Sakā au-delà de la Sogdiane », ce qui correspond donc bien à la position géographique de l'Ustrushana et de son voisinage immédiat<sup>123</sup>. Plus tard, après l'intégration des Scythes du bas Syr-darya (vers 519/518) et ceux du nord de la mer Noire (vers 513), les listes de l'empire différencient les trois pays scythes avec les qualificatifs Haumavargā, Tigraxaudā et Européens (par exemple dans la liste *DNa* : fig. 8c).

L'identification de l'Ustrushana comme le pays des Sakā Haumavargā ou Amyrgiens permet de soulever le problème relatif à la frontière septentrionale de la Sogdiane hellénistique que les cartographes de l'Antiquité et les historiens d'Alexandre ont unanimement placée sur le Syr-darya. À l'époque de la conquête les anciennes appellations des Sakā semblent avoir disparu et les sources ont ignoré que l'espace

<sup>122</sup> La conquête achéménide a absorbé la majeure partie de l'aire précédemment représentée par la culture à céramique modelée peinte de l'Âge du Fer ancien (époque contemporaine de Yaz I) allant de l'oasis de Tashkent au Sherabad-darya, à laquelle a succédé un État de culture scythe (contemporain de la période de Yaz II) où la ville de Koktepe semble avoir joué un rôle central (voir, par exemple, Lyonnet 2021, p. 315-317, avec références aux travaux sur Koktepe).

<sup>123</sup> Rapin 2018b, p. 30-31. Je ne peux dire dans quelles limites territoriales le Ferghana, qui relève des Saces, a alors gardé son indépendance.



au-delà des Portes de Tamerlan relevait d'un État scythe *intra fines*, car pour leurs auteurs la Scythie et les Scythes ne pouvaient correspondre qu'à un immense territoire nomade extérieur à l'empire. Comme les textes et l'archéologie en font cependant foi, l'Ustrushana était déjà bien urbanisé au moment de la conquête, ce qui conduit à proposer l'hypothèse selon laquelle, pour l'époque hellénistique, cette région pourrait avoir constitué une petite unité étatique définie par l'appellation de « Scythie *intra fines* »<sup>124</sup>. Dans ce cas, la véritable frontière septentrionale de la Sogdiane devrait bien être ramenée au niveau des Portes de Tamerlan (fig. 6).

Les seuls indices écrits relatifs à cette Scythie viennent des historiens d'Alexandre et de la documentation de peu postérieure à sa mort.

La description des forces en présence à la bataille de Gaugamèles permet d'établir le statut des peuples engagés. Outre les Indiens, les Bactriens et les Sogdiens menés par Bessos et les autres peuples de l'Asie centrale répartis sous les commandements de Barsaentès, Satibarzanès et Phataphernès, Arrien signale qu'un certain Mauacès combattait avec des Saces considérés comme indépendants de Bessos, mais alliés directement à Darius<sup>125</sup>. Ces Saces représentaient probablement l'Ustrushana, même si les sources ne font pas le lien entre eux et les Saces de la même région qui se sont rendus à Alexandre après que ce dernier fut revenu de ses escarmouches contre les Scythes « Européens » du delà du Syr-darya<sup>126</sup>.

Les Saces disparaissent ensuite des inventaires officiels de l'empire. Ératosthène ne les localise plus qu'à droite de la carte, à l'extérieur de la frontière de l'Iaxarte (voir Strabon, Pline et Ptolémée)<sup>127</sup>. En effet, les listes établies lors des accords de Babylone et de Triparadisos sur la partition des satrapies fournissent un tableau d'apparence exhaustive de l'état de l'empire en 323 et en 321, mais aucune d'entre elles ne fait état des Saces ou d'une province de Scythie. Seule une trace semble pouvoir y être décelée si dans le cas des listes pour la répartition de Babylone on procède à une comparaison

<sup>124</sup> Pour ce développement relatif à la Scythie voir Rapin 2018a, p. 271-273 et Rapin 2018b, notamment p. 34-37.

<sup>125</sup> Arrien, *Anabase*, III, 8, 3-4.

<sup>126</sup> Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, VII, 9, 19. Réf. *supra* n. 51.

<sup>127</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 8 ; Pline, *Histoire naturelle*, VI, 50. Chez Ptolémée, *Géographie*, VI, 13, les Saces sont toujours représentés comme un État, mais la carte n'est plus celle de l'Ustrushana (et/ou du Ferghana ?), mais celle d'un territoire beaucoup plus large, dans lequel sont amalgamés les toponymes d'époque tardive fournis par Maès Titianos. En même temps ils sont toujours associés aux Massagètes du nord de la plaine du Zerafshan (Ptolémée, VI, 13, 3).

de celle de Diodore, considérée comme la plus fiable<sup>128</sup>, avec celle de Justin qui présente un certain nombre de discordances, notamment pour la partie des satrapies allant de la Babylonie à la Bactriane<sup>129</sup>. Alors que pour le gouvernement de la Sogdiane et de la Bactriane Diodore ne mentionne qu'un certain Philippe, Justin propose respectivement les noms de Scythaeus et Amyntas. Ce dernier nom n'a pas été inventé, puisque c'est celui du commandant (Amyntas, fils de Nikolaos) qu'Alexandre avait mis à la tête de la Bactriane pour remplacer le défunt Kléitos, mais on ne sait cependant pas s'il a survécu à la tentative de rébellion des colons grecs survenue en Bactriane alors qu'Alexandre était encore en Inde<sup>130</sup>, ni même s'il était encore en vie en 323. On ignore également combien de temps Oxyartès serait resté à Bactres après avoir été nommé dans les Paropamisades ou dans quelles circonstances Philippe aurait dirigé la Sogdiane en plus de la Bactriane<sup>131</sup>. Si ce dernier a bien commandé la Sogdiane, le Scythaeus de Justin – inconnu par ailleurs – entre difficilement en jeu, d'autant plus que son nom à consonance scythe est difficilement compatible avec l'aristocratie sogdienne. On ne peut donc exclure que ce personnage, s'il a existé, ait pu être le commandant désigné pour les Saces de la Scythie *intra fines* avant que cette région disparaisse de la cartographie.

Pour l'Antiquité classique, cette Scythie intérieure est plus clairement évoquée dans la liste des Antioches établie par Stéphane de Byzance, à travers la mention d'une « Antioche en Scythie » que l'on identifie généralement – et sans doute correctement – à la ville moderne de Khodjent au Tadjikistan<sup>132</sup>. Comme en témoigne apparemment

<sup>128</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVIII, 3.

<sup>129</sup> Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques*, XIII, 4.

<sup>130</sup> Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, IX, 7, 1-11.

<sup>131</sup> Quinte-Curce (*Histoires d'Alexandre le Grand*, IX, 8, 1) et Arrien (*Anabase*, VI, 15, 3) laissent entendre qu'en plus des Paropamisades Oxyartès pourrait aussi avoir gardé un commandement en Bactriane. Sur la complexe succession des commandements dans ces deux satrapies voir Sisti dans l'édition d'Arrien de Sisti, Zambrini 2004, I, notamment p. 423-424 et Zambrini dans le même volume, notamment p. 539-540 (avec des réflexions de Brian Bosworth) ; sur Philippe, *ibidem*, p. 521. Sur Oxyartès voir aussi Rapin 2013, p. 76, n. 126.

<sup>132</sup> L'importance de Khodjent a été soulignée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle : voir par exemple Schwarz 1893, notamment son schéma de la région : pl. 2. Bien qu'elle ait sans doute porté le nom d'Antioche, Khodjent ne peut plus être identifiée à Alexandrie (voir les notes ci-après), ni, en tant que ville de « Scythie », être incluse dans la Sogdiane (les seules régions du Tadjikistan englobant le territoire de la Sogdiane sont la haute vallée du Zerafshan depuis Pendjikent et l'espace de la rive droite du Wakhsh au Kafirnigan jusqu'à Takht-i Sangin/Oxeiana). Il n'est cependant pas exclu qu'Alexandre ait fondé à Khodjent une forteresse pour la surveillance du Syr-darya, comme l'attestent les historiens, même si son nom précédant celui d'Antioche ne s'est pas conservé. Bien que ce rapprochement demeure invérifiable, on peut cependant évoquer ici le nom d'Hellenis près du Tanaïs dont le *Marbre de Paros* mentionne la fondation parmi les

aussi Appien, Alexandrie Eschatè serait donc à comprendre comme une Alexandrie de Scythie et non de Sogdiane<sup>133</sup>. Bien que le témoignage des historiens d'Alexandre précise qu'il avait fondé une ville à son nom sur les berges du Tanaïs/Syr-darya, des données récentes semblent montrer que cette Alexandrie ne peut probablement plus être localisée à Khodjent. En effet, une étude toponymique des géographes arabopersans réalisée par le philologue et archéologue Pavel Lurje a identifié dans la région de Zaamin, au centre de l'Ustrushana, une localité dont le nom médiéval d'origine non iranienne (*Salsanda Bulis*) évoque le toponyme Alexandropolis<sup>134</sup>. La distance entre cette Alexandrie et Samarkand semble d'ailleurs coïncider avec la distance de trois journées de marche forcée donnée par les sources gréco-romaines pour le retour précipité d'Alexandre vers Maracanda lors de la révolte lancée contre lui par le Sogdien Spitaménès durant l'automne 329<sup>135</sup>. L'Alexandrie Eschatè, que Ptolémée a placée d'ailleurs au milieu de la partie inférieure droite de sa Sogdiane, n'aurait donc pas été la forteresse construite sur le Syr-darya par Alexandre, mais la capitale que le conquérant aurait installée à un carrefour névralgique au centre de cette province de « Scythie ». Cette hypothèse séduisante permet de montrer que, comme pour d'autres exemples, la géographie traitée par les historiens ne peut être abordée au premier degré comme une source de données objective. C'est ce raisonnement qui permet de comprendre que les deux Alexandries que Stéphane de Byzance place à la fin de sa liste désignent en fait la même cité : la dix-septième, dénommée « Alexandrie en Sogdiane près des Paropamisades », proviendrait de la lecture d'une carte analogue à celle de Ptolémée dans laquelle Alexandrie Eschatè figure effectivement en Sogdiane dans la région du « Caucase » et des Paropamisades (Hindukush) (fig. 7) ; la mention de la dix-huitième Alexandrie que le conquérant aurait fondée sur le Tanaïs proviendrait du récit fautif des historiens d'Alexandre, sans que Stéphane de Byzance se soit rendu compte qu'elle faisait un avec la précédente.

---

deux événements marquants de l'année 328/327, juste avant de citer la mort d'Alexandre dans le cadre de l'année 324/323.

<sup>133</sup> Appien, *La Guerre syrienne*, 57, mentionne *Alexandreschata* chez les Scythes.

<sup>134</sup> Lur'e 2004 ; Rapin 2018a, p. 272. Comme dans d'autres exemples, tradition historique et tradition cartographique ne se recoupent pas : pour les historiens comme Arrien (*Anabase*, IV, 1, 3) cette Alexandrie était sur le Tanaïs, tandis que Ptolémée localise la ville à l'écart de l'Iaxarte. I. P'jankov considère également qu'Alexandrie et Antioche sont deux villes différentes, mais propose des localisations différentes : P'jankov 2013, p. 224-225, 312-313, 561-562, 592, 595-596.

<sup>135</sup> Rapin 2018a, p. 286.

Les peuples semi-indépendants de la périphérie nord : Chorasmiens, Scythes « Asiatiques » du bas Syr-darya et Scythes « Européens »

L'attraction d'Alexandre pour le nord semble s'arrêter à la frontière septentrionale de la Sogdiane et des Saces *intra fines*. Les deux derniers pays représentés par la Chorasmie et les Sakā Tigraxaudā des listes de Darius restent définitivement hors d'atteinte de l'administration macédonienne, même si leurs souverains semblent avoir théoriquement fait allégeance à Alexandre. Ces deux peuples ne sont d'ailleurs pas intervenus à Gaugamèles. Les rapports avec ces régions du bas Amou-darya et du bas Syr-darya se résument à des échanges d'ambassadeurs qu'on peut dater et localiser grâce à la relecture des textes (notamment à la suite de l'identification de Zariaspa avec Maracanda)<sup>136</sup>.

Ces peuples sont dès lors difficiles à appréhender par les géographes et cartographes. Ils ne constituent plus un État occupant un espace graphique délimité, mais figurent dans les cartes sous la simple forme d'ethnonymes. Chez Strabon, les Chorasmiens sont comme les Massagètes et les Saces (*supra*) alignés dans la périphérie de la Bactriane-Sogdiane<sup>137</sup>, mais chez Pline<sup>138</sup> et Ptolémée on peut retrouver les traces d'une source cartographique datable de l'époque gréco-bactrienne dans laquelle ils sont associés au lac Oxien. Ce dernier les positionne d'ailleurs à proximité de l'Oxus, sur la rive droite, mais sans savoir sur quelle partie de son cours (fig. 7).

Les « Scythes Asiatiques » et les « Scythes Européens », quant à eux, sont surtout ainsi dénommés dans les discours inventés rapportés tant par Arrien, que par Quinte-Curce. Ils n'ont aucun rapport avec l'Europe, si ce n'est dans le schéma cartographique ancien où le « Tanaïs » remplace totalement l'appellation Iaxarte (voir *supra* mon paragraphe sur les *obstacles cartographiques*) ou dans la carte plus complexe

<sup>136</sup> Sur l'ensemble des ambassades, celle de Derdas envoyée chez les « Scythes du Bosphore » (« Asiatiques ») au bout du Tanaïs (à savoir dans le bas Syr-darya/Tanaïs débouchant par l'est dans la mer d'Aral), puis les deux ambassades reçues par Alexandre à Maracanda/Zariaspa durant l'été 328 (l'ambassade des Scythes ramenée par Derdas et l'ambassade des Chorasmiens), voir Rapin 2018a. Rtveldadze 2019, p. 124-132, propose un long développement sur les rapports entre l'archéologie du Khorezm et l'information obtenue des ambassadeurs. Dans son analyse, étayée par le recours à une riche bibliographie, il considère que la Chorasmie a été scindée sous le pouvoir de deux souverains, Pharasmanès et Phrataphernès (en réalité il n'y a eu qu'un roi, Pharasmanès cité par Arrien ; la mention de Phrataphernès résulte d'une confusion de Quinte-Curce), ce qui entraîne un certain nombre de contresens dans la succession des événements.

<sup>137</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 8.

<sup>138</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 48 : *ultraque Chorasmi, Gandari [...], Dribyces, quorum medios fines secat Oxus amnis, ortus in lacu Oaxo*. Ptolémée, *Géographie*, VI, 12, 3-4.

de la « Médie » de Clitarque (fig. 4). À part quelque confusion chez Arrien, on peut considérer que pour les historiens d'Alexandre, ces deux peuples scythes étaient rattachés au Syr-darya. Les « Scythes Européens » sont à comprendre comme les Scythes indépendants de l'autre rive du Tanaïs (celle « européenne ») qu'Alexandre a affrontés après avoir traversé le Syr-darya vers Khodjent, les mêmes qui auraient été responsables de la mort de Cyrus. Les « Scythes Asiatiques », quant à eux, sont à chercher inversement sur la rive gauche du fleuve<sup>139</sup>. Ce sont les mêmes que les Scythes « du Bosphore » auprès desquels Derdas avait été envoyé en descendant le « Tanais ». Comme je l'ai proposé plus haut, il est certain que longeant ce « Tanais » cette ambassade n'a pas atteint le vrai Bosphore du Pont-Euxin, mais, plutôt le bas Syr-darya à proximité de la mer d'Aral dont les habitants Scythes étaient les héritiers des Sakā Tigrauxaudā de l'époque de Darius I. On peut, en résumé, dire que les Scythes avec lesquels Alexandre est entré en contact sont sans doute les mêmes que les peuples de la périphérie de l'empire de Darius I (fig. 8). Ces États couvrent des territoires qui semblent mieux délimités dans les régions du Khorezm et du bas Syr-darya et ne représentent qu'une fraction des peuples du reste de la steppe.

#### La cartographie des peuples « scythes » sur la périphérie orientale de la Sogdiane

Depuis Cyrus, la province scythe *intra fines* est à distinguer du territoire des *Sacae* qui figure à l'est de l'Iaxarte dans le schéma d'Ératosthène repris par Strabon<sup>140</sup> et Ptolémée<sup>141</sup>.

À l'époque d'Ératosthène, la périphérie nomade se résume succinctement aux principaux peuples scythes, avec les Dahes à l'ouest, du côté de la Caspienne, et les Saces à l'est<sup>142</sup>. On ne peut identifier le territoire que ces Saces ont couvert dans les sources, sans tenir compte de la genèse générale de leur cartographie. Comme on peut l'observer dans la VII<sup>e</sup> carte de l'Asie de Ptolémée<sup>143</sup>, le dessin de la partie septentrionale de l'Asie centrale est le résultat d'une évolution cartographique marquée par des agrandissements par étapes d'un schéma original mis en place à l'époque d'Ératosthène au III<sup>e</sup> siècle

<sup>139</sup> Rapin 2018a, p. 269, 271-272.

<sup>140</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8.

<sup>141</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 13.

<sup>142</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 2-4.

<sup>143</sup> Ronca 1971, *Tabula* II ; Stückelberger, Grasshoff 2006, II, p. 880-881.

avant J.-C. sur la base des connaissances du monde connu de l'époque d'Alexandre et des premiers Séleucides.

Dans l'état le plus ancien de cette cartographie, la partie de l'Asie centrale allant de l'Hyrcanie à la Sogdiane s'inscrit déjà dans les limites d'un schéma rectangulaire sans doute dicté par le format d'un support graphique original qu'Ératosthène a prolongé vers la droite par l'adjonction des Saces. La frontière méridionale de ces provinces se développe en une succession rectiligne de chaînes de montagnes (le « Taurus » de Strabon<sup>144</sup>), tandis qu'au nord, la bordure de la région coïncide avec la ligne de l'Iaxarte et la limite septentrionale de la Caspienne (fig. 7). À gauche, la présence du Polytimète de Samarkand dans le triangle contigu de la mer Hyrcanienne au revers des montagnes Oxiennes (chaîne du Kuhitang) montre que la Sogdiane s'étendait encore au-delà des Portes de Fer au moment de l'établissement du schéma cartographique.

À partir du II<sup>e</sup> siècle, la géographie du nord de l'Hindukush s'enrichit de trois vagues de données nouvelles, qui ne vont s'inscrire dans les cartes générales que durant le I<sup>er</sup> siècle après J.-C., sans toucher toutefois au tracé préexistant des lignes graphiques qu'Ératosthène avait fixées en deçà de l'Iaxarte.

La première série de ces données est contemporaine des derniers Gréco-Bactriens, comme l'apparition du toponyme Eucratideia, mais la cartographie prend alors aussi acte de la chute de la Sogdiane du Nord durant le deuxième tiers du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., puisque plus tard Ptolémée localise les Sakarauques à proximité du Polytimète, à l'arrière des monts Oxiens (donc à l'ouest des Portes de Fer) dans le territoire des « Scythes de ce côté de l'Imaos ». C'est durant cette phase que des cités pourraient avoir perdu leur emplacement original, comme le montre la position confuse de Maracanda et de Drepsa Metropolis (voir plus haut). L'information de Ptolémée s'arrête ici pour cette période, mais peut être complétée à l'aide des sources textuelles. On ignore à quelle date les Sakarauques sont parvenus en Sogdiane du Nord ou depuis quand ils pourraient avoir déjà côtoyé les Grecs et les Sogdiens dans la région de Samarkand, mais du côté des historiens, Trogue-Pompée les présente comme des envahisseurs aux côtés des Asiani (que l'on identifie aux Kangju des sources chinoises) : *Scythicae gentes, Saraucae et Asiani, Bactra occupavere et Sogdianos*<sup>145</sup>. Les sources relatives à ces peuples du delà des Portes de Fer sont cependant lacunaires, car les sources chinoises ne mentionnent

<sup>144</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 1.

<sup>145</sup> Cet épisode figure chez Justin, *Prologues*, XLI ; Rapin 2007, p. 47-50 ; Stark 2021, p. 83-84 ; Lyonnet 2021, p. 323-327. Il n'est pas certain que les Sakarauques soient à identifier avec les Sai qui ont envahi Aï Khanoum (contrairement à Yang 2021, p. 450) avant de gagner le sud de l'Afghanistan, car Ptolémée

pas les Sakarauques, tandis que les Asiani ne figurent pas dans la cartographie de Ptolémée<sup>146</sup>. D'autre part, Trogue-Pompée leur attribue aussi la prise de Bactres qui relève probablement plutôt des Yuezhi.

La seconde mise à jour de la géographie survient après l'invasion du reste du royaume gréco-bactrien qui débute par la Bactriane orientale en 144 av. J.-C. avec la mort d'Eucratide I et la chute d'Aï Khanoum/Eucratideia, avant de s'achever vers 130, sous le règne d'Hélioclès, par la Bactriane occidentale<sup>147</sup>. Comme témoignage de cette période, la carte de Ptolémée a conservé quelques additions, comme celle des Tocharoi dans la carte de la Bactriane et quelques noms de villes à consonance nouvelle, comme peut-être *Indikomordana* en Sogdiane ou en Bactriane *Chatracharta* sur l'Oxus<sup>148</sup> et *Ebousmou Anassa* sur le tracé du Dargomanès<sup>149</sup>.

L'inventaire des peuples en présence lors de ces événements peut être reconstitué grâce aux récits historiques. Du côté chinois, le *Shiji*, le *Han Shu* et le *Hou Han Shu* se réfèrent à trois peuples : les Sai, les Yuezhi et les Kangju. Les Sai sont globalement les Sacés qui occupaient auparavant le large territoire qui s'étend du Ferghana au Pamir au-delà de la frontière orientale du royaume gréco-bactrien (soit le territoire du *Dayuan* des sources chinoises<sup>150</sup>), avant que les Yuezhi les en expulsent en direction de la Bactriane orientale où les Sai ont participé au pillage d'Aï Khanoum. Quelques années plus tard, les Yuezhi interviennent à leur tour, tout d'abord sur la rive droite de l'Oxus avant de passer le fleuve pour prendre Bactres peu après 130. En Bactriane orientale ils ont sans doute eux aussi participé à une seconde vague du pillage d'Aï Khanoum. Les Kangju/

---

les a positionnés au nord, vers le Zerafshan qu'ils pourraient avoir occupé jusque vers le tournant de notre ère.

<sup>146</sup> Le seul ethnonyme qui peut leur être associé est celui des Alains auxquels les Ases sont identifiés plus tôt. Voir Grenet 2006, p. 329-330, n. 10.

<sup>147</sup> Rapin 2007, p. 47-50 ; Francfort 2013.

<sup>148</sup> Grenet, Rapin 2001, p. 89, n. 35.

<sup>149</sup> Il est possible que ce nom reflète, après passage par le latin, le nom de Bomao (\*bāk-mòg), du quatrième *yabghu* (Xidun) des nomades Yuezhi. Dans Rapin 2017, p. 117, n. 176, j'avais rattaché ce nom à la Bubacène (d'après Grenet 2006, notamment p. 336). Bien que cette hypothèse reste possible comme le confirme également Frantz Grenet, il faut signaler que dans son étude des cinq *yabghus* Harry Falk (Falk 2018) tendrait à localiser Bomao dans la région du Bamiyan. Cette hypothèse est d'autant plus intéressante que la rivière de Qunduz, correspondant au Dargomanès bactrien sur lequel est alignée *Ebousmou Anassa*, prend justement naissance dans la province de Bamiyan.

<sup>150</sup> Voir, par exemple, Falk 2018 (carte, p. 14, fig. 6) ; Nickel 2021 ; Yang 2021.

Asiani se sont quant à eux installés au nord, se concentrant d'abord dans l'oasis de Tashkent et l'Ustrushana.

L'information qu'ont reçue les historiens gréco-romains un peu plus tard se réfère aux mêmes peuples, mais reflète l'état de la situation vers le tournant de notre ère. Dans un raccourci de Trogue-Pompée, on découvre la première mention des Tokhares (à savoir les Yuezhi des sources chinoises) et apprend que les Sakarauques ont été éliminés (par les Asiani/Ases ?) : *Reges Tocharorum, Asiani, interitusque Saraucarum*<sup>151</sup>. Strabon a eu connaissance des mêmes sources, dont il a tiré – dans le désordre – les mêmes ethnonymes, à savoir les « Asioi, [ou Asiano]<sup>152</sup>, Tokharoi et Sakarukai » qu'il dit venus conquérir la Bactriane à partir du delà de l'Iaxarte. Bien que Strabon ne mentionne pas la disparition des Sakarauques, sa liste provient sans doute de la même source que celle de Trogue-Pompée, et l'on considère généralement qu'elle pourrait avoir été reçue avec l'histoire d'Eucratide par le biais des données historiques sur les Parthes et leurs conflits avec les Tokhares.

Ces deux vagues de données géographiques s'intègrent dans la cartographie dans le courant du 1<sup>er</sup> siècle avant d'aboutir chez Marin de Tyr, puis Ptolémée. C'est à cette époque que survient la principale mise à jour de la carte avec un important élargissement vers le haut. Prenant ses distances par rapport au schéma d'Ératosthène et de Strabon, la nouvelle carte refait de la Caspienne une mer fermée lors de l'adjonction de la *Scythia intra Imaum*<sup>153</sup>, qui déborde vers l'ouest par-dessus la mer Caspienne où elle va rejoindre la Sarmatie d'Asie du nord du Caucase. À gauche de la Sogdiane, le territoire triangulaire situé sous le cours inférieur de l'Iaxarte avec les Sakarauques est alors intégré à cette nouvelle Scythie, tandis qu'à droite la carte trapézoïdale des Saces est enrichie par les données de la route de Maès Titianos (voir ci-après).

Le bilan sur les peuples du Nord se présente donc comme suit : les Saces *intra fines* de l'Ustrushana (les Haumavargā de Darius I et Saces présents à Gaugamèles) ont disparu de la cartographie à partir d'Ératosthène. Les seuls dont le territoire a

<sup>151</sup> Justin, *Prologues*, XLII.

<sup>152</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 2. Bien que les historiens n'évoquent pas souvent cette hypothèse, je considère que les « Pasianoï » ne représentent pas un ethnonyme indépendant, mais résultent d'une corruption de l'ethnonyme « Asianoï », l'initiale *pi* ayant été erronément lue à la place d'un *éta* grec (« ou bien ») introduisant une forme alternative à « Asioï » (Rapin 2004, p. 149 ; également Rapin 2007, p. 58-59).

<sup>153</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 14.



été délimité dans les cartes d'Ératosthène<sup>154</sup> à Ptolémée sont les Saces (*extra fines*, du Ferghana et du Pamir) positionnés à l'est de la Sogdiane. En revanche, les Massagètes et les Chorasmiens restent des peuples flottants sous forme de simples ethnonymes. Les Massagètes que les historiens d'Alexandre ont perçus comme des groupes à la marge de l'empire sont chez Ptolémée intégrés dans le territoire des Saces de l'est. Quant aux Chorasmiens, les historiens d'Alexandre ne les situent que par rapport à des voisins eux-mêmes mal situés (les Amazones et Colchidiens pour Arrien, les Dahes et Massagètes pour Quinte-Curce<sup>155</sup>). L'ethnonyme des Chorasmiens figure en revanche à l'intérieur de la Sogdiane après que les cartographes n'ont visiblement pas su quoi en faire. Tout en les considérant comme partie des Massagètes et des Saces, Strabon lui-même ne les cite qu'une seule fois, tout en ajoutant l'anecdote selon laquelle Spitamènes s'était réfugié chez eux (probablement durant l'hiver 329-328 après avoir fui Alexandre à la suite des massacres qu'il avait infligés à son armée dans les environs de Maracanda/Zariaspa)<sup>156</sup>.

Les Saces de Ptolémée et la route de Maès Titianos de Bactres à la Tour de Pierre

La cartographie de cette province comporte la mise à jour la plus récente de l'Asie centrale avant Ptolémée. On ne peut dire quel a été l'aspect initial du territoire des *Sacae* qui n'avaient pas été intégrés dans les empires achéménide et d'Alexandre, mais son étalement sur toute la hauteur de la Sogdiane qui lui est contiguë et l'inclusion de la chaîne des Comèdes, d'où coulent vers le nord l'Iaxarte et ses affluents, montre que la région définie par ce nom semble avoir couvert une partie importante de l'aire séparant la Bactriane du bassin du Tarim, dont les chaînes de montagnes se succèdent du Ferghana au nord-est de l'Inde par le Pamir et le Wakhan<sup>157</sup>. Comme en témoigne la recherche archéologique, cette région d'apparence inaccessible a été traversée dès l'Antiquité par plusieurs voies de communication le long desquelles s'est développée une vaste communauté culturelle (dont témoignent par exemple les forteresses saces du Wakhan).

Cependant, comme le montre le reste de sa carte, Ptolémée ne signale ni ne tient généralement compte d'aucune route, car les villes ne sont qu'exceptionnellement alignées sur les rivières ou les montagnes (donc les vallées le long desquelles passent

<sup>154</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 8.

<sup>155</sup> Voir la note 71 *supra*.

<sup>156</sup> Rapin 2018a, p. 284-286.

<sup>157</sup> On peut cependant noter sur le plan graphique que dans les premières listes de Darius I les Sakā sont disposés à proximité du Gandhara : voir la fig. 8a et 8b.

généralement les routes). La carte des Saces fait exception. Elle contient en effet le seul itinéraire auquel Ptolémée ait fait référence dans son œuvre, à savoir celui que la caravane du marchand Maès Titianos aurait emprunté peut-être vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. de l'Euphrate à Bactres, puis jusqu'à la Tour de Pierre pour rejoindre Sera, la capitale des Sères. La description qui en est faite sur la base de l'œuvre de Marin de Tyr ne figure cependant que sous la forme d'un commentaire succinct que Ptolémée a inséré dans son premier livre de la *Géographie* pour discuter de l'extension de l'œkoumène et accompagner le dessin reproduit dans la VII<sup>e</sup> carte de l'Asie<sup>158</sup>. Malgré l'apparent réalisme de sa description que complètent des distances et des changements d'orientations, les lignes de l'itinéraire qu'il expose pour le pays des Saces restent floues et l'on n'a en réalité pas beaucoup de renseignements supplémentaires en dehors du dessin reconstitué à partir des coordonnées. Il est même difficile de chercher une cohérence absolue, puisqu'entre Bactres et l'entrée dans la chaîne des Comèdes Maès Titianos ne peut avoir passé par Alexandrie Eschaté et côtoyé la *Ouandabanda chôra*<sup>159</sup> à travers la Sogdiane, dont la forme en « potence » par-dessus la Bactriane est issue du schéma d'Ératosthène. D'autre part, la formulation ἀνάβασις ἀπὸ τῶν Σογδιανῶν (remplacée au livre I par ἐπὶ τὴν ἀνάβασιν τῆς τῶν Κωμηδῶν ὄρεινῆς) marquant l'ascension vers les Comèdes est anachronique, puisque cette Sogdiane conquise depuis longtemps par les Tokhares devait à l'époque de Maès avoir déjà changé de nom au profit de celui des nouveaux maîtres<sup>160</sup>.

À part Bactres, dernière ville mentionnée de l'ex-territoire gréco-bactrien, les éléments cartographiques énumérés au livre I sont trop génériques pour qu'on puisse en proposer une localisation aisée. Les Comèdes représentent une chaîne allongée sans

<sup>158</sup> Notamment Ptolémée, *Géographie*, I, 12, 3-10 et I, 17, 5. Entre autres nombreuses études, l'une des plus développées pour l'ensemble du trajet est celle de Paul Bernard (Bernard 2005). Pour le trajet depuis Bactres on peut aussi consulter P'jankov 2015, mais l'étude la plus détaillée a été publiée récemment par H. Falk qui propose une série d'hypothèses nouvelles sur la base d'une analyse comparative des sources classiques et chinoises (Falk 2018 ; mes remerciements à Frantz Grenet pour m'avoir signalé cette dernière référence).

<sup>159</sup> Ce lieu est souvent identifié dans la périphérie nord-est de la Bactriane et de la Sogdiane (par exemple dans le Wakhan ou en relation avec l'itinéraire des Comèdes) : P'jankov 2013, p. 525-526 ; Falk 2018, p. 19-21. Un parallélisme avec la Bandobène de Strabon (*Géographie*, XV, 1, 26) me laisse cependant penser avec Luca Maria Olivieri qu'en réalité il pourrait s'agir d'une région de l'Inde, probablement à la confluence de la rivière de Caboul et de l'Indus : Rapin, Grenet 2018, p. 165-166, notamment n. 73 : voir ici fig. 5 et 7. J'avais mal localisé cette région dans mes études précédentes (Rapin 2001, p. 212 ; Rapin 2017, p. 114, n. 146).

<sup>160</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 13, 2.

limites fixes pour nous et la mention de leur « ascension » ne laisse rien deviner de la nature du terrain. Il en va de même pour la « pharanx » qui vient après et que Ptolémée positionne par un unique point. On ne sait ensuite pas si les cinquante schoènes qui séparent cette dernière de la Tour de Pierre représentent une distance parcourue sur le terrain ou une distance à vol d'oiseau reproduite sur la carte. La localisation de cette dernière par rapport à la jonction entre la chaîne est-ouest et l'Imaos aligné sur Palimbothra (Patna) relève cependant clairement de la lecture d'une carte.

Enfin, en dehors de l'Iaxarte et de ses affluents, aucune référence n'est faite aux rivières comme, par exemple, l'Oxus/Wakhsh que Maès Titianos a en partie remonté et dont Ptolémée a de toute façon dessiné le tracé tout à fait ailleurs (en plaçant la source dans le Paropamise au sud, au lieu de l'Alaï, à l'opposé d'où le Wakhsh est en fait issu : fig. 6). À ces difficultés s'ajoutent des changements d'orientation à chacun de ces points, dont un à 90°. Enfin, à l'est de la Tour de Pierre Ptolémée a ajouté à sa carte un *Hormêtèrion* pour les échanges vers les Sères (fig. 7).

La reconstitution de cet itinéraire a fait l'objet de nombreuses théories, parmi lesquelles on a privilégié l'axe le plus direct qui mène de Bactres à Kashgar par l'Alaï, en passant par Dushanbe, Fayzabad, Obigarm où la route rejoint le haut Wakhsh/Oxus (ou Surkhâb)<sup>161</sup>, puis le long du Karategin par Garm, Daraut-kurgan (qu'on évoque souvent pour la localisation hypothétique de la Tour de Pierre), Sary-tash (d'où on peut aussi bifurquer vers le nord pour atteindre Osh et le Ferghana), après quoi la route aurait continué vers Kashgar qui pourrait avoir été l'*Hormêtèrion* près duquel Ptolémée a justement localisé la *Kasia Chôra* (Kashgar).

D'autres hypothèses ont été cependant formulées en faveur d'une identification de la Tour de Pierre avec Tashkurgan près de la lisière orientale du Tarim<sup>162</sup>. C'est dans ce sens que tend de manière convaincante la dernière étude qu'Harry Falk a consacrée à la répartition des cinq clans (*yabghus*) Yuezhi (Xiumi, Shuangmi, Guishang, Xidun et Gaofu) avec une analyse comparative de Ptolémée et des sources chinoises relatives à l'espace allant des Portes de Fer au Tarim. H. Falk montre que le territoire couvert

<sup>161</sup> Dans un scénario où Daraut-kurgan aurait été retenu en tant que Tour de Pierre, j'aurais proposé d'identifier la « pharanx » avec la gorge pour une grande partie inaccessible du Wakhsh qui s'étend sur 150 kilomètres d'Obigarm à la région de Kurgan-Tyube. Pour atteindre Daraut-kurgan, la route doit faire un détour par Fayzabad avant de rejoindre le haut Wakhsh vers Obigarm au débouché nord de la gorge. La distance entre ce point et Daraut-kurgan coïncide effectivement avec les cinquante schoènes mentionnés par Ptolémée. Je penche cependant maintenant pour les hypothèses formulées par H. Falk (ci-après).

<sup>162</sup> Pour une critique du scénario relatif à la route vers Kashgar voir Falk 2018, p. 15-19 (schéma récapitulatif des hypothèses p. 17, fig. 7).

par les *yabghus* peut être mis en perspective avec la politique commerciale des Yuezhi en direction des Han, puis avec l'expansion vers l'Inde des Kushans unifiés par Kujula Kadphisès, ce qui suppose que l'aire d'origine des *yabghus* ne peut se limiter à la « Bactriane du Nord » (selon le schéma proposé par F. Grenet 2006), mais doit être également étendue en direction du Tarim. Portant son attention sur l'importance que Tashkurgane a pu revêtir dans le cadre de la route de la Soie, H. Falk propose de raccorder à cette plaque tournante les mesures de distances données par les sources chinoises pour localiser les *yabghus*. La nouvelle répartition obtenue lui permet de montrer comment ces derniers sont parvenus chacun à contrôler les principales routes commerciales rayonnant vers le nord, vers la Bactriane et vers l'Inde par Chitral et Bamiyan. C'est dans ce contexte géoéconomique privilégiant l'axe routier menant à Tashkurgane par le Wakhan au détriment de la route de l'Alai vers Kashgar, que H. Falk propose d'insérer l'itinéraire de Maès Titianos. Cet itinéraire méridional suppose en effet qu'à partir de Bactres les voyageurs auraient rejoint la région de Garm d'où ils auraient bifurqué au sud vers le Wakhan et Khorog. C'est à un carrefour de ce type, à l'entrée de la vallée du Gunt, que pourrait avoir débuté la « pharax » conduisant à la Tour de Pierre de Tashkurgane où les Yuezhi auraient accompagné les marchands de Maès Titianos. Le tracé en zigzag exposé par Ptolémée avec des mesures de distance en direction de la Chine trouverait ainsi – exceptionnellement – une confirmation dans la géographie réelle.

## Conclusion

Beaucoup de démarches dans les sciences humaines sont traditionnellement fondées sur l'érudition et « oublier » les travaux de ses prédécesseurs est toujours assez mal vu<sup>163</sup>. Cependant, si l'on s'écarte des « idées reçues » ou que l'on essaie de relire les textes – surtout historiques – de manière différente (car l'essentiel est de ne pas prendre les sources littéraires à la lettre, mais d'essayer d'y voir les fractures internes, les collages, bricolages, inversions et autres traitements spécifiques qui leur ont été imposés), on peut parvenir à déplacer le regard et percevoir sous un nouvel angle des informations qui n'étaient pas visibles des premières générations de chercheurs.

<sup>163</sup> Cela est d'autant plus fréquent que la masse des publications et la difficulté d'en obtenir certaines malgré la richesse des bases de données virtuelles constituent un obstacle à la mise à jour des recherches, sans compter les problèmes résultant des barrières linguistiques (avec pour certaines disciplines la marginalisation des langues qui ne sont pas l'anglais : Rapin 2019), ou le constat plus prosaïque que des auteurs ne lisent tout simplement plus ce que publient leurs collègues.

Cette démarche ne relève cependant pas de l'arbitraire, mais s'appuie tout d'abord sur de l'analyse textuelle et comparative pour reconstituer la source première, ce qui requiert un savoir minimal dans la lecture des sources où chaque détail compte. On ne le regrettera cependant jamais assez : pour beaucoup de chercheurs la compréhension des textes dans leur langue originale, en grec ou en latin notamment pour le monde hellénistique<sup>164</sup>, ne fait plus partie des obligations dans l'apprentissage de l'histoire ancienne, ce qui est dommage, car beaucoup d'éditions et de traductions ont été revues de façon à permettre d'aplanir les anomalies en donnant un sens aux incohérences, et sont de ce fait truquées par les *traduttori traditori*.

Ensuite, les raisonnements résumés ici pour la route d'Alexandre s'appuient sur une longue connaissance du terrain. À cela s'ajoute aussi le fait que l'on peut désormais recourir grandement à de nouvelles technologies auparavant inaccessibles. En effet, la possibilité offerte par des instruments comme *Google Earth* de parcourir l'espace de manière virtuelle, de mesurer les distances ou de visualiser le relief du terrain donne une vision complémentaire essentielle des prospections menées sur place ou de l'analyse des anciennes cartes et photographies aériennes.

Au niveau de la publication, les réflexions doivent aussi être soutenues par une image graphique qui leur soit compatible. La tendance que l'on observe malheureusement encore chez de nombreux chercheurs travaillant sur le sujet est d'utiliser des cartes déjà prêtes ou issues d'autres publications. Cette imagerie prêt-à-porter souvent diffusée à grande échelle par Internet peut créer des dissonances dans les raisonnements ou des anachronismes, car aucune carte ne reflète exactement les conclusions d'une nouvelle étude. Pour cette raison, il est à mon avis très important d'accorder chaque approche spécialisée à des images graphiques mises à jour, comme je l'ai fait régulièrement dans mes publications au gré de l'évolution de mes réflexions en géographie historique.

Ces démarches adoptées, on parvient pour l'Asie – mais pas seulement pour cette partie du monde<sup>165</sup> – à des conclusions sensiblement différentes et en constante évolution par rapport aux schémas habituels, comme le montre, par exemple, la reconstitution de la route d'Alexandre (ou celle de la route de Maës Titianos par Harry Falk) selon des itinéraires très différents de ceux qui se sont imposés dans la littérature

---

<sup>164</sup> Tout un pan de la recherche dépend aussi pour l'Asie centrale de la connaissance des langues orientales (voir *supra* n. 66) et ne peut reposer que sur des historiens doublés de philologues.

<sup>165</sup> Il est également intéressant de comparer les approches pour des régions différentes de la cartographie antique. C'est ce que j'ai fait en adoptant les mêmes méthodes à propos du traitement des Alpes chez les géographes et cartographes de Strabon à la *Table de Peutinger* (Rapin 2021).

scientifique. Cette analyse ne peut cependant se faire sans un repositionnement des fleuves, des montagnes et des frontières entre les pays (comme celles de la Sogdiane), ce qui permet une localisation de nombreux toponymes. J'ai ainsi montré, entre autres, comment l'identification de Zariaspa (chez Arrien) avec Samarkand et celle de Marginia (Quinte-Curce) avec l'oasis de Baysun ont fait basculer les centres de gravité de la conquête, en les déplaçant, pour la première ville, de la Bactriane vers la Sogdiane centrale et du Nord et, pour la seconde ville, de la Margiane vers la Bactriane orientale et la Sogdiane du Sud. À partir de cela j'ai exposé quels arguments permettent de voir en l'oasis du Sherabad-darya l'ancienne Oxiane, dans le centre de laquelle devrait avoir été fondée la mythique Alexandrie Oxienne (celle du « peuple des Oxiens » et non celle « de l'Oxus »).

Malgré ces démarches, la conception cartographique et toponymique de la région reste aujourd'hui partagée entre des courants scientifiques contradictoires dont les protagonistes dialoguent avec difficulté. La fouille des sites hellénistiques liés aux Portes de Fer (d'un côté celles de la muraille de Derbent et de la forteresse de Kurganzol, de l'autre celle de la forteresse d'Uzundara) conduit les chercheurs à proposer deux conceptions inconciliables de la répartition territoriale entre la Sogdiane et la Bactriane. La position plaçant la frontière sur l'Oxus a été présentée ici en détail. En revanche, dans le milieu des tenants de la frontière de Derbent, l'analyse des textes historiques est rejetée au profit de démarches privilégiant la culture matérielle de l'époque gréco-bactrienne. Cette approche peut être trompeuse, car les Portes de Fer n'ont jamais constitué de véritable frontière culturelle durant tout l'Âge du Fer, époque achéménide comprise. Faire de ces Portes la frontière septentrionale du monde hellénistique à partir de l'époque d'Alexandre, c'est oublier que la Sogdiane au-delà de la chaîne de Hissar a elle aussi fait partie de l'œkoumène grecque jusqu'au règne de Diodote. Si Samarkand n'avait pas passé prématurément aux mains de pouvoirs nomades, elle aurait été marquée par le même hellénisme gréco-bactrien lors de son apogée dans le courant du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Le problème actuel réside surtout dans la question de la nature des frontières. Si en Asie centrale les frontières régionales sont généralement celles du partage des eaux et s'alignent donc sur les montagnes ou les zones steppiques (ce qu'admettent tous les archéologues de la région), celles des États de plus grande envergure tendent à prendre le contrôle des deux versants des frontières dites « naturelles » que sont les montagnes. Les rivières, inversement, représentent un atout économique rassembleur (essentiellement du point de vue de l'agriculture, donc indivisible) au sein des provinces

et ne remplissent qu'exceptionnellement la fonction de frontière comme c'est ici le cas. Dans cet ordre d'idées, l'Amou-darya à la frontière entre l'Afghanistan et ses deux voisins au nord, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan, figure en effet parmi les rares exceptions. Sur les 150 kilomètres d'Obigarm à la région de Kurgan-Tyube et les 240 kilomètres séparant la région de Kélib du confluent du Darya-i Pandj et du Wakhsh, l'Oxus a pour particularité de ne pas pouvoir alimenter les oasis riveraines, notamment la large bande désertique bordant la frontière nord de l'Afghanistan. C'est cette impossibilité de tirer sa richesse du fleuve dans le cadre d'une économie agricole qui permet d'expliquer la raison pour laquelle cette partie de l'Amou-darya s'est longtemps imposée comme une frontière majeure entre les deux régions d'égale puissance géostratégique qu'ont été la Sogdiane et la Bactriane. Jusqu'à l'époque hellénistique les quelques gués permettant de franchir le fleuve n'ont jamais été doublés de grandes cités, car tous les grands centres se sont d'abord situés au cœur des oasis ou le long des rivières dont elles pouvaient tirer leur subsistance. La première véritable rupture dans la ligne des frontières survient avec les invasions « nomades » des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C., puis la mise en place des nouveaux empires rivaux qu'ont été les Kushans et les Kangju de part et d'autre des Portes de Fer.

Certains chercheurs ne semblent cependant pas admettre que les hypothèses puissent évoluer quand les anciennes formulations deviennent insatisfaisantes et obsolètes, et que la multiplicité des points de vue antagonistes qui s'offrent aujourd'hui résulte de siècles d'études. Cela ne devrait pas aboutir à un constat négatif comme celui que dresse Ladislav Stančo au terme d'une synthèse sur les toponymes du sud de l'Ouzbékistan : « We shall conclude [...] with the rather pessimistic conclusion that we cannot be sure of either of the proposed regional identifications »<sup>166</sup>.

La science, en effet, est mise en échec dès que les chercheurs ne parviennent plus à départager les démarches innovatrices – certes je ne parle pas d'une progression linéaire – d'hypothèses ponctuelles énoncées sans profondeur de champ. En renouvelant l'approche comparative des méthodes de travail des historiens et des cartographes de l'Antiquité on peut mieux saisir les raisonnements qu'ils ont dû déployer – seuls ou en s'inspirant de leurs prédécesseurs – face à un monde lointain auquel ils n'avaient pas accès. On comprend alors comment se sont produites les déformations de toutes les régions de l'œkoumène pour la visualisation desquelles les Anciens, tels par exemple les auteurs de la Vulgate, ont recouru en dernier ressort à des cartes imaginaires comme celle du Caucase puisée dans la géographie mythique des Grecs. Pour ma part, et comme pour

<sup>166</sup> Stančo 2021, p. 257-258.

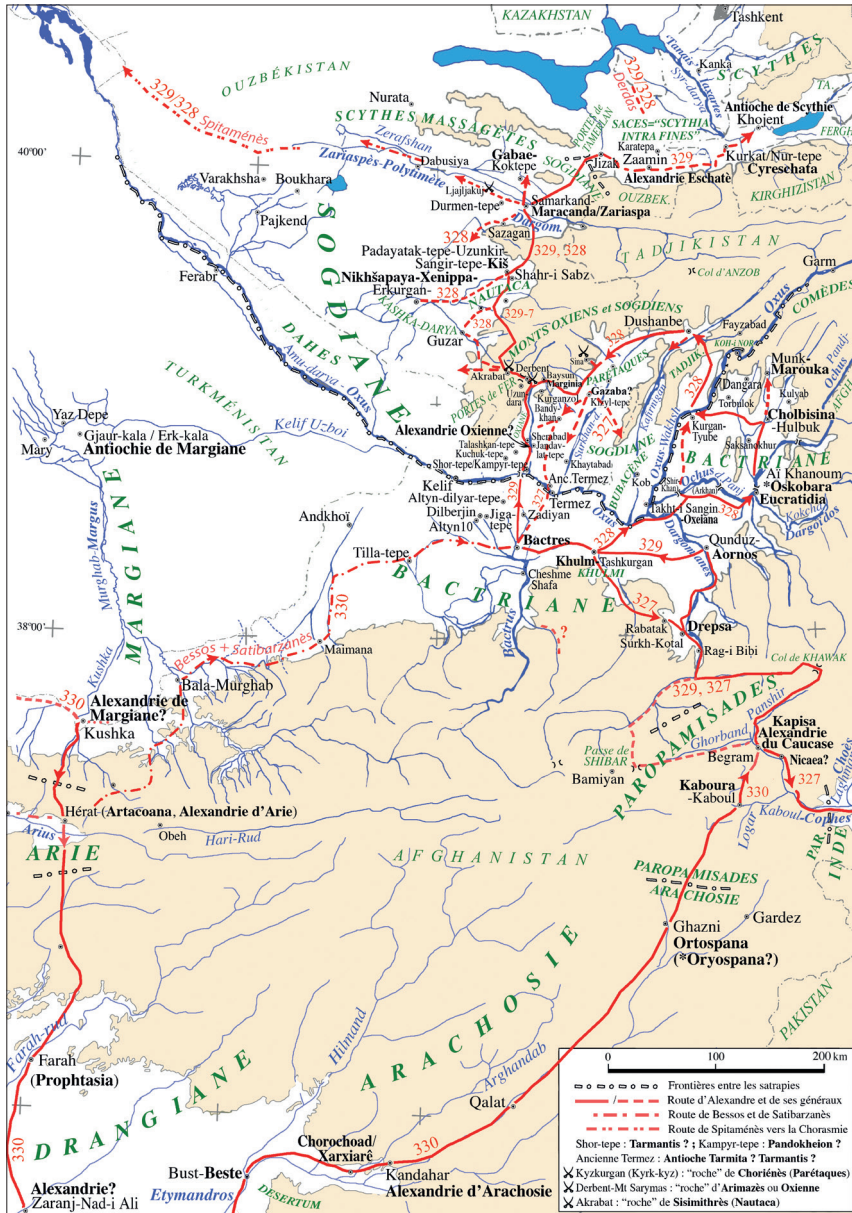
d'autres chercheurs, c'est donc avec bien plus d'optimisme que j'aborde la géographie historique, malgré les lacunes et les « erreurs » qui parsèment les témoignages que les Anciens nous ont laissés.

Figures



Figure 1 : Carte de l'entrée d'Alexandre en Asie centrale, des Portes Caspiennes à Alexandrie d'Arie en passant par l'Hyrcanie et la Parthie.





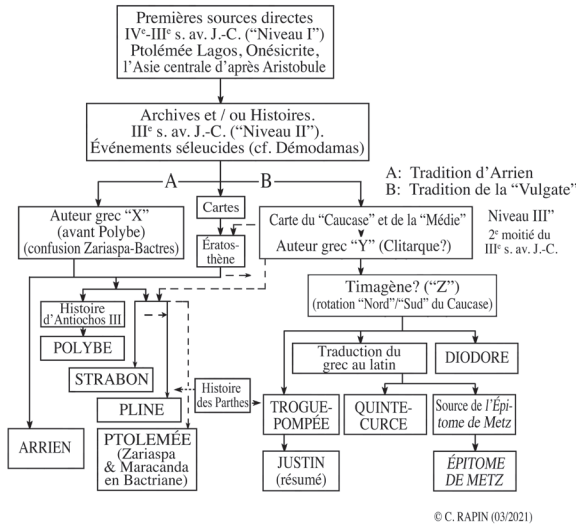


Figure 3 : « Arbre généalogique » des sources antiques pour les données relatives à l'Asie centrale.

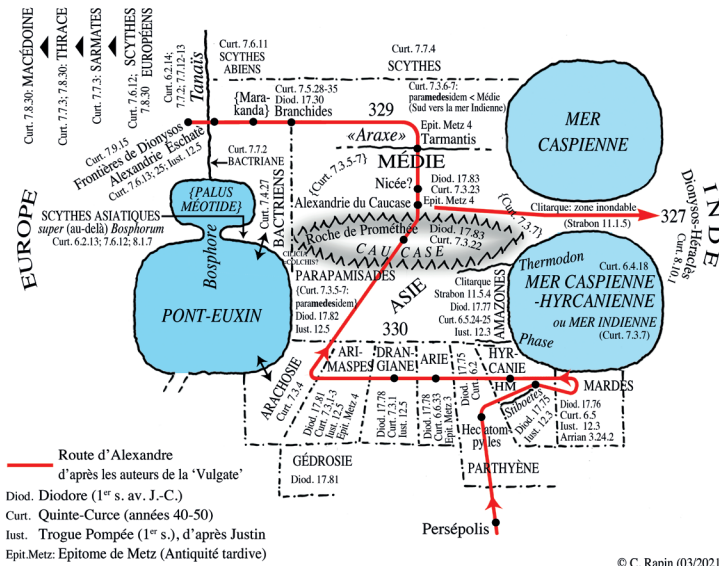


Figure 4 : Carte de la « Médie » décrite par Clitarque (prétendue route d'Alexandre par le Caucase entre la Caspienne et le Pont-Euxin).

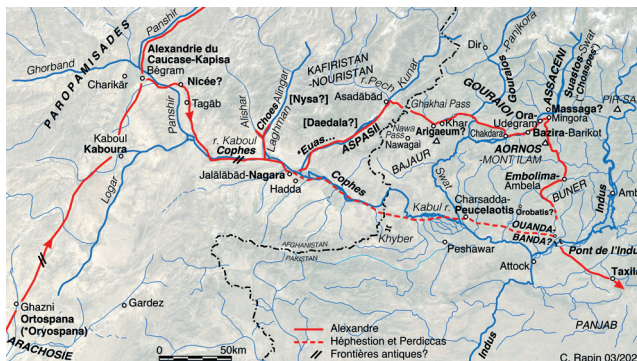


Figure 5 : Entrée d’Alexandre en Inde, d’Alexandrie du Caucase à Taxila (d’après Rapin, Grenet 2018 ; carte mise à jour d’après Coloru, Olivieri 2019).

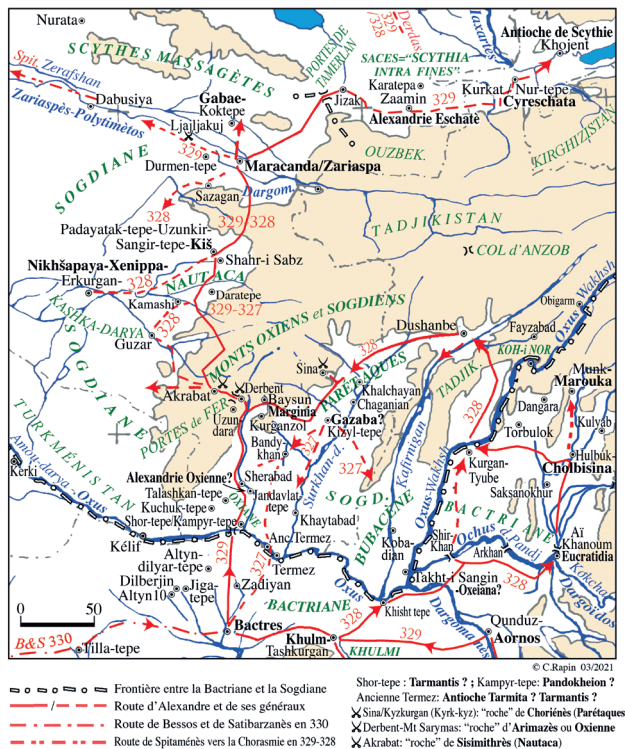


Figure 6 : Carte de la Bactriane et de la Sogdiane à l’époque hellénistique.

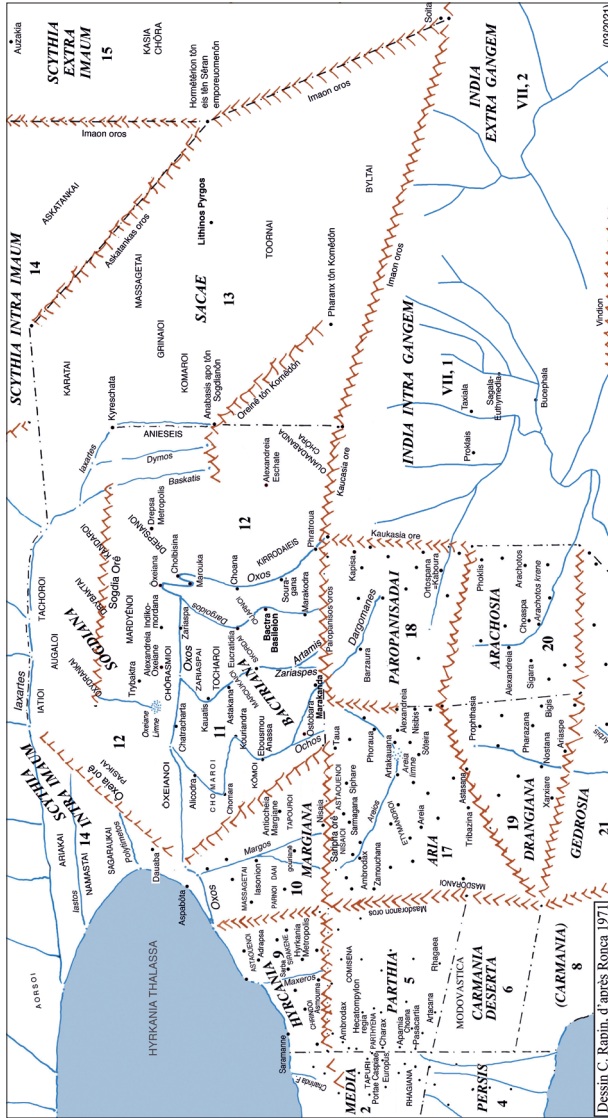
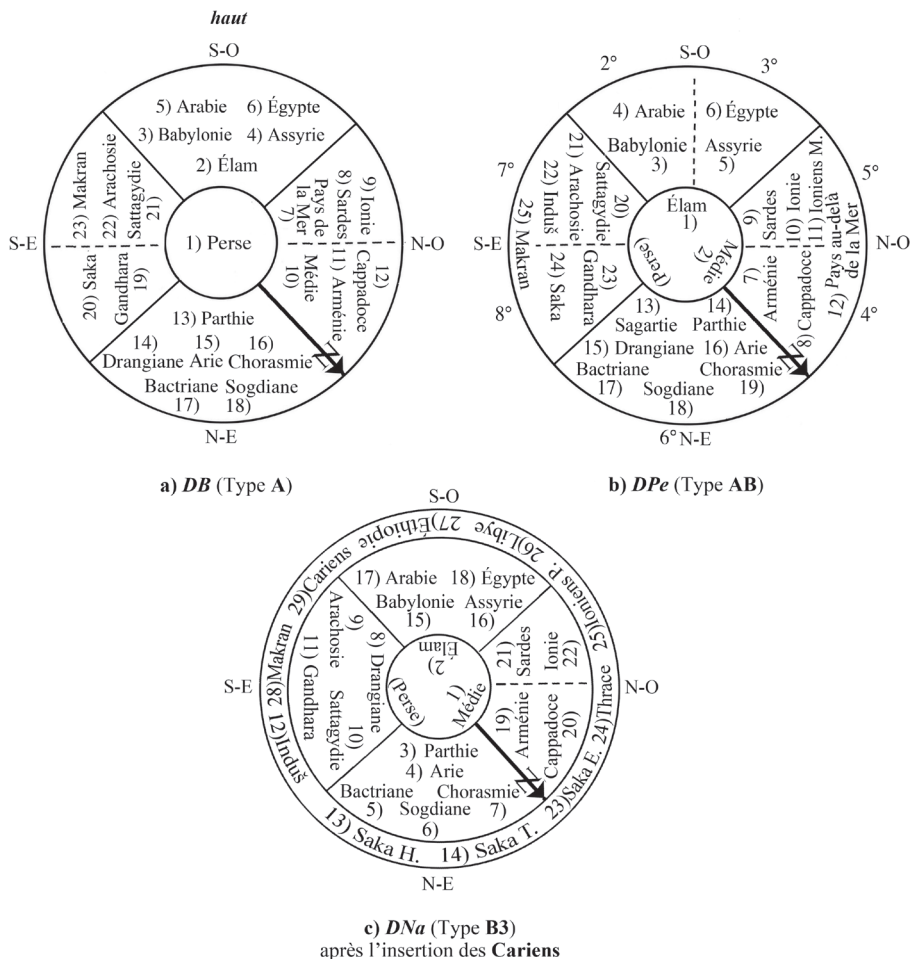


Figure 7 : Carte de l'Asie centrale par Ptolémée (combinaison partielle des vii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> cartes de l'Asie d'après les reconstitutions de Ronca 1971).



**Les pays de l'empire achéménide dans les listes de Darius I**

D'après Rapin 2018b: **a) DB** (Béhistoun, 518 av. J.-C.): p. 23, fig. 8a

**b) DPe** (Persépolis, 513 av. J.-C.): p. 28, fig. 9

**c) DNa** (Naqsh-e Rostam, 493-486 av. J.-C.): p. 32, fig. 11b

**Figure 8 :** Cartes de l'empire achéménide d'après les inscriptions achéménides de Darius I.

Claude RAPIN

### III- Anthony Jenkinson et sa révision des schémas cartographiques de l'Asie centrale au XVI<sup>e</sup> siècle

Anthony Jenkinson (1530-1611), représentant des *Merchants of London of the Moscovy Company*, appartient à la même catégorie des grands voyageurs que Plan Carpin (1245-1247), Rubrouck (1253-1255), Marco Polo (1254-1324) et Ruy González de Clavijo (?-1412), célèbres pour avoir fait découvrir l'Asie centrale en Europe. Ses informations ont été incluses également dans les plus importantes compilations de l'époque comme celles des Anglais Richard Hakluyt (1552 ?-1616) et Samuel Purchas (1575 ?-1626). En revanche, son parcours en Tartarie en 1557-1559 a eu lieu après la fin des grands empires des Mongols et des Timurides et le déplacement des voies commerciales, tout juste avant que la région ne se referme sur elle-même<sup>167</sup>. Son récit apparaît ainsi beaucoup plus pessimiste que ceux de ses prédécesseurs.

Au bout d'un voyage extrêmement pénible, le Britannique constate que cette région est une partie du monde trop peu sûre et « que les voyageurs doivent éviter ». Il écrit que pendant tout le temps qu'il a passé à Boukhara, il n'a vu aucune caravane de Chine en raison de l'état de guerre sévissant le long de la route reliant Boukhara à la Chine. Les villes situées sur cette route, comme Tashkent et Kashgar [*Caskar*], les plus puissantes, étaient en combat permanent contre les nomades des steppes barbares avoisinantes, comme les Kazakhs [*Cassaks*] musulmans pour la première, ou les *Kings*, païens et idolâtres, pour la seconde :

There is yerely great resort of Marchants to this Citie of Boghar, which travaille in great Caravans from the countries thereabout adjoining, as India, Persia, Balgh, Russia, with divers others, and in times past from Cathay, when there was passage: but these marchants are so beggerly and poore, and bring so little quantitie of wares, lying two or 3 yeere to sell the same, that there is no hope of any good trade there to be had worthy the following. [...] These 2 barbarous nations [*n.d.l.r.*: Cassaks et Kings] are of great force living in the fields without house or town, & have almost subdued the foresaid cities, & so stopped up the way, that it is impossible for any Caravan to passe unspoiled: so that 3 yeres before our being there, no Caravan had gone, or used trade betwixt the contries of Cathay and Boghar, and when the way is cleare, it is 9 monethes journey<sup>168</sup>.

<sup>167</sup> Alenicyn 1879 ; Morgan, Coote 1886.

<sup>168</sup> « The voyage of Master Anthony Jenkinson, made from the citie of Mosco in Russia, to the citie of Boghar in Bactria, in the yeere 1558: written by himselfe to the Merchants of London of the Moscovie companie », dans Hakluyt 1926 [1589], I, p. 458-459 ; Akhmedov 1985, p. 199-200.

En conclusion de ces observations, pour un futur commerce britannique avec la Chine, il propose de privilégier une route plus au nord, par la Russie, afin d'éviter les dangers mortels de cette Tartarie<sup>169</sup>. C'est justement cette idée qui va bouleverser les représentations cartographiques en détachant de manière décisive l'image de l'Asie centrale des schémas médiévaux, pour projeter le savoir des explorateurs des XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles sur le fond des cartes inspirées de Ptolémée. C'est sur cette « révolution » cartographique que je vais me concentrer dans cet article.

### 1- Jenkinson et les grands cosmographes : l'élaboration d'une nouvelle vision de l'ensemble groupant Tashkent, le Syr-daria et l'Ob

En se lançant en direction de la Caspienne et à l'est de cette dernière jusqu'à Boukhara, Anthony Jenkinson apporte une contribution décisive aux anciens savoirs cartographiques centrasiatiques. Cependant, alors qu'il a effectué son voyage dans les années 1557-1559<sup>170</sup>, son récit personnel n'est publié qu'en 1589, dans la première édition des *Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation* de Richard Hakluyt<sup>171</sup>. À ce moment-là, ses informations nouvelles avaient déjà fait le tour du monde savant.

Commerçant plutôt que géographe ou homme de lettres, Jenkinson rédige un rapport dont il ne pense toutefois pas tirer une carte. Ce rapport contient des informations que nous pouvons qualifier aujourd'hui d'assez approximatives : lors de son voyage, il enregistre les distances entre plusieurs points de son itinéraire, mais ne se préoccupe pas de réunir des informations plus détaillées (l'interprétation et le calcul des distances formulées en journées de route sont aléatoires)<sup>172</sup>. De retour à Londres, il est après coup sollicité par

<sup>169</sup> Willan 1956, p. 56-57, 153. Pour la carte voir Nebenzahl 2004, pl. 5.1. Pour une des reconstitutions de son itinéraire voir Alenicyan 1879.

<sup>170</sup> Lors de son premier voyage vers la Caspienne, Jenkinson est accompagné par deux frères, Richard et Robert Johnson : Baddeley 1919, I, p. LXVII. Richard Johnson a réuni également des informations sur les routes depuis la Russie vers la Chine, la Perse et Perm : Bagrow 2005 [1975], p. 151.

<sup>171</sup> Voir l'édition en 8 volumes de Richard Hakluyt 1926 [1589], I : « A Letter of Master Anthonie Jenkinson upon his returne from Boghar to the worshipful Master Henrie Lane Agent for the Moscovie companie resident in Vologda, written in the Mosco the 18. of September, 1559 », p. 397-398 ; « The voyage of Master Anthony Jenkinson [...] [*supra*, n. 168] ». Voir Baron 1989, p. 73.

<sup>172</sup> Comme l'a déjà relevé Hélène Carrère d'Encausse (1970, p. 403), d'Astrakhan à Mangyshlak, il lui faut 28 jours par la voie maritime et de Mangyshlak à Boukhara 43 jours par caravane, sur une route menacée par les pillards. Le 18 septembre 1559, Jenkinson écrit au responsable de la *Moscovy Company* résidant à Vologda : « Wee have bene as farre as Boghar [*n.d.l.r.* Boukhara] and had proceeded farther

Henry Sidney (1529-1586), Lord *President of the Marches of Wales*, pour la réalisation d'une carte. Très intéressé par la cartographie moscovite, Henry Sidney a été marié à une fille du Duc de Northumberland qui a été l'un des concepteurs de l'expédition lancée en 1553 à la recherche d'une route maritime par le nord, vers le Cathay. C'est la raison pour laquelle Jenkinson va lui dédicacer sa carte. La réalisation de cette dernière se fait avec le cartographe Clement Adams (1519 ?-1587), grand connaisseur des archives de la *Moscovy Company*<sup>173</sup>. Selon les reconstitutions du chercheur américain Samuel H. Baron, outre l'apport des connaissances d'Adams même, la carte a été dressée en Angleterre en deux fois, au retour des deux voyages que Jenkinson a réalisés en Asie centrale et en Perse. La carte a été commencée en 1560, aussitôt après le retour du premier voyage de 1557-1559 ; l'œuvre est déjà prête dans ses grandes lignes quand Jenkinson repart pour le second voyage en Perse, fait entre mai 1561 et septembre 1564, et c'est à son second retour qu'il l'achève. On comprend ainsi comment sa carte, qui raconte le premier voyage, a été complétée ultérieurement par l'information qu'il a tirée de son second voyage, notamment pour la série des villes qu'il n'avait pas visitées lors de son premier voyage, comme Shamage (Shamakha), Dirben (Derbent), Backow (Bakou), Shauren (Shabran), Ardwen (Ardebil), Casbi (Casbin), Tenbres (Tabriz) et qu'il superpose à sa carte avant

---

on our voyage toward the lande of Cathay, had it not bene for the uncessant any continuall warres, which are in all these brutall and wilde countreys, that it is at this present impossible to passe, neither went there any Caravan of people from Boghar that way these three yeeres. And although our journey hath bene so miserable, dangerous, and chargeable with losses, charges and expenses, as my penne is not able to expresse the same: yet shall wee bee able to satisfie the woorshipfull Companies mindes, as touching the discoverie of the Caspian Sea, with the trade of merchandise to bee had in such landes and countreyes as bee thereabout adjacent, and, have brought of the wares and commodities of those Countries able to answere the principall with profite: wishing that there were utterance for as great a quantitie of kersies and other wares as there is profite to bee had in the sales of a small quantitie, (all such evill fortunes beeing escaped as to us have chaunced this present voyage,) for then it would be a trade woorthie to bee followed » : Hakluyt 1926 [1589], I, « A Letter of Master Anthonie Jenkinson upon his returne from Boghar [...] », p. 398, *supra* n. 171. Sur les divers itinéraires par Mangyshlak, Urgench jusqu'à Boukhara et la longueur des étapes voir aussi Hakluyt 1926 [1589], I, « The voyage of Master Anthony Jenkinson [...] in the yeere 1558 », p. 438-463, *supra* n. 168 ; « Certaine notes gathered by Richard Johnson (which was at Boghar with M. Anthony Jenkinson) of the reports of Russes and other strangers, of the wayes of Russia to Cathaya, and of divers and strange people », p. 464 ; « By the same partie a note of another way more sure to traveile, as he reporteth », p. 464-465 ; « The instruction of another Tartarian merchant dwelling in the citie of Boghar, as he hath learned by other his countreyemen which have bene there », p. 465-466 ; « The relation of Chaggi Memet a Persian Merchant, to Baptista Ramusius, and othe notable citizens of Venice, touching the way from Tauris the chiefe citie of Persia, to Campion a citie of Cathay over land [...] », p. 467-468.

<sup>173</sup> Hakluyt 1926 [1589], I, p. 266-294 (description des routes maritimes vers la Moscovie et la Tartarie, écrite en latin par Clement Adams) ; Baron 1993, p. 63-66.



d'aboutir à la publication, en 1564. L'original de cette carte, intitulée *Nova absolutaque Russiae, Moscoviae et Tartariae Descriptio* [...] 1562, a été retrouvé dans les années 1980 par la chercheuse polonaise Kristina Szykula<sup>174</sup>.

Auparavant, on ne connaissait la carte que par ses copies<sup>175</sup>, marquées par une vision de l'Asie centrale reposant *grosso modo* sur la vision ptoléméenne : un fleuve nommé *Ougus* y rappelle le tracé de l'Oxus ptoléméen se jetant dans la Caspienne. Mais les toponymes sont dus aux voyageurs – par exemple pour les régions *Tartaria, Turchestan, Persia, Corasan, India orientalis, China, Cathaio, Mongol*. Ce sont d'ailleurs ces copies et non l'original qui marquent de leur influence les plus grandes réalisations cartographiques de l'époque.

Alors qu'il ne le fait pas encore dans sa mappemonde de 1541, ni dans son atlas de 1554, Gerard Mercator (1512-1594), géographe et cartographe flamand, introduit sur une carte datée de 1569 et dans son atlas de 1572 les nouveaux éléments qu'il a découverts dans le schéma de Jenkinson tout en les aménageant avec ceux de Sigismund von Herberstein (1486-1566). Ce dernier avait été ambassadeur à Moscou de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> et du roi de Bohême-Hongrie Ferdinand I<sup>er</sup> et avait composé un livre de descriptions de la Moscovie *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, accompagné d'une carte (simplifiée) qui a été gravée en 1546 par Augustin Hirschvogel, auteur de toutes les illustrations de ce récit de voyage<sup>176</sup> (fig. 1-2). La carte de Herberstein repose sur des renseignements très actuels pour l'époque, qui proviennent du réseau d'informateurs très variés qu'il avait mis en place en tant que diplomate impérial et qui comprenait des lettrés et des hommes d'État russes, polonais, lituaniens et autres européens. Le concept graphique et la nomenclature présente également des parallèles avec les cartes de Dmitrij Gerasimov (1465-1535), ambassadeur russe à Rome en 1525 (fig. 3) et du boyard (*okol'nichij*) Ivan V. Ljackij<sup>177</sup> (fig. 4). Regravée à plusieurs reprises

<sup>174</sup> Szykula 1989, p. 109-111 ; cf. Szykula 2008. Voir aussi Baron 1993, p. 3 ; Postnikov 1996, p. 15. Voir la carte : *Nova absolutaque Russiae, Moscoviae et Tartariae* : Nebenzahl 2004, p. 144-145 et pl. 5.1A.

<sup>175</sup> Pour leur description voir Keuning 1956, p. 172.

<sup>176</sup> Nazarenko *et al.* 1988, p. 5, 356.

<sup>177</sup> La carte de Gerasimov de 1525 a été publiée dans l'*Atlas* du Vénitien Battista Agnese (Biblioteca Marciana, Venise) qui aurait dû accompagner le texte de Giovio, composé selon les récits de Gerasimov ; Ljackij a collaboré dès 1542 à la préparation d'une carte avec Anton Wied (préparation d'une petite carte manuscrite) qui a été publiée successivement par Sebastian Münster en 1544, puis par Wied en 1555 à Amsterdam, sous le titre *Moscoviam*, en russe et en latin, avec une orientation au sud et la mention du nom de Ljackij. Sur les autres sources d'informations de Herberstein : Bagrow 1962, p. 38-46 ; Bagrow 2005 [1975], p. 103-107 ; Sinor 1977 [1941-1942], p. 202-206 ; Baron 1991a, p. 2 ; Postnikov 1996, p. 15-16 ;

par des cartographes et des graveurs divers, la carte de Herberstein ne change guère au cours de ses multiples rééditions<sup>178</sup>, à l'exception de quelques modifications secondaires introduites en 1550 par Giacomo [Jacopo] Gastaldi (~1500-1566) à Venise<sup>179</sup>. Selon ce schéma figé, le fleuve *Oby* sort du lac Kitai (*Kithay lacus*) près de l'emplacement de *Cumbalick* (Pékin) pour se jeter dans la mer Glaciale ; seule la partie nord de la Caspienne y est représentée<sup>180</sup>.

Abraham Ortelius (1527-1598), ami de Mercator et géographe du roi d'Espagne Philippe II à partir de 1573, reprend en 1567-1570 le même schéma après l'avoir encore ignoré dans une carte équivalente de 1564. Au lieu des reconstitutions de Gastaldi, il publie dans son *Theatrum orbis terrarum* de 1570<sup>181</sup> deux cartes distinctes : la première est une carte générale du monde, le *Théâtre de l'Univers* (fig. 5-6), où l'on distingue de nettes traces de Jenkinson. Il publiera une série de copies de cette première carte jusqu'en 1590 (avec une édition posthume en 1612)<sup>182</sup>. La seconde carte, régionale,

---

Love 2003, p. 88 ; Mund 2003, p. 233-235, 238-244. Sur l'activité de Gerasimov et Ljakkij : Bagrow 2005 [1975], p. 92-103.

<sup>178</sup> Les cartes les plus importantes publiées dans les diverses éditions sont globalement similaires. La première version de sa carte est celle de 1546, gravée par Hirschvogel et publiée en réduction en 1549 dans la 1<sup>re</sup> édition en latin du récit de Herberstein (Vienne), et reproduite en miniature (gravée également par Hirschvogel). Les éditions parues de son vivant sont en italien en 1550 (Venise, carte dressée par Gastaldi) ; en latin en 1551 (carte portant ici la datation de 1549), en 1556 (Bâle) et en 1557 (Anvers) ; en allemand en 1557 (Vienne, carte dressée par M. Zimmermann). Au XVI<sup>e</sup> siècle on totalise six éditions en latin, cinq en allemand, deux en italien, deux en anglais et une en tchèque. Sur les rééditions de l'ouvrage de Herberstein, voir Bagrow 1962, p. 46-47, notamment la n. 19 ; Khoroshevich 1988.

<sup>179</sup> Dans la partie qui nous intéresse de cette carte ont été ajoutés les ethnonymes *perigopski pop circasi* et *zagathay tartari*, ainsi que plusieurs éléments iconographiques : Nazarenko *et al.* 1988, p. 143 (carte), p. 363 (commentaire de Khoroshevich). Cette carte a été rééditée en 1552 (notée 1551), 1562 et 1566 : *ibid.*, p. 363.

<sup>180</sup> Nazarenko *et al.* 1988, p. 135 (carte de 1546, Vienne), p. 139 (carte de 1556, Bâle), p. 146 (carte de 1557, Vienne). La même carte datée de 1549 figure dans les éditions de Bâle de 1551 et de 1556 : *ibid.*, p. 363-364.

<sup>181</sup> *Théâtre de l'Univers*, Anvers, version de 1598 déposée à la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

<sup>182</sup> Cet atlas *Théâtre de l'Univers*, publié à Anvers sous la forme d'un livre, réunit 70 cartes en partant de l'*Atlas* de Mercator de 1554 et de la carte du monde de Mercator de 1569. Ortelius avait auparavant déjà publié une mappemonde (1564 : *supra*) et une carte de l'Asie (1567) ; cette dernière, largement fondée sur les données d'A. Jenkinson et selon Lach, sur les cartes de Gastaldi, a été plus tard incluse dans l'*Atlas* : Shirley 1987 (réf. *infra*) ; Allen 1993, p. 36, 57 ; Nebenzahl 2004, pl. 1.1. Sur Ortelius : Bagrow 1964, p. 179-180 ; Lach 1977, p. 468-469 ; Golay 2004, p. 71 (version de 1598 déposée à la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne).

est la *Description de la Russie, de la Moscovie et de la Tartarie* de Jenkinson mentionnée ci-dessus<sup>183</sup> (fig. 7). Dans sa réédition de la carte de Jenkinson, Ortelius modifie le titre, élimine les noms des graveurs et simplifie le décor, en faisant disparaître la figure du gouverneur de la Perse *Ismael Sophi*, et celles des six khans de l'Asie centrale et d'une caravane de chameaux, ainsi que certaines inscriptions des cartouches (il n'en conserve que dix sur les vingt-huit de Jenkinson)<sup>184</sup>.

Cette vision du nord-est de l'Asie reparaît, mais de manière différente, chez les cartographes flamands Jan et Lucas van Deutecum (15??-1605 et 15??-158?) qui publient cette carte à Anvers entre 1562 et 1572 en tant que synthèse des itinéraires de Herberstein et de Jenkinson sous le titre *Nouvelles descriptions des régions septentrionales de la Moscovie, des Russes, des Tartares et leurs hordes selon les itinéraires d'Anthony Jenkinson et Sigismund libre baron de Herberstein*<sup>185</sup>. La carte est également rééditée par le cartographe, éditeur et graveur flamand Gerard De Jode (1509-1591) en 1578, mais sans la partie orientale, ce qui a conduit l'historien de la cartographie Leo Bagrow (1881-1957) à se demander quel a pu être le format de la carte originale de Jenkinson<sup>186</sup> – une question qui n'est plus d'actualité depuis la découverte de Kristina Szykula.

L'influence du nouveau schéma de Jenkinson est visible dans le travail du dominicain Egnazio (Ignazio) Danti (1536-1586) qui, à la demande du duc Côme I<sup>er</sup> de Médicis (1537-1574), avait été chargé d'exécuter avec d'autres cartographes l'atlas mural constitué de 73 fresques de la *Sala della Guardaroba Nuova* du Palazzo Vecchio de Florence. Sur les quatorze cartes de l'Asie qui comprennent aussi les îles indiennes, les Indes, la Chine et le Japon<sup>187</sup>, selon la reconstitution de Francesco Fiorani, l'Asie centrale et les régions adjacentes présentées dans cet atlas florentin reprennent

<sup>183</sup> *Russiae, Moscoviae et Tartariae descriptio* : Nebenzahl 2004, p. 144-145 et pl. 5.1B. La carte est déposée également à la BNF (CPL, Ge DD 2987 [2941]).

<sup>184</sup> Baron 1993, p. 55-56, 62.

<sup>185</sup> *Regionum Septentrionalium, Moscoviam, Rutenos, Tartaros, eorumque hordas comprehendentium, ex Antonii Ienkenonii et Sigismundi Liberi baronis ab Herberstein itinerariis nova Descriptio* : Nebenzahl 2004, p. 144-145 et pl. 5.1C. A. L. Khoroshevich propose la datation qu'on a retenue ici, alors que Nebenzahl date cette carte autour de 1570 : Khoroshevich 1988, p. 370 ; Nebenzahl 2004, p. 144.

<sup>186</sup> Selon Bagrow, soit la carte de Jenkinson publiée par Ortelius est de format original ce qui suppose que la carte de Jode n'est qu'une version abrégée, soit Ortelius a ajouté la partie au sud-est pour être plus conforme au format de son *Atlas* et éviter d'élaborer à part la carte de l'Asie centrale dont les connaissances étaient alors très floues (point de vue partagé par Bagrow lui-même) : Bagrow 2005 [1975], p. 143-145.

<sup>187</sup> Kish 1951 ; Fiorani 2005, p. 3.

l'interprétation de Gastaldi, fidèle au schéma de Ptolémée. Les régions inconnues de Ptolémée proviennent du même cartographe alors que les régions absentes de Gastaldi ont été interprétées selon Mercator. Ainsi, Danti dresse les cartes de l'Arménie, de la Perse et de la Sogdiane selon le *Disegno della seconda parte dell'Asia* de Gastaldi, alors que les deux cartes sans nom qui correspondent à l'Arachosie et au *diserto di Camul* viennent de *la terza parte dell'Asia* de Gastaldi ; il en va de même pour la Chine qui est nommée en tant que telle. La série centrasiatique, comprenant la *Parte di Scitia* et une carte sans nom présentant la Sibérie, a été complétée ultérieurement entre 1577 et 1586 par Stefano Bonsignori selon la carte du monde de Mercator<sup>188</sup>.

Assez négligent par rapport aux toponymes des Modernes, Danti a préservé toutefois l'information selon le goût du cabinet des curiosités créé par Côme de Médicis<sup>189</sup>, comme, par exemple, la note de Marco Polo sur les *rubis balais*, indiquant sur la carte la provenance de ces *balasschi bellissimi*<sup>190</sup>. En même temps, il réussit à introduire certains détails de la cartographie moderne. Comme il a peut-être vu la carte originale de 1562 de Jenkinson, ou seulement le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius de 1570, Danti corrige en fonction de Jenkinson les lignes graphiques de l'Oby, de la Volga et de la Caspienne, en ajoutant le fleuve Pechora que Mercator n'a pas connu. Aussi, il élimine les monts Hyperboréens en tant que fiction et positionne déjà des Tartares nomades à côté de la ville Vilna<sup>191</sup>.

D'ailleurs, le travail de Giacomo Gastaldi au palais des Doges présente les mêmes caractéristiques. Le mélange des savoirs des explorateurs du XIII<sup>e</sup> siècle et des connaissances les plus récentes se superpose toujours sur un fond de cartes marquées par le retour de Ptolémée. L'un des champions de ces « mises à jour » est Pierre Van Der Aa (1659-1733) de Leyde. Pour décorer le recueil des voyages de Pierre Bergeron

<sup>188</sup> Fiorani 2005, p. 23-25, 261-264.

<sup>189</sup> Dans les cabinets de curiosités européens les objets de provenance centrasiatique ne sont pas aussi fréquents que ceux de l'Inde, de la Chine ou de la Turquie, même si tout le textile oriental a été nommé « tartare » ; en tout cas, un certain trafic de « curiosités » de l'Asie centrale vers l'Europe semble avoir eu lieu dès le XIII<sup>e</sup> siècle quand, après avoir pillé la Russie et l'Europe de l'Est, les Mongols pourraient avoir pu facilement vendre des objets de valeur en passant par les colonies des marchands italiens sur la mer Noire : Etiemble 1988, p. 153-164. Ces trésors, arrivés à une époque précédente, apparaissent à la Renaissance : la collection à Graz de l'archiduc Charles II de Habsbourg comportait des armes tartares et en Italie le cardinal Ippolito Medici avait inclus des archers tartares dans sa ménagerie humaine : Lach 1970, p. 37, 76, 97.

<sup>190</sup> Fiorani 2005, p. 68.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 111, 116.

(m. 1637)<sup>192</sup>, ce dernier édite une série de cartes qui couvrent pratiquement tous les voyages européens depuis le XIII<sup>e</sup> siècle (notamment ceux de Plan Carpin, de Rubrouck et de Jenkinson) et se placent dans le contexte cartographique propre à ce cartographe du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>193</sup>. Dans ces révisions, faites à l'époque où « l'Europe de la découverte se recueille et fait un bilan »<sup>194</sup>, l'équilibre est très fragile entre les diverses sources qui s'opposent l'une à l'autre – les nouvelles, souvent instables, et celles qui remontent aux données de Ptolémée. La révolution de Jenkinson reste toutefois très fortement perceptible.

## 2- Le schéma de Jenkinson

Bien qu'on ne puisse attendre de « vraies descriptions géographiques » de la part de Jenkinson, la compréhension de ses données se heurte à quelques incompatibilités entre sa carte et son récit, comme dans la logique interne de son récit même. Or, par sa vision originale du réseau hydrique du Turkestan, Jenkinson est le premier à concevoir une carte qui dissocie les principaux fleuves centrasiatiques – l'Amou-daria (Oxus) et le Syr-daria (Iaxarte) – de la Caspienne, loin du schéma des cartographes traditionnels.

Dans son récit, Jenkinson décrit son itinéraire à travers la Caspienne jusqu'à Mangyshlak (*Mangusla* sur sa carte), puis Urgench, indépendamment du réseau hydrographique. Par la suite, en revanche, il suit l'Oxus, sur la route qui doit le conduire à Boukhara. Plus loin, le long de l'Oxus, il évoque le franchissement d'un fleuve du nom d'*Ardock*, faisant en même temps un historique de la situation et une mise au point en fonction du dispositif géographique qu'il a constaté :

Note that in times past there did fal into this gulf the great river Oxus, which hath his springs in the mountains of Paraponisus in India, & now commeth not so far, but falleth into another river called Ardock, which runneth toward the North, & consumeth himself in the ground passing under ground above 500 miles, and then issueth out againe and falleth into the lake of Kithay<sup>195</sup>.

<sup>192</sup> Bergeron 1735, avertissement, col. 2.

<sup>193</sup> Voir, par exemple, la carte *Voyage par mer et par terre fait par Antoine Jenkinson d'Astracan vers la Tartarie, et au retour jusques dans Moscou, dressé sur ses mémoires, et rectifié par diverses observations posterieures*, de nouveau mis à jour par Pierre Van Der Aa, à Leide : Pierre Vander Aa [1707 ?] (BNF, CPL, Ge DD 2987 [7428]).

<sup>194</sup> Mollat 2005, p. 12.

<sup>195</sup> « The voyage of Master Anthony Jenkinson [...] [*supra*, n. 168] », dans Hakluyt 1926 [1589], I, p. 448.

À partir de ce point du récit, on constate que pour Jenkinson :

1. L'Oxus de jadis était issu du Paropamise et allait se jeter dans un golfe.
2. Actuellement l'Oxus se jette dans le fleuve *Ardock* qui coule vers le nord, passe 500 miles hispaniques sous terre avant de se jeter dans le lac Kitay.
3. Le *Kitaia Lacus* se trouve assez loin au nord d'Urgench.
4. Jenkinson n'a pas remonté l'Oxus depuis la Caspienne.

En même temps, on constate que sur sa carte, les choses sont présentées de manière différente :

1. Ce n'est pas l'Oxus, mais un fleuve du nom d'*Ougus* qui prend sa source dans le Sud, de la même manière que l'Oxus sort du Paropamise-Hindou-Kouch et se jette dans un long golfe d'une mer Caspienne fermée, selon la carte de Ptolémée.
2. Entre les villes *Virgenie* (Urgench / *Urgeme* chez Ortelius) et *Cante* (probablement Cat/Kat, ancienne capitale des Karakalpaks), l'*Ougus* reçoit le fleuve *Ardock*, qui prend sa source dans un petit lac, alors que dans son texte Jenkinson en fait un fleuve qui se jette indirectement, en passant sous terre, dans le *Kitaia Lacus*.
3. À la différence des cartes anciennes où l'Iaxarte se jette dans la Caspienne, la carte de Jenkinson oriente le fleuve *Sur* (Syr-daria) en direction du nord après un passage dans la région de *Taskent* (Tashkent). Avant de quitter le territoire de *Boghar* (Boukhara), il conflue avec le fleuve *Amow* (Amou-daria), dont la source se situe dans les environs de *Shamarcandia*. En *Cassackia*<sup>196</sup>, le *Sur* se jette dans un lac nommé *Kitaia Lacus* avant de poursuivre vers l'océan Septentrional sous le nom d'*Oba* (*Oby*, Ob)<sup>197</sup>.

<sup>196</sup> La *Cassackia* (en référence aux Kazakhs opposés aux Ouzbeks pendant le XVI<sup>e</sup> siècle) figure sur plusieurs cartes avec la même orthographe : carte d'Arnold Van Langren (Amsterdam, 1594 ?) dérivée de la carte d'Ortelius : Shirley 1987, carte n° 186, p. 205, pl. 151 ; planisphère anonyme de 1600 : Shirley 1987, carte n° 224, p. 241, pl. 179 ; planisphère de William Grent (Londres, 1625) (Shirley 1987, carte n° 313, p. 336, pl. 238).

<sup>197</sup> Exemples du *Théâtre de l'Univers* d'Ortelius : Anvers, 1570 : Shirley 1987, carte n° 122, p. 144-145, pl. 104 (voir également les versions – où le profil de l'Amérique du Sud est corrigé – de 1586 : Shirley 1987, carte n° 153, p. XXIX, pl. 8 ; 1587 [1592] : Shirley 1987, carte n° 158, p. 180, pl. 130). Voir aussi la carte d'Ortelius miniaturisée par Philippe Galle (Anvers 1574, 1577) et résumant l'Asie centrale au toponyme Turkestan (Shirley 1987, carte n° 132, p. 156, pl. 112) ; la carte de François de Belle-Forest (Paris, 1575) met l'accent sur les toponymes régionaux *Turchestan*, *Tartaria*, *Mongol*, *Cathaio*, *China*, etc. (Shirley 1987, carte n° 135, p. 159, pl. 114) ; cf. également les cartes de Lancelot du Voisin (Paris, 1582) (Shirley 1987, carte n° 148, p. 171, pl. 125), de Giovanni Maffei (Cologne, 1589) (Shirley 1987, carte n° 166, p. 187, pl. 136), d'un anonyme de Londres (1589) (Shirley 1987, carte n° 167, p. 188, pl. 137). Voir aussi la carte d'Arnold Van Langren (*supra*, n. 196).

Bien que sur le plan orthographique les toponymes soient pratiquement tous issus des documents de Jenkinson, le récit qui les accompagne ne correspond que difficilement à leur mise en carte. Le décodage de cette dernière n'est en fait possible qu'à travers la distinction de plusieurs couches d'informations qui reflètent des faits mythiques, littéraires et réels (vus ou entendus).

Premièrement, l'*Ougus* n'est qu'une autre forme de l'*Oxus* dont la ligne graphique retracerait un état passé du tracé (objet littéraire), coïncidant avec le cours ptoléméen solidement ancré dans les cartes mentales de l'Occident. La carte se réfère donc aussi à un état géologique ancien lié au lit de l'Ouzboï, connu à l'époque pour avoir été mis en eau à l'époque timouride, et qui a laissé croire que l'*Oxus* s'était bien jeté dans la Caspienne, comme chez Ptolémée et comme le confirme d'ailleurs le texte de Jenkinson ci-dessus. L'*Ougus* pourrait être tout à la fois l'*Oxus* et l'*Ochus*, peut-être l'*Atrek* (*Ardock* ?) même, qui dans les sources antiques relatives à l'Hyrcanie se jetait dans la Caspienne. Ce schéma pourrait donc être issu d'une fusion entre la tradition ptoléméenne, le fait réel d'autrefois transformé en fait littéraire, et les schémas cartographiques contemporains les plus habituels.

Deuxièmement, la ligne graphique de l'*Ardock*, qu'on lit facilement dans la carte en tant que « confluent » ou « affluent » de l'*Ougus*, a une autre signification, malgré la tentation qu'on a de le voir se jeter dans un petit lac d'Aral qui a la forme d'une petite virgule à l'extrémité nord de son cours. Conformément au récit de Jenkinson, l'*Oxus* (*Ougus*/Amou-daria) se jette dans l'*Ardock*, lequel s'enfonce aussitôt sous la terre : sur la carte, l'entrée de ce fleuve sous terre se présente comme une petite virgule qui n'a pas à être interprétée comme un dessin de l'Aral. En coulant sous la terre sur une distance de cinq cents milles, ce fleuve rejoint le *Kitaia Lacus*. Son cours est donc invisible, mais la distance calculée selon l'échelle de la carte en milles hispaniques correspond aux chiffres du récit. Même s'il est difficile d'accepter l'hypothèse émise par l'archéologue russo-soviétique-ouzbékistanais Vadim Jagodin selon laquelle l'*Ardock* serait un bras de l'Amou-daria entre Tchimbaj et le lac Karateren et le village de Taktakupir, il est évident que l'*Ardock* est une autre dénomination pour le bas Amou-daria qui cette fois se jette dans l'Aral-*Kitaia Lacus*. Dans cette optique, on peut dire que Jenkinson rapporte que l'*Oxus* se jette au nord d'Urgench dans le *Kitaia Lacus*, qui doit être l'Aral, qu'il place cependant trop loin au nord, probablement parce qu'il avait été trompé par ses

informateurs<sup>198</sup>. Mais, d'autre part, le monde au nord n'a pas beaucoup de profondeur : le *Kitaia Lacus-Aral* reste pour beaucoup accessible depuis la Boukharie.

Le dernier point en question concerne la présence d'un troisième *Amou-darya* (confondu avec le Zerafshan) intitulé, à l'anglaise, *Amow*. En plaçant Boukhara (*Boghar urbs*) sur ce fleuve *Amow* Jenkinson « oublie » qu'il a passé des berges de l'Oxus/*Ougus* vers celles d'un autre fleuve. Comme l'*Ardock*, et parallèlement à lui, l'*Amow* part directement au nord où il rejoint le *Sur* qui se jette dans le *Kitaia lacus*.

Quoi qu'il en soit, même s'il n'a pas connu le nom de l'Aral, Jenkinson a su que le *Sur* et l'Oxus (comme l'*Ougus* avec l'*Ardock* ou comme l'*Amow*) étaient liés à un lac différent de la Caspienne, quelque part au nord d'Urgench<sup>199</sup> et, comme nous le rappellerons plus loin, ce lac était connu des gens avec lesquels il a été en contact sous le nom de *Kitaia Lacus*. Par conséquent, sur sa carte le *Kitaia Lacus* dans lequel se jette le *Sur* (avec son « confluent » l'*Amow*) et l'*Ardock* mi-souterrain avec son confluent l'*Ougus*, doit représenter l'Aral, dont il aurait entendu parler sans l'avoir vu.

En résumé, on peut voir que dans l'imaginaire cartographique de Jenkinson, il y a deux cartes : l'une avec l'*Ougus* et l'autre avec l'*Amow* ; le graphisme marqué par un doublet a été conservé, mais l'*Amow* a été par la suite éliminé par Mercator et Orelus pour être remplacé par *Arzy*. La carte de Jenkinson a récupéré les schémas du *Kitaj lacus* de cartes précédentes russes et de Herberstein. En outre, il faudrait tenir compte que le Cathay, directement lié au *Kitaia Lacus*, ne fait pas allusion à la Chine du Nord des Ming comme le faisait Marco Polo, mais à la Mongolie<sup>200</sup>, ce qui pourrait expliquer pourquoi Jenkinson fait commencer le « Cathay » à l'est de l'Ob. Dans le même ordre d'idées, on peut supposer – mais pas plus – que derrière l'Ob pourrait se cacher éventuellement un *Amou-darya* supplémentaire : phonétiquement proche de la dénomination locale « fleuve » (âb), l'Ob sortant du *Kitaj lacus* pourrait refléter un

<sup>198</sup> Keuning (1956, p. 172) indique qu'A. Jenkinson a été accompagné depuis Moscou par un traducteur tatar, puis, depuis Astrakhan, par plusieurs « Tatares » et « Persans ».

<sup>199</sup> Un parallèle intéressant à ces connaissances s'observe dans le cas de Zëmarchos, ambassadeur byzantin auprès des premiers souverains turks de Sogdiane, dont le voyage de retour à Byzance en 571 a été analysé par Pierre Chuvin. Dans les relations de Zëmarchos rapportées par Ménandre figure la mention d'un fleuve dont « le nom grec correspond à la forme dialectale chorasmienne du nom du fleuve Oxus, *Wx*, qui a également en chorasmien le sens de fleuve ». Ce fleuve « se jetait dans un lac "immense et large" – la mer d'Aral – que [Zëmarchos] laisse sans nom et qu'il ne confondait donc pas avec la Caspienne, où il croyait savoir que [l'Oxus] aboutissait » : Chuvin 1996, p. 352.

<sup>200</sup> Cette compréhension du Cathay en tant que territoire mongol est la clé d'une nouvelle relecture de la dernière campagne de Timour : Okada 1994 ; Grenet 2018.



ouï-dire des compagnons locaux de Jenkinson, d'où la fusion cartographique éventuelle entre l'« Âbiamu » et l'Oby.

### 3- Le nouveau schéma chez Mercator-Hondius

Le passage de la carte de Jenkinson à celle de Mercator se fait avec un certain recul de l'information (fig. 7-9). Dans la version de Mercator (*Nova et Aucta orbis terrae descriptio*, Duisberg, 1569) le Syr-darya dont le parcours n'est plus légendé se borne à suivre le flanc occidental de l'Imaüs-Himalaya ptoléméen vertical, comme sur les anciennes cartes<sup>201</sup>.

Des traces de la recherche de la route vers la Chine apparaissent avec la mention *Cambalich* (Pékin). Ce nom est redoublé près du littoral de l'océan Pacifique sous la forme *Cambalu*<sup>202</sup>. Il faut donc comprendre que – sous l'influence de la toponymie russe ? – les géographes pensent que les frontières du Cathay commencent près du lac *Kitaia*. Ortelius et Hondius n'oublent pas d'adjoindre au fleuve Ob (sous lequel se cache probablement l'Amou-darya/Oxus/eau/اب/âb [en persan]/Oby ?) la ville de Tashkent, que Jenkinson avait déjà graphiquement associée au même fleuve, pour la première fois.

En même temps, sur la carte publiée par Jan et Lucas van Deutecum à Anvers entre 1562 et 1572, Tashkent glisse du système fluvial lié au *Kitaia lacus* (fl. *Sur* [Syr-daria]-*Kitaia lacus-fl. Oby*) au système du *Chafsel* ou *Loxarte* (*Chassel-Iaxarte*) lié à la Caspienne, suivant le schéma ptoléméen. Sur la carte de Mercator de 1569, on voit également Tashkent placé sur le fleuve *Jaxarte-Chessel*<sup>203</sup>. Cette hésitation à propos de la région du Syr-darya est peut-être due à la conjonction d'informations d'origine diverse et à la volonté d'unir les données des voyageurs à celles des Anciens. Elle peut donc être considérée comme le point de départ de la duplication du système fluvial Tashkent

<sup>201</sup> Shirley 1987, carte n° 119, p. 140-141, pl. 102 (Duisberg).

<sup>202</sup> Le nom de Cambalu, Cambaluc, Khan-baliq, Khanbalik, d'origine turque, a été donné à Pékin, désignée ainsi par Marco Polo, autour de 1215, bien que, selon Paul Pelliot, le nom ait déjà été en usage un siècle auparavant ; en même temps, dans la traduction ouïghoure de Xuanzang où il apparaît sous forme d'épithète, ce nom désignait également une autre ville, la capitale Chang'an (Xi'anfu). En 1260, Qubilai Khan y déménage la capitale mongole qui était auparavant à Karakorum, Caracorom, ville plus modeste qui a été visitée par la première vague des voyageurs du XIII<sup>e</sup> siècle. Khanbalik a été également connue sous le nom de Dodu sous les Yuan, Pékin (Beijing) sous les Ming et les Qing. Pelliot 1959-1973, I, s. v. « Cambaluc », p. 140-143 ; s. v. « Caracorom », p. 165-169 ; Guéret-Laferté 1994, p. 3-4.

<sup>203</sup> Fischer 1974-1976, vol. 2/1, 1974, carte 11.

– Syr-darya que l'on observera dans une longue série de cartes ultérieures, comme celles de Jodocus Hondius (1563-1612)<sup>204</sup>.

La région entre les deux fleuves équivalant à l'Oxus et à l'Iaxarte de Ptolémée – qui chez Ortelius continuent à se jeter dans la Caspienne, selon le même schéma ptoléméen – porte le nom de *Turchestan* et comprend la ville de *Samarchand*. Sur une carte ultérieure de Petrus Plancius (1592), prolongeant le schéma de l'Ob avec Tashkent, l'Imaüs vertical de Ptolémée se présente de manière ondulante<sup>205</sup> ; la partie septentrionale est dominée par la Tartarie que souligne un texte dans un cartouche. Plusieurs cartouches, reproduits dans les copies évoquées ci-dessus, fournissent des informations presque contemporaines, parfois mêlées à des mythes, comme les références à une Samarkand en ruines qui avait été auparavant la métropole de la Tartarie, scène de la victoire de Tamerlan et de la défaite de Bajazet I<sup>er</sup>, à une Boukhara peuplée de musulmans, mais qui avait été autrefois conquise par la Perse, ou au fait que l'empire des *Turkomans* avait été partagé entre quatre frères<sup>206</sup>.

Après ces mises au point des grandes lignes du réseau hydrographique, avec le *Kitai lacus* d'où s'échappe le fleuve Ob, la carte de l'Asie centrale ne change plus pendant des décennies<sup>207</sup>. Jodocus Hondius, qui a achevé les travaux commencés avec Mercator, propose au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle – notamment dans l'*Atlas* de 1606 – une carte de la Tartarie<sup>208</sup> (fig. 8-9) sur laquelle on trouve en effet le résumé de l'ensemble des données relatives à l'est de la Caspienne avec autant d'erreurs (sinon plus) que dans l'Antiquité.

<sup>204</sup> Pour des cartes entre 1570 et 1685, où la ville *Taskent* est liée au système *Kitai-lacus-Ob*, voir par exemple Shirley 1987, cartes n° 122, 158, 167, 234, 240, 255, 266, 295, 312, 327, 333, 338, 340, 345, 401, 422, 476, 525.

<sup>205</sup> Anvers : Shirley 1987, carte n° 183, p. 200-201, pl. 148 ; carte reprise par Josua Van Den Ende (Amsterdam, vers 1604) (Shirley 1987, carte n° 243, p. 256-257, pl. 190). Pour *Taskent* sur l'Ob, voir aussi la carte d'Arnaldo di Arnaldi (Sienna, 1600) (Shirley 1987, carte n° 227, p. 244-245, pl. 182) et la carte de Jean le Clerc (Paris, 1602) (Shirley 1987, carte n° 234, p. 250, pl. 186).

<sup>206</sup> Bagrow 1964, p. 172 ; Nebenzahl 2004, pl. 5.1 (Anvers, vers 1570).

<sup>207</sup> Carte de Jodocus Hondius le Jeune (Amsterdam, 1617) (Shirley 1987, carte n° 296, p. 320, pl. 230). Carte de Jan Jansson (Amsterdam, 1628) (Shirley 1987, carte n° 325, p. 349, pl. 248) : la mention de la Tartarie domine l'espace entre *Salmarchand* et Tashkent ; également dans les cartes de Robert Vaughan (Londres 1628) (Shirley 1987, carte n° 326, p. 350, pl. 249), de Willem J. Blaeu (Amsterdam, 1630 ?) (Shirley 1987, carte n° 333, p. 356, pl. 253), de Matthäus Merian (Francfort, 1638) (Shirley 1987, carte n° 345, p. 369, pl. 262), de Frederick de Wit (Amsterdam, 1660) (Shirley 1987, carte n° 421, p. 442, pl. 311 ; BNF, CPL, Ge DD 2987 [7354] et BNF, CPL, Ge AF Pf 192 [4829]) ; etc.

<sup>208</sup> Lach 1977, p. 497. Voir *supra* sur la carte d'Amsterdam de 1606.

Samarkand, mentionnée à l'époque sous la forme *Samarchand*, et Termez (*Terment*) se dressent sur deux affluents différents de l'Oxus (le fleuve n'est pas nommé mais peut être identifié puisqu'il rejoint l'angle sud-est de la Caspienne ; sur les autres cartes reprenant ce schéma, le fleuve est nommé *Abiamu / Oxus / Abia*). Sur le même affluent que celui de Samarkand, deux cités font référence à un doublet du Syr-darya : Tanaïs (nom gréco-romain alternatif de l'Iaxarte) et *Tascan* (Tashkent ?). Tchardjouï (sous la forme *Sarchiuch* ?) est sur un autre fleuve sans nom, qui se jette dans la Caspienne. Au *Turchestan*, la ville de *Fargana* se dresse sur l'un des confluent du fleuve *Chesel*, correspondant graphiquement à l'Iaxarte de Ptolémée. La région aux sources du fleuve, en deçà de la chaîne du désert du *Belor* (Pamir), comprend les villes du Xinjiang occidental *Iarchem* et *Casca*. La toponymie antique de Ptolémée est conservée pour la Tour de Pierre (*Turris Lapidea*) et pour deux régions importantes : le Xinjiang oriental est localisé au-delà de l'Imaüs, sous le nom antique de Scythie *Extra-Imaum*. Alors qu'en Perse, Gurgan (*Girgian*) est bien à sa place au sud-est de la Caspienne, le sud du Turkménistan n'a pas encore trouvé sa place et a sauté au nord de la Bactriane-Sogdiane ptoléméenne. Le fleuve Margus (appellation gréco-romaine du Murghab) se jette dans l'Ob (*Oby*) à l'endroit le plus confus de la carte, à cheval entre ce que nous appelons l'Asie centrale occidentale et de la Chine. C'est entre ce confluent et le lac *Kitai*, en aval de Tashkent, que les *Tapuri montes* et le *Care Desertum* (Karakoum « les Sables Noirs ») ont pris place. Le schéma de Jenkinson ne passe qu'imparfaitement dans la cartographie, car l'Aral n'est alors toujours pas identifié comme une mer indépendante de la Caspienne. Les informations nouvelles sont fondues dans les plus anciennes de manière très aléatoire.

L'ensemble de ces idées se manifeste également dans l'Orient ottoman, chez Kātib Çelebi (1609-1657) auteur de l'encyclopédie géographique *Kitāb-i Cihān-Nümā*, inachevée à sa mort. Dans ce « livre qui montre le monde » ou *Cosmorama*, Çelebi amalgame, comme le veut la tradition musulmane, les idées des auteurs musulmans tant « classiques » que contemporains, celles de Ptolémée et, grande nouveauté pour la science musulmane, les acquis des géographes européens comme Mercator, Ortelius et Hondius<sup>209</sup>. Multiplié en 1732 grâce à l'imprimerie, le *Cihān-Nümā* devient un livre de référence pour les élites ottomanes. Cependant, l'information sur l'Asie centrale est confuse : le Turkestan et la « Grande Plaine », *dest-i Kebir*, les deux composantes de l'Asie centrale (une dénomination qui à l'époque n'existe pas encore), ne sont qu'un patchwork de renseignements de provenances diverses. Sans parvenir à une idée précise

<sup>209</sup> Bacqué-Grammont 1996, p. 311-313.

sur l'Aral, Çelebi double cette mer à son insu : « le “lac du Hârzem” est manifestement le même dans les chapitres sur la Transoxiane et sur le Hârizm [Khorezm], correspondant bien au “lac de Kitây” du chapitre sur le Turkestan »<sup>210</sup>. Çelebi a amalgamé plusieurs sources qu'il croyait lui-même relatives à des régions différentes sans faire le lien entre ces deux noms qui pour lui désignent des objets distincts dans trois régions différentes. En effet, la Transoxiane, le Khorezm et le Turkestan ont été vus chez les géographes arabes et occidentaux de manière aléatoire soit comme des parties partiellement superposables, soit comme des régions distinctes.

D'où serait donc issu le *lac de Kitây* de Çelebi ? Des auteurs musulmans, ou de Mercator – Ortelius – Hondius, déjà influencé par Jenkinson ? Si l'on suppose que Jenkinson a entendu sur place les mêmes informations locales qui ont été plus tard enregistrées à partir des sources musulmanes par Çelebi dans sa bibliothèque d'Istanbul, on devrait pouvoir tirer la conclusion que tous deux parlent du même *Kitay lacus*, ce qui ne renvoie pas expressément à l'Aral, puisque sans le savoir Çelebi mentionne cette même mer sous le nom de « lac du Hârzem ». Mais, dans ce cas, il faudrait conférer un caractère autochtone à cette appellation, ce qui semble assez problématique, surtout au vu de la forme latino-russe du toponyme. Entre autres, comme Çelebi, le Français Barthélemy d'Herbelot de Molinville (1625-1695), un des fondateurs de l'orientalisme, reprend dans sa *Bibliothèque orientale* (1697) l'analyse des sources musulmanes, mais rejette volontairement l'information occidentale. Le résultat de cette analyse fournit le schéma hydrographique général suivant :

Al Bergendi dit qu'il y a dans le Khouarezme une rivière qu'on appelle du même nom, dans laquelle le Gihon se jette. Mais d'autres Auteurs veulent que ce ne soit pas une rivière, mais un lac au-delà du Khouarezme, dans lequel le Gihon se jette véritablement, après avoir roulé ses eaux par un désert qui s'étend depuis ce pays jusqu'au lac<sup>211</sup>.

Dans cette notice, le *Lac Kitay* n'est plus mentionné, mais il est facile de reconnaître dans le lac au-delà du Khorezm, le « lac du Hârzem » de Çelebi, c'est-à-dire l'Aral, ainsi que le schéma de Jenkinson avec « l'Oxus qui se jette dans l'Ardoek qui sous les sables rejoint le Kitay lacus ». Il reste donc à supposer que Çelebi a reproduit une synthèse des idées de Jenkinson/Mercator/Ortelius/Hondius. Dans ce cas de figure, en remontant aux sources, on retrouve nécessairement que l'appellation de *Kitay* pour ce lac en pleine *Tartarie* chez Jenkinson reflète l'habitude des Russes qui, selon le témoignage plus tardif du professeur de mathématique et voyageur français Philippe Avril (1654-

<sup>210</sup> Bacqué-Grammont 1996, p. 314.

<sup>211</sup> Herbelot 1776, s. v. « Khouarezme », p. 513.

1698) (1693), plaçaient entre la Volga, le cours horizontal de l'Ob et la Chine (comme sur la carte de Hondius, **fig. 8**) un espace appelé *Kitay*, alors que la Chine pour eux était dénommée *Kitay-Kitay*<sup>212</sup>. Il me semble alors qu'il serait plus logique de dire que Jenkinson a pu reproduire cette appellation soit à partir d'ouï-dire de gens d'origine non autochtone (ses compagnons russes), soit en inventant personnellement ce terme qui par la suite aurait été repris par Çelebi *via* la lecture des cartographes européens comme Mercator et Ortelius (voir, par exemple, la carte de Mercator qui utilise le mot russe *Kithaisko* comme nom de la région sur l'Ob en aval du lac *Kitay*, **fig. 8c**).

Ainsi, bien qu'on ait un terme de provenance occidentale, il ne fait aucun doute que le *Kitai Lacus* désigne l'Aral. Influencé par la terminologie russe *Kitai* doublée du terme érudit latin *Lacus* lorsqu'il a passé dans les environs de l'Aral, Jenkinson n'avait aucune raison d'évoquer par ce terme un lac lointain de la Sibérie qui ne pouvait être connu de la tradition orale locale (rien n'interdit en effet de penser que la terminologie locale ait été ignorée des membres non centrasiatiques de sa mission au profit de la formule d'origine étrangère). D'ailleurs, même s'il a lui-même ignoré le rapport avec l'Aral, Çelebi parle de ce *Kitay lacus* dans le chapitre sur le Turkestan ce qui permet d'éviter l'hypothèse selon laquelle le *Kitay lacus* de Jenkinson devrait être situé ailleurs qu'en Asie centrale<sup>213</sup>.

#### 4- Les recherches de la route maritime vers le Cathay par le nord

Sur la base des cartes décrites ci-dessus, on voit que la réorientation du Syrdaria et la présence persistante du lac Kitai lié à l'Ob présentent un schéma européen standardisé pour la représentation de l'Asie du Nord-Est dès la fin des années 1560. À la différence de l'extrême lenteur que la cartographie habituelle manifeste dans l'adoption des modifications, on observe que le début de la mise à jour des cartes suit de très peu les voyages de Herberstein de 1516-1518 et 1526-1527, et de Jenkinson de 1557 à 1559.

<sup>212</sup> Avril 1693, p. 135 : « Kitaski les peuples qui l'habitent, c'est pour cela que l'on confond ordinairement ceux-ci avec les Chinois. Les Moscovites néanmoins mettent de la différence entre les uns et les autres, et fassent fort bien distinguer le Kitay de la Chine. Quand ils veulent faire connaître le premier, qui est à proprement parler tout le pays entre l'Obi, le Volga et la Chine, c'est-à-dire ce que nous appelons la Grande Tartarie qui est divisée en une infinité de Hordes, dont chacune a son Khan ou Taïo, ils se contentent de l'appeler Kitay ; mais quand ils veulent marquer plus particulièrement la Chine, ils ont recours à la même expression dont se servent les Turcs qui la nomment Tchim-ma-tchim, et usant de répétition comme eux, les appellent Kitay-Kitay ».

<sup>213</sup> Le Strange a également identifié l'Aral comme *Kitay lacus* de Jenkinson : Le Strange 1905, p. 458.

Ce phénomène engendre de longs débats à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les spécialistes tentent de retrouver des sources antérieures à cette représentation<sup>214</sup>. Les historiens de la cartographie E. D. Morgan et C. H. Coote perçoivent cette carte de Jenkinson comme un ensemble composite où le tracé des régions du nord serait une production originale des frères William et Stephen Borough [Burrough] (1536-1598 et 1525-1584), marins britanniques de la *Moscovy Company* en 1553-1557. L'image des régions du sud-est a été conçue sur la base d'informations indépendantes récoltées par Jenkinson, tandis que la cartographie des régions occidentales a été établie sous l'influence des cartes d'Anton Wied (1500-1558) et de Sebastian Münster (1488-1552) de 1544-1550<sup>215</sup>. J. F. Baddeley souligne que la carte de Jenkinson a été influencée par la carte de Herberstein de 1549, car le *Kitaia lacus* viendrait de Herberstein<sup>216</sup>. Chez Wied, l'Ob ne se jette pas dans le lac, mais s'élargit fortement vers le nord, où il y a le nom *Kudeisco*<sup>217</sup> (fig. 4). À son tour, la chercheuse britannique E. G. R. Taylor présente cette carte plutôt comme une production purement anglaise, montrant qu'elle a été dessinée par William Borough à partir des informations fournies par Jenkinson<sup>218</sup>.

D'autre part, l'historien soviétique B. A. Rybakov affirme que, bien qu'elle n'ait pas survécu, c'est sur la seule carte russe du *Chertezh Moskovskikh zemel' 1496-1497* [*Tracé des terres moscovites*] que repose ce schéma<sup>219</sup>. Cette thèse a été reprise surtout par Postnikov<sup>220</sup>. Dans sa critique de cette position, Samuel H. Baron indique qu'il faudrait tenir compte du fait que Jenkinson a plutôt eu à sa disposition des cartes occidentales comme celle de Martin Waldseemüller (1470-1520) de 1516, celle de Battista Agnese (1500-1564) de 1525 et celle de Herberstein de 1546<sup>221</sup>. Selon

<sup>214</sup> Pour les détails voir Baron 1989, p. 72-73 ; Baron 1991b, p. 5-6.

<sup>215</sup> Bagrow 2005 [1975], p. 145, partage ce dernier point en soulignant la qualité faible de la couverture de cette zone.

<sup>216</sup> Baddeley 1919, I, p. CXIX.

<sup>217</sup> Baron 1991b, p. 6.

<sup>218</sup> Taylor 1956 et 2010.

<sup>219</sup> Rybakov 1974. Cit. d'après Postnikov 1996, p. 13-15.

<sup>220</sup> Postnikov 1996, p. 13-15.

<sup>221</sup> Baron (1991a, p. 1, 4-7 ; Baron 1993, p. 58) critique très sévèrement le nationalisme de Rybakov : selon Baron, il est impossible de construire tout le système de raisonnement, comme cela a été fait par Rybakov pour la datation de la carte et l'indication de ses sources, sur le fait que dans sa carte de 1562 Jenkinson place hors des frontières russes Smolensk qui appartient à la Russie depuis 1514 et Astrakhan qui est aussi sous la domination russe en 1558. Selon Baron, à l'aube de la cartographie moderne, les États soumis et indépendants sont intégrés de manière aléatoire et on ne peut pas déterminer la datation d'une carte selon un statut, surtout car la cartographie est toujours en retard par rapport aux événements

Bagrow<sup>222</sup>, enfin, aucun Russe du XVI<sup>e</sup> siècle n'aurait été en mesure de concevoir une carte générale de la Russie, mais il n'est pas exclu que le prototype utilisé par Jenkinson puisse avoir été dressé sur la base des sources russes par l'un des Italiens, qui fréquentaient la cour du tsar à la suite du mariage de ce dernier avec Zoé Paléologue.

Enfin, Baron démontre de manière très convaincante<sup>223</sup> qu'il est possible que Jenkinson et Adams aient dressé la partie du littoral nord-occidental selon les données et le dessin des frères Borough, qui leur seraient parvenus à travers Ortelius et Mercator. Jenkinson n'aurait donc pas utilisé la carte des deux frères, qui fût réalisée vers 1568 étant donc postérieure à celle de Jenkinson de 1562, ni des informations acquises directement d'eux, car William Borough est resté en Russie jusqu'en 1583. De toute façon, conclut-il, en tant qu'agent commercial, Jenkinson doit avoir connu mieux qu'Herberstein la côte septentrionale de la Moscovie, dans le cadre des *Merchants of London of the Moscovy Company* pour laquelle il a travaillé ; il en va de même pour l'Asie centrale, où il a effectué deux de ses voyages et d'où il a ramené bien plus de toponymes de Boukharie et de Perse que ceux qu'Herberstein a connus.

Mais, vu le contexte international dans lequel étaient faites alors les cartes, ce qui compte avant tout dans notre propos est de comprendre comment, mêlé aux sources russes, le système de l'Ob et du lac Kitai des marins anglais et de Herberstein s'est associé chez Jenkinson au Syr-daria et à Tashkent.

Il n'y a pas de doute que ce phénomène a été lié à la recherche d'une route commerciale de l'Europe vers le Cathay par l'océan Boréal, puis le long des grands fleuves comme l'Oby (fig. 7, 9). L'ouverture d'un commerce intense avec la Russie dès le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle a permis l'exploration des voies navigables de l'ouest. Même si l'idée proposée à Henry VIII par le marchand Robert Thorne, agent de la *Bristol*

---

historiques. Rybakov n'explique pas comment Jenkinson a pu avoir à sa disposition les cartes hypothétiques dites d'Ivan IV, antérieures à 1497 et que personne n'a vues (sauf la carte de Kazan, vue par Tatishchev), ni comment le Grand Tracé [*Bol'shoj chertezh*] dessiné dans une première version vers les années 1590 sous Boris Godunov a pu servir de source pour une carte de 1562. En outre, le caractère « authentique » des cartes d'Ivan IV peut être également mis en doute (comme chez Bagrow 1948, p. 81), car on sait que pour dresser des cartes de l'empire, y compris celle générale du *Bol'shoj chertezh vsego moskovskogo gosudarstva vo vse sosednie gosudarstva* [*Grand tracé de l'État moscovite avec les pays avoisinants*], le tsar a entamé des négociations avec des étrangers : le cartographe Scultetus a été consulté à Göttinge en 1577 et l'Anglais John Dee a été invité à Moscou en 1586. Ce n'est qu'après ces démarches que la carte a été réalisée par Afanasij Mezencov (Postnikov 1996, p. 17).

<sup>222</sup> *Supra* n. 215.

<sup>223</sup> Baron 1989, p. 74-83 ; Baron 1991b, p. 5-6.

*Trading Company*, de trouver un passage vers l'Orient par le nord-est – en parallèle avec le passage par le Sud des Portugais et des Espagnols – finit par tourner à l'échec (le projet a été publié comme pamphlet en 1527)<sup>224</sup>, les rapports de ses successeurs sont très prometteurs. Cette éventuelle route maritime, définie hypothétiquement sur la carte de Thorne, est reprise la même année par l'Italien Paolo Giovio (Paul Jove/ Paulus Jovius, 1483-1552) qui introduit pour la première fois les sources russes dans la cartographie européenne, en publiant une carte de la Moscovie dressée par Agnesi en 1525, d'après les informations relatives à l'Ob d'un ambassadeur russe envoyé à Rome, Dmitrij Gerasimov<sup>225</sup>. Herberstein, connaisseur des sources russes et lecteur de Giovio (avec ses données sur des voyages russes vers l'Europe), enrichit la connaissance de la navigation par la mer Blanche vers la Dvina, la Pechora et l'Ob. Ces perspectives poussent les Anglais à dresser en 1553 le projet d'une mission maritime sous la direction de Sebastian Cabota, spécialement conçue pour trouver la route vers le Cathay<sup>226</sup>. L'idée est renforcée en 1559 avec la publication du deuxième volume de Gian Battista Ramusio (1485-1557), *Delle navigationi et viaggi*, qui suit la traduction d'Abulfeda (1273-1331), géographe arabe apparemment inconnu en Europe, et affirme que la côte septentrionale de la Chine touche la Russie au nord-ouest<sup>227</sup>. Les détails se précisent entre 1556 et 1584<sup>228</sup> du côté occidental pour le tronçon qui va de l'Angleterre au nord de la Russie, grâce aux voyages des marins comme les Anglais de la *Moscovy Company* William et Stephen Borough, Charles Jackman, Arthur Pet, William Cordon, Richard Finch vers Vaigatch, Novaja Zemlja et le fleuve Petchora, et dont Hakluyt et Purchas assurent la diffusion<sup>229</sup>.

En contraste avec les critiques qu'émettra Pierre Bergeron lorsqu'il allait rappeler qu'aucun des Hollandais n'est revenu des enquêtes de ce passage par le nord<sup>230</sup>,

<sup>224</sup> Baron 1985, p. 3.

<sup>225</sup> Baron 1991a, p. 2.

<sup>226</sup> « Ordinances, instructions, and advertisement of and for the direction of the intended voyage for Cathay [...] », dans Hakluyt 1926 [1589], I, p. 232-241 ; Baron 1985, p. 3-5 ; Baron 1986, p. 45 ; Baron 1991a, p. 2.

<sup>227</sup> Baron 1985, p. 9-10.

<sup>228</sup> En 1584, le tsar Fédor interdit aux Anglais de se déplacer librement, surtout sur le Pechora et l'Ob : Baron 1985, p. 15.

<sup>229</sup> Baron 1977, p. 285-286.

<sup>230</sup> Bergeron 1735, IV, « Traité des Tartares [...] », col. 124.



Mercator se montre très enthousiaste sur les recherches entreprises à son époque, comme le montre une lettre qu'il adresse en 1580 à Richard Hakluyt :

la navigation au Cathay par l'Orient est assez commode et aisée [...] car après l'île de Waigats [*n.d.l.r.*: Vaigatch] et la Nova Zembla, il se trouve un grand Golfe qui a au Levant le fameux promontoire de Tabin et dans lequel se déchargent de grandes rivières qui doivent sans doute arroser tout le pays de Cathay et Sericane, et par le moyen desquels on peut pénétrer avec de grands vaisseaux jusqu'au plus profond de ces pays-là, et y faire un très bon trafic de toutes sortes de marchandises qui viennent du Cathay, Mangi, Mien, et autres régions circonvoisines [...] je serais d'avis de n'aller point chercher premièrement le promontoire de Tabin, mais bien plutôt cette grande baie, et les rivières qui s'y embouchent, et là choisir quelque bon port<sup>231</sup>.

En guise de « confirmation » de cette réalité, il reçoit en 1581 une autre nouvelle de la même nature. Dans une lettre, Jean Balach d'Arnsburg parle d'un soldat flamand qui, ayant été pendant quelques années prisonnier en Moscovie, a fait un voyage par terre à travers les territoires des Samoèdes et des Sibériens. Il est passé par mer à côté de *Novaja Zemlja*, puis du golfe Saint-Nicolas au fleuve Petchora et le long des rivages du Petchora, avant de descendre sur l'Oby jusqu'au pays d'Ugorie, donc pratiquement jusqu'au lac *Kithai* d'où sort le fleuve Oby et dans lequel, sur un autre côté, se jette le fleuve Ardoch sur lequel circulaient de nombreux bateaux pilotés par des hommes noirs venus du pays Caracasmak, c'est-à-dire du Cathay<sup>232</sup>. L'enjeu prend encore plus d'importance en 1593, quand le marchand hollandais Balthazar de Moucheron parle de la nécessité de découvrir une route par le nord-est vers la Chine et vers le Japon<sup>233</sup>.

\*\*\*

C'est dans cette ambiance que Jenkinson cherche la route terrestre pour le Cathay, en pensant à une route maritime. Il est fort possible que les ouï-dire à propos de la confluence du Syr-daria dans l'Aral se soient alors appliqués de manière consciente sur le schéma cartographique pré-existant au sujet du lac *Kitai*. La localisation de Tashkent sur l'Oby n'appartient qu'à Jenkinson. Un exemplaire de l'édition d'Anvers de 1557 du livre de Herberstein, déposé au *Central'nyj gosudarstvennyj arkhiv drevnikh aktov* [Archives centrales nationales des actes anciens] de Moscou, contient une carte sans date ni auteur qui ressemble étrangement à celle de Jenkinson de 1562, alors que la majorité des autres éditions qui comportent la carte de 1549 ne bouleversent pas cette

<sup>231</sup> Bergeron 1735, IV, « Traité des Tartares [...] », col. 114.

<sup>232</sup> Bergeron 1735, IV, « Traité des Tartares [...] », col. 117-119.

<sup>233</sup> Baron 1985, p. 1.

thèse. Selon A. L. Khoroshevich, cette carte doit être considérée en réalité comme une copie de la carte de Jenkinson et sa présence dans une édition plus ancienne que les *Notes* de 1557 ne peut s'expliquer que si l'image a été collée ultérieurement, dans un exemplaire originalement non illustré<sup>234</sup>.

Somme toute, les recherches sur les routes conduisant dans cette direction dévoilent la vivacité de l'ancien schéma cartographique du golfe hyrcanien : dans la *Septentrionalium Terrarum descriptio* posthume de Mercator, publiée par Hondius, on peut lire à côté de *Nova Zembla* et à l'embouchure de l'*Oby* la légende « C'est dans cette limite que les divers Anciens ont cru qu'il y a la Caspienne » (fig. 9b)<sup>235</sup>.

## Figures



Figure 1 : Carte de la Russie de S. von Herberstein, gravée par A. Hirschvogel, Nuremberg, 1546. D'après Bagrow 1962.

<sup>234</sup> Khoroshevich 1988, p. 369-370.

<sup>235</sup> Sicilia 2002, p. 214-215.

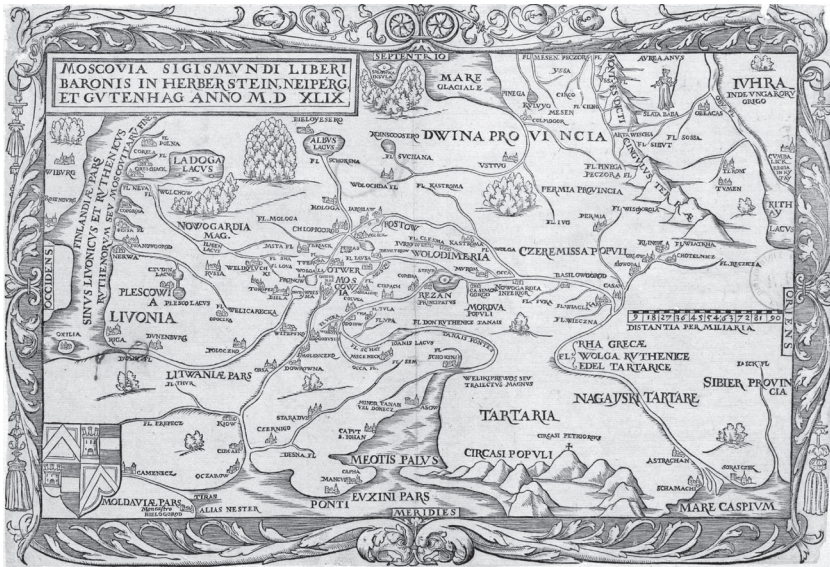


Figure 2 : Carte de la Russie de S. von Herberstein, Basel, 1549. Crédits : Paris, Bibliothèque nationale de France, GE DD-655.



Figure 3 : Carte de la Russie de Dmitrij Gerasimov, 1525, dans l'Atlas de Battista Agnese. Crédits : Library of the University of California, Berkeley, HM 10, fol. 17v-18.



Figure 4 : Carte de la Russie d'Ivan Ljacoj et Antoine Wied, 1542-1555, gravée par F. Hogenberg, 1570. D'après Bagrow 1962.



Figure 5 : Carte du monde *Typus Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius dans l'atlas *Théâtre de l'Univers*, Anvers : Impr. Plantinienne pour Abraham Ortel, 1598. Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.



Figure 6 : Détail de la carte du monde *Typus Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius dans l'atlas *Théâtre de l'Univers*, Anvers : Impr. Plantinienne pour Abraham Ortel, 1598. Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.



Figure 7 : Détail de la carte de la Tartarie d'Anthony Jenkinson dans l'atlas *Théâtre de l'Univers* d'Abraham Ortelius, Anvers : Impr. Plantinienne pour Abraham Ortel, 1598. Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.

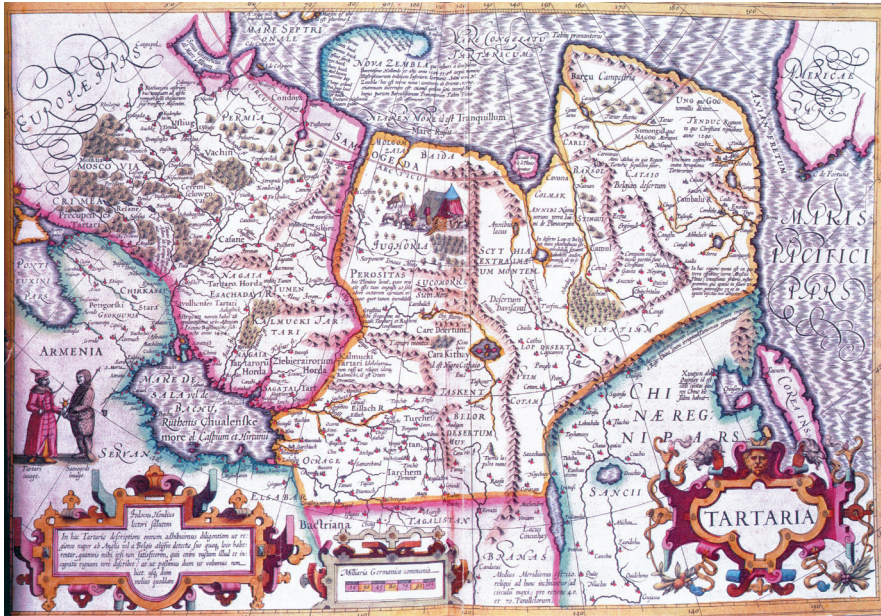


Figure 8a : Carte de la Tartarie de l'Atlas de Gérard Mercator, édité par Hondius, Amsterdam, 1628.  
 Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.



Figure 8b : Détail de la carte de la Tartarie de l'Atlas de Gérard Mercator, édité par Hondius, Amsterdam, 1628.  
 Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.



Figure 8c : Détail de la carte de la Tartarie de l'Atlas de Gérard Mercator, édité par Hondius, Amsterdam, 1628. Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.



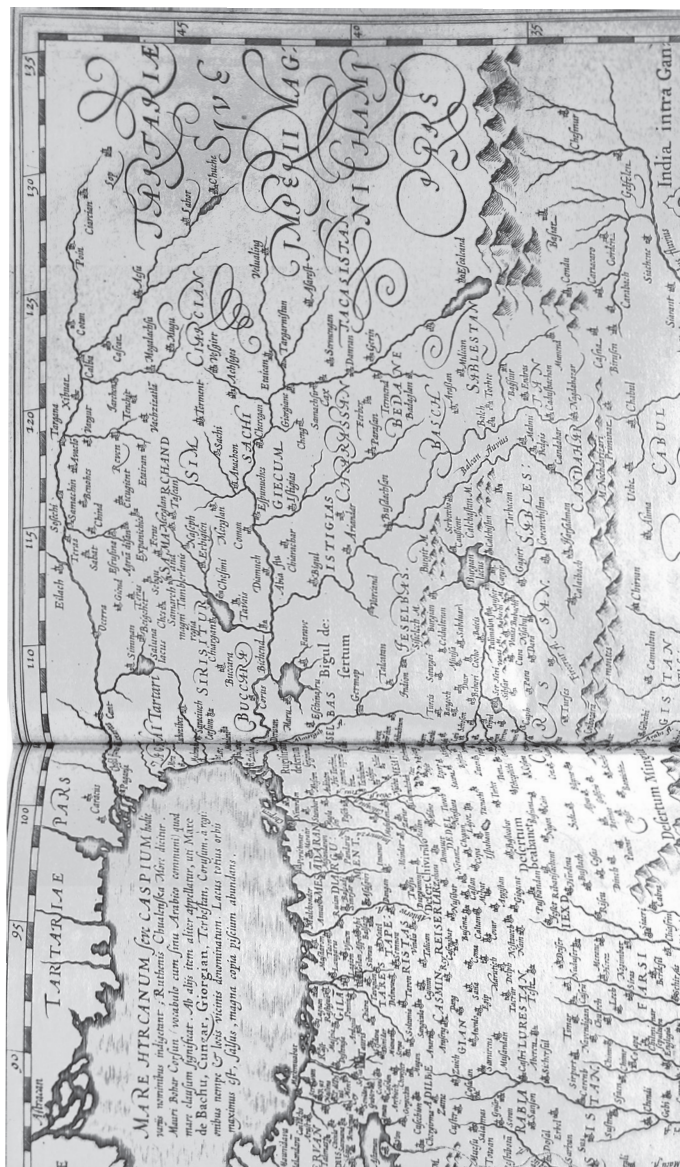


Figure 8d : Détail de la carte de la Tartarie de l'Atlas de Gérard Mercator, édité par Hondius, Amsterdam, 1628.  
Crédits : Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire.



Figure 9a-b : Carte et détail de *Septentrionalium Terrarum descriptio* de Mercator, dans *Atlas sive cosmographicae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura, auctus ac illustratus a Iodoco Hondio*, Amsterdam, 1609. En ligne sur <https://sanderusmaps.com>.

Svetlana GORSHENINA

## Bibliographie

## Abréviations

BM = British Museum.

DB = Inscription de Darius à Béhistoun.

DNa = Inscription de Darius à Naqsh-e Rostam.

DPe = Inscription de Darius à Persépolis.

DSab = Inscription de Darius à Suse.

GGM = K. Müller, *Geographi Graeci Minores*, Paris, Firmin Didot, 1882.

P. Grenf. = B. P. Grenfell, H. S. Hunt, *New Classical Fragments and Other Greek and Latin Papyri*, Oxford, 1897,

RIME = AAVV, *The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods*, Toronto-London, University of Toronto Press, 1990-.

## Sources

Atkinson J. E. (éd.), Gargiulo T. (trad.) (1998-2000), *Q. Curzio Rufo, Storie di Alessandro Magno*, 2 vol., Milano.

Brunt P. A. (éd. et trad.) (1976), *Arrian, Anabasis Alexandri*, Cambridge Mass.-London.

Sisti F., Zambrini A. (éds) (2001-2004), *Arriano, Anabasi di Alessandro*, Milano, vol. I (libri I-III), 2001 ; vol. II (libri IV-VII), 2004.

Thomas P. H. (éd.) (1960) [*Epitome de Metz*], *Incerti auctoris epitoma rerum gestarum Alexandri Magni* [...], Lipsiae.

## Études

Agut-Labordère D. (2015), « Créer la route : le canal des pharaons entre la mer Rouge et la Méditerranée de Nécho II à Darius I<sup>er</sup> », *Égypte, Afrique & Orient*, 75, p. 61-66.

Akhmedov B. A. (1985), *Istoriko-geograficheskaja literatura Srednej Azii. Pis'mennye pamjatniki/Littérature historico-géographique de l'Asie centrale. Patrimoine écrit*, Tashkent.

Alenicyн V. (1879), *Neskol'ko zamechanij o puteshestvii Djenkinsona v Khivu v 1559 godu/Quelques remarques sur le voyage de Jenkinson à Khiva en 1559*, Saint-Pétersbourg.

Allen Ph. (1993), *L'Atlas des Atlas. Le monde vu par les cartographes*, London.

- Aubert J.-J. (2015), « Trajan's Canal: River Navigation from the Nile to the Red Sea? », dans F. De Romanis, M. Maiuro (éds), *Across the Ocean. Nine Essays on Indo-Mediterranean Trade*, Leiden-New York, p. 38-41.
- Avril Ph. (1693), *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine, contenant plusieurs remarques curieuses de Physique, de Géographie, d'Hydrographie et d'Histoire. Une Description de la grande Tartarie et des differens peuples qui l'habitent*, Paris, MDCXCIII.
- Bacqué-Grammont J.-L. (1996), « Les routes d'Asie centrale d'après le *Cihân-Nümâ* de Kâtib Çelebi », *Cahiers d'Asie centrale*, 1-2, p. 311-322.
- Baddeley J. F. (1919), *Russia, Mongolia, China: being some record of the relations between them from the beginning of the XVIIth century to the death of the Tsar Alexei Mikhailovich, A.D. 1602-1676, rendered mainly in the form of narratives dictated or written by the envoys sent by the Russian tsars, or their voevodas in Siberia to the Kalmuk and Mongol khans & princes, and to the emperors of China; with introductions, historical and geographical, also a series of maps, showing the progress of geographical knowledge in regard to northern Asia during the XVIth, XVIIth, & early XVIIIth centuries, the texts taken more especially from manuscripts in the Moscow Foreign office archives*, London.
- Bagrow L. (2005 [1975]), *Istorija ruskoj kartografii*, Moscou [traduit par E. V. Lamanova d'après : Bagrow L., *A History of Russian Cartography up to 1800*, Ontario, 1975].
- Bagrow L. (1964), *History of Cartography*, London [traduction en russe par N. I. Lisova : *Istorija kartografii*, Moskva].
- Bagrow L. (1962), « At the Sources of the Cartography of Russia », *Imago Mundi*, 16, p. 33-48.
- Bagrow L. (1948), « The Book of the Great Map », *Imago Mundi*, 5, p. 81-82.
- Baron S. H. (1993), « The Lost Jenkinson Map of Russia (1562) Recovered, Redated and Retitled », *Terrae Incognitae, the Journal of the Society for the History of Discoveries*, XXV, p. 53-66.
- Baron S. H. (1991a), « B. A. Rybakov on the Jenkinson Map of Russia », dans S. H. Baron, *Explorations in Moscovite History*, Hampshire-Brookfield, p. 1-11.
- Baron S. H. (1991b), « The Influence in Sixteenth Century England of Herberstein's *Rerum Moscoviticarum Commentarii* », dans S. H. Baron, *Explorations in Moscovite History*, Hampshire-Brookfield, p. 1-10.
- Baron S. H. (1989), « William Borough and the Jenkinson Map of Russia, 1562 », *Cartographica*, 26/2, p. 72-85.
- Baron S. H. (1986), « Herberstein and the English "Discovery" of Muscovy », *Terrae Incognitae, the Journal of the Society for the History of Discoveries*, XVIII, p. 43-54.
- Baron S. H. (1985), « Muscovy and the English Quest for a Northeastern Passage to Cathay (1553-1584) », *Acta Slavica Iaponica*, III, p. 1-17.
- Baron S. H. (1977), « Russia and Central Asia », dans L. E. Pennington (éd.), *The Purchas Handbook: Studies of the Life, Times and Writings of Samuel Purchas, 1577-1626: with Bibliographies of His Books and of Works about Him*, vol. 1, London, p. 278-291.

- Bengtson H., Milojčić H. (éds) (1953), *Grosser Historischer Weltatlas*, 1, *Vorgeschichte und Altertum*, München.
- Bergeron P. (1735), *Voyages faits principalement en Asie dans les XII, XIII, XIV, et XV siècles, par Benjamin de Tudèle, Jean du Plan-Carpin, N. Ascelin, Guillaume de Rubruquis, Marc Paul Vénitien, Haiton, Jean de Mandeville, et Ambroise Contarini : accompagnés de l'Histoire des Sarasins et des Tartares, et précédés d'une introduction concernant les voyages et les nouvelles découvertes des principaux voyageurs, à savoir : avertissement et [IV] « Traité des Tartares, de leur origine, mœurs, religion, guerres, conquêtes, empire, chams, hordes diverses et changement jusqu'à aujourd'hui [...] »*, MDCCXXXV, La Haye.
- Bernard P. (2005), « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 149/3, p. 929-969.
- Bernard P. (1996), « Maracanda-Afrasiab colonie grecque », dans *La Persia e l'Asia Centrale da Alessandro al X secolo*, Roma, p. 331-365.
- Bregel Yu. (2003), *An Historical Atlas of Central Asia. Handbuch der Orientalistik, Section Eight: Central Asia, Volume Nine*, Leiden-Boston.
- Briant P. (2012), *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris.
- Bruno J. (2021), « Parthia », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 56-77.
- Carrère d'Encausse H. (1970), « Les routes commerciales de l'Asie centrale et les tentatives de reconquête d'Astrakhan d'après les registres des "Affaires importantes" des Archives ottomanes », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 11, p. 391-620.
- Chuvin P. (1996), « Les ambassades byzantines auprès des premiers souverains turcs de Sogdiane. Problèmes d'onomastique et de toponymie », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, p. 345-355 [en ligne <http://journals.openedition.org/asiacentrale/457>]
- Coloru O., Olivieri L. M. (2019), « Mount Aornos and the Operations of the Macedonian Army in Swat. Sources and Archaeological Data », *Pakistan Heritage*, 11, p. 105-121.
- Cooper J. P. (2009), « Egypt's Nile-Red Sea Canals: Chronology, Location, Seasonality and Function », dans L. Blue *et al.* (éds), *Connected Hinterlands: Proceedings of the Red Sea Project IV, held at the University of Southampton*, Oxford (BAR International Series 2052), p. 195-209.
- Dan A. (2018), « Perceptions et représentations des fleuves dans l'Antiquité : quelques réflexions », dans A. Dan, St. Lebreton (éds), *Études des fleuves d'Asie Mineure dans l'Antiquité*, I, Arras, p. 23-75.
- Dan A. (2017a), « Die heiligen Kaystros und Kilbis im Byzanz der Makedonischen Zeit. Anmerkungen zum Parisinus Suppl. Gr. 247 fol. 18r-v », dans A. Külzer, M. St. Popović (éds), *Space, Landscapes and Settlements in Byzantium: Studies in Historical Geography of the Eastern Mediterranean*, Novi Sad-Vienna, p. 75-112.
- Dan A. (2017b), « The First of the *Bêta*: Notes on Eratosthenes' Invention of Geography », dans Ch. Rico, A. Dan (éds), *The Library of Alexandria. A Cultural Crossroads of the Ancient World. Proceedings of the Second Polis Institute Interdisciplinary Conference*, Jerusalem, p. 165-222.

- Dan A. (2017c), « La mappemonde d'Albi – un *pinax chōrographikos*. Notes sur les origines antiques de la carte et du texte du ms Albi 29 fol. 57v-58r », *Cartes et géomatique*, 234, p. 13-44.
- Dan A. (2015), « "Pontos par excellence" : pour une histoire des théories antiques sur l'apparition et sur la disparition de la mer Noire », dans E. Bertrand, R. Compatangelo-Soussignan (éds), *Cycles de la nature, cycles de l'histoire. De la découverte des météores à la fin de l'âge d'or*, Bordeaux, p. 97-122.
- Dan A. (2013), « Achaemenid World Representations in Herodotus' *Histories*: some Geographic Examples of Cultural Translation », dans K. Geus, E. Irwin, Th. Poiss (éds), *Herodots Wege des Erzählens. Logos und Topos in den Historien*, Frankfurt am Main etc. (Zivilisationen & Geschichte, 22), p. 83-121.
- Dan A., Geus K. (2018), « Ein "vielteiliges" Meer? Zu Pseudo-Aristoteles, *De mundo*, 393a31. Ein Beitrag zur "platonischen" Geographie und Armenischen Nebenüberlieferung », *Mediterraneo antico*, 21, p. 399-415.
- Dan A., Geus K., Görz G., Guckelsberger K., König V., Poiss Th., Thiering M. (2016), « Common Sense Geography and Ancient Geographical Texts », *ETopoi*, 6, p. 571-597.
- Delnero P. (2017), « A Land with No Borders: a New Interpretation of the Babylonian "Map of the World" », *Journal of Ancient Near Eastern History*, p. 1-19.
- Dvurechenskaja N. D. (2019a), « The Hellenistic Fortress of Uzundara », dans Chr. Baumer, M. Novák (éds), *Urban Cultures of Central Asia from the Bronze Age to the Karakhanids: Learnings and Conclusions from New Archaeological Investigations and Discoveries*, Wiesbaden, p. 153-162.
- Dvurechenskaja N. D. (2019b), « K voprosy o severnoj granice Baktrii/Sur la question de la frontière nord de la Bactriane », dans A. S. Balakhvancev, N. A. Makkaveev (éds), *Épokha imperij. Vostochnyj Iran ot Akhemenidov do Sasanidov : istorija, arkeologija, kul'tura/The Age of Empires. Eastern Iran from the Achaemenids to the Sasanians: Archaeology, History, Culture. Proceedings of the International Scholarly Conference Dedicated to the Memory of Boris Anatolevich Litvinsky*, Moskva, p. 99-117.
- Eisler R. (1910), *Weltenmantel und Himmelszelt: religionsgeschichtliche Untersuchungen zur Urgeschichte des antiken Weltbildes*, 1, München.
- Falk H. (2018), « The Five Yabghus of the Yuezhi », *Bulletin of the Asia Institute*, 28, p. 1-43.
- Finkel I. (2014), *The Ark Before Noah: Decoding the Story of the Flood*, New York.
- Fiorani F. (2005), *The Marvel of Maps: Art, Cartography and Politics in Renaissance Italy*, New Haven-London.
- Fischer K. (éd.) (1974-1976), *Gelaendebegehungen in Sistan 1955-1973 und die Aufnahme von Dewalikhodaydad 1970, in Zusammenarbeit mit Dietrich Morgenstern und Volker Thewalt*, Bonn.
- Foster B. (2016), *The Age of Agade. Inventing Empire in Ancient Mesopotamia*, London-New York.
- Francfort H.-P. (2013), « Les nomades installés dans la Bactriane (II<sup>e</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) : nouvelles découvertes », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 1543-1576.
- Fraser P. M. (1996), *Cities of Alexander the Great*, Oxford.

- Gautier Dalché P. (2008), « Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVI<sup>e</sup> siècle », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Résumés des conférences et travaux*, 139, p. 119-123
- Golay L. (éd.) (2004), *Images du Monde. Une histoire de la cartographie. Catalogue de l'exposition au Musée historique de Lausanne*, Lausanne.
- Gorshenina S. (2009), « L'image cartographique de l'Asie centrale de Fra Mauro : une synthèse au carrefour de connaissances diverses », dans J. Cordoba, F. Escribano, M. Mané (éds), *Further Approaches to Travellers and Scholars in the Rediscovering of the Ancient Near East*, Madrid, p. 57-76.
- Gorshenina S., Rapin C. (2021), « Hellenism with or without Alexander the Great: Russian, Soviet and Central Asian Approaches », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 171-214.
- Goukowsky P. (1989), « Alexandrie de l'Oxos ou Alexandrie du Caucase ? », *Mélanges Pierre Lévêque*, 2, *Anthropologie et société*, Besançon, p. 245-266.
- Grataloup Ch. (2009), *L'invention des continents. Comment l'Europe a découpé le monde*, Paris.
- Grenet F. (2018), « Khotel li Tamerlan zavoyevat' Kitaj? », *O'bekiston Tarixi. Ilmiy Zhurnal*, 4, p. 83-89.
- Grenet F. (2006), « Nouvelles données sur la localisation des cinq *Yabghus* des Yuezhi », *Journal Asiatique*, 294, p. 325-341.
- Grenet F. (2004), « Maracanda/Samarkand, une métropole pré-mongole. Sources écrites et archéologie », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 5/6, p. 1043-1067.
- Grenet F., Rapin C. (2001), « Alexander, Aï Khanum, Termez: Remarks on the Spring Campaign of 328 », dans O. Bopearachchi, C. A. Bromberg, F. Grenet (éds), *Alexander's Legacy in the East. Studies in Honor of Paul Bernard*, Bloomfield Hills (*Bulletin of the Asia Institute* 12), p. 79-89.
- Guéret-Laferté M. (1994), *Sur les routes de l'empire mongol : ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris-Genève.
- Hakluyt R. (1926 [1589]), *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation: Made by Sea or Overland to the Remote & Farthest Distant Quarters of the Earth at any Time within the Compasse of the 1600 years*, London-New York.
- Herbelot B. de Molinville (1776), *Bibliothèque orientale*, Maestricht.
- Herrmann A. (1914), s. v. « Iaxartes », *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 17. Halbband, col. 1180-1189.
- Hoffmann C., Nawrocki Fr., Sarazin J.-Y. (éds) (2019), *Le Monde en sphères, catalogue de l'exposition, Bibliothèque Nationale de France*, Paris.
- Horowitz W. (2011<sup>2</sup>), *Mesopotamian Cosmic Geography*, Winona Lake, IN.
- Horowitz W. (1988), « The Babylonian Map of the World », *Iraq*, 50, p. 147-165.
- Irby G. L. (2021), *Using and Conquering the Watery World in Greco-Roman Antiquity*, London-New York.
- Jacob Chr. (1992), *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris.

- Jacob Chr. (1987), *Géographie et culture en Grèce ancienne : essai de lecture de la "Description de la terre habitée" de Denys d'Alexandrie*, thèse inédite, Univ. Paris IV.
- Jacob C. (1985), « Lectures antiques de la carte », *Études françaises*, 21/2, p. 21-46.
- Jenkinson A. (1926a [1589]), « A Letter of Master Anthonie Jenkinson upon his Returne from Boghar to the Worshipful Master Henrie Lane Agent for the Moscovie Companie Resident in Vologda, Written in the Mosco the 18. of September, 1559 », dans R. Hakluyt, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation: Made by Sea or Overland to the Remote & Farthest Distant Quarters of the Earth at any Time within the Compasse of the 1600 years*, London-New York, I, p. 397-398.
- Jenkinson A. (1926b [1589]), « The Voyage of Master Anthony Jenkinson, Made from the Citie of Mosco in Russia, to the Citie of Boghar in Bactria, in the Yeere 1558: Written by Himselfe to the Merchants of London of the Moscovie companie », dans R. Hakluyt, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation: Made by Sea or Overland to the Remote & Farthest Distant Quarters of the Earth at any Time within the Compasse of the 1600 years*, London-New York, I, p. 458-459.
- Jones G. S. (2019), « The Sculptural Poetics of Euripides' Ion: Reflections of Art, Myth, and Cult from the Parthenon to the Attic Stage », *Hesperia*, 88/4, p. 727-762.
- Keuning J. (1956), « Jenkinson's Map of Russia », *Imago Mundi*, 13, p. 172-175.
- Khasanov M. (2021), *Kul'turogenез drevnego Sogda/Genèse Culturelle de l'ancien Sogd*, Samarkand.
- Khoroshevich A. L. (1988), « Izdanie "Zapisok o Moskovii"/Édition des "Notes sur la Moscovie" », dans A. V. Nazarenko, A. I. Pliguzov, A. L. Khoroshevich, V. L. Janin (éds), *Sigismund Gerbershtejn. Zapiski o Moskovii/Sigismund Herberstein. Notes sur la Moscovie*, Moscou [traduit de l'allemand par A. I. Malein, A. V. Nazarenko, introduction d'A. L. Khoroshevich], p. 355-378.
- Kish G. (1951), « The Japan on the "Mural Atlas" of the Palazzo Vecchio, Florence », *Imago mundi*, VIII, p. 52-54.
- Kloekhorst A. (2008), *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leiden-Boston.
- Klotz D. (2015), « Darius I and the Sabaeans: Ancient Partners in Red Sea Navigation », *Journal of Near Eastern Studies*, 74/2, p. 267-280.
- Kominko M. (2008), « New Perspectives on Paradise – the Levels of Reality in Byzantine and Latin Medieval Maps », dans R. J. A. Talbert, R. W. Unger (éds), *Cartography in Antiquity and the Middle Ages. Fresh Perspectives, New Methods*, Leiden, p. 139-153.
- Koshelenko G. A. (2015), « [Compte-rendu] L. M. Sverchkov, *Kurganzol krepost' Aleksandra na Juge Uzbekistana/Kurganzol forteresse d'Alexandre dans le sud de l'Ouzbékistan [...]* », *Vestnik Drevnej Istorii*, 293/2, p. 206-212.
- Koshelenko G. A., Gaibov V. A., Bader A. N. (1998), « Parfjanskije sjuzhety v Istorii Aleksandra Makedonskogo Kurcija Rufa/Sujets parthes dans l'Histoire d'Alexandre le Grand de Quinte-Curce », *Vestnik Drevnej Istorii*, 224/1, p. 301-313.



- Krijgsman W. *et al.* (2019), « Quaternary Time Scales for the Pontocaspian Domain: Interbasinal Connectivity and Faunal Evolution », *Earth-Science Reviews*, 188, p. 1-40.
- Lach D. F. (1977), *Asia in the making of Europe*, 2, *Century of wonder*, Chicago-London.
- Lach D. F. (1970), *Asia in the making of Europe*, 2, *Century of wonder*, Book I, *The visual arts*, Chicago-London.
- Lambert W. G. (2013), *Babylonian Creation Myths*, Winona Lake, IN.
- Le Strange G. (1905), *The Lands of the Eastern Caliphate. Mesopotamia, Persia, and Central Asia from the Moslem Conquest to the Time of Timur*, Cambridge.
- Lerner J. D. (2014), « On the Inland Waterways from Europe to Central Asia », *Ancient West & East*, 13, p. 155-174.
- Létolle R. (2000), « Histoire de l'Ouzboï, cours fossile de l'Amou Darya : synthèse et éléments nouveaux », *Studia Iranica*, 29/2, p. 195-240.
- Lindström G. (2021), « Southern Tajikistan », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 286-312.
- Long Ch. R. (1987), *Twelve Gods of Greece and Rome*, Leiden (EPRO, 107).
- Love R. S. (2003), « "A Passage to China": a French Jesuit's Perception of Siberia in the 1680s », *French Colonial History*, 3, p. 85-100.
- Lurje P. (2017), *s. v.* « Sogdiana ii. Historical Geography », *Encyclopædia Iranica* [en ligne <http://www.iranicaonline.org/articles/sogdiana-historical-geography>].
- Lur'e P. V. (2004), *Istoriko-lingvističeskij analiz sogdijskoj toponimii/Analyse historico-linguistique de la toponymie sogdienne*, Sankt-Peterburg.
- Lyonnet B. (2021), « Sogdiana », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 313-334.
- Mairs R. (éd.) (2021), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York.
- Martinez-Sève L. (2021), « Afghan Bactria », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 217-248.
- Martinez-Sève L. (2015), « Ai Khanoum and Greek Domination in Central Asia », *Electrum*, 22, p. 17-46.
- Matz F. (1968), *Antike Bildwerke in Rom*, III, Leipzig.
- Maunel Ch., Oschema K., Ducène J.-Ch., Hofmann M. (2018), « Mapping Continents, Inhabited Quarters and The Four Seas. Divisions of the World and the Ordering of Spaces in Latin-Christian, Arabic-Islamic and Chinese Cartography in the Twelfth to Sixteenth Centuries. A Critical Survey and Analysis », *Journal of Transcultural Medieval Studies*, 5/2, p. 295-367.
- Michalowski P. (2010), « Masters of the Four Corners of the Heavens: Views of the Universe in Early Mesopotamian Writings », dans K. A. Raflaub, R. J. A. Talbert, *Geography and Ethnography: Perceptions of the World in Pre-Modern Societies*, Chichester, p. 147-168.

- Minardi M. (2015), *Ancient Chorasmia. A Polity Between the Semi-Nomadic and Sedentary Cultural Areas of Central Asia. Cultural Interactions and Local Developments from the Sixth Century BC to the First Century AD*, Leuven (*Acta Iranica*, 56).
- Mollat M. (2005), *Les explorateurs du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, Paris.
- Morgan E. D., Coote C. H. (1886), *Early voyages and travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen; with some account of the first intercourse of the English with Russia and Central Asia by way of the Caspian Sea*, 2 vol., London.
- Mund S. (2003), *Orbis Russiarum. Genèse et développement de la représentation du monde « russe » en Occident à la Renaissance*, Genève.
- Naveh J., Shaked Sh. (éds) (2012), *Aramaic documents from Ancient Bactria (Fourth Century BCE) from the Khalili Collection*, London.
- Nazarenko A. V., Pliguzov A. I., Khoroshevich A. L., Janin V. L. (éds) (1988), *Sigizmund Gerbershtejn. Zapiski o Moskovii/Sigismund Herberstein. Notes sur la Moscovie*, Moscou [traduit de l'allemand par A. I. Malein, A. V. Nazarenko, introduction d'A. L. Khoroshevich].
- Nebenzahl K. (2004), *Mapping the Silk Road and Beyond. 2000 years of exploring the East*, London-New York.
- Nickel L. (2021) « Interaction. China and Bactria during the Reign of Emperor Wu in Written Tradition and in Archaeology », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 106-124.
- Okada H. (1994), « Dayan Khan as a Yuan Emperor: the Political Legitimacy in 15th Century Mongolia », *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 81, p. 51-58.
- P'iankov I. V. (2015), « Maes Titianus, Ptolemy and the "Stone Tower" on the Great Silk Road », *The Silk Road*, 13, p. 60-74.
- P'jankov I. V. (2013), *Srednjaja Azija i Evrazijskaja step' v drevnosti/L'Asie centrale et les steppes eurasiennes dans l'Antiquité*, Sankt-Peterburg.
- Pelliot P. (1959-1973), *Notes on Marco Polo*, Paris.
- Petrain D. (2012), « The Archaeology of the Epigrams from the *Tabulae Iliacae*: Adaptation, Allusion, Alteration », *Mnemosyne*, 65/4-5, p. 597-635.
- Postnikov A. V. (1996), *Karty zemel' rossijskikh: ocherk istorii geograficheskogo izuchenija i kartografirovanija nashego otechestva/Cartes des terres russes : essai de l'histoire de l'étude géographique et de la cartographie de notre patrie*, Moscou [reproduit en version abrégée: « Outline of the History of Russian Cartography », dans *Regions: a Prism to View the Slavic-Eurasian World. Towards a Discipline of "Regionology", 1998 Summer Symposium*, Hokkaido University, Slavic Research Center, 2000, p. 1-49].
- Puhvel J. (1984), *Hittite Etymological Dictionary*, 2 vols, Berlin.
- Puschnigg G. (2021), « Merv and Margiana », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 335-356.

- Rahmanov Sh., Rapin C. (2003), « Zheleznye Vorota/Les Portes de Fer », dans *Trudy Bojsunskoj Nauchnoj Èkspedicii/Travaux de l'expédition scientifique de Baysun*, 1, Toshkent, p. 22-32.
- Rapin C. (2021), « Les Alpes dans la cartographie antique (Table de Peutinger, Strabon, Ptolémée) », dans G. L. Gregori, R. Dell'Era (dir.), *les Romains dans les Alpes. Histoire, archéologie, épigraphie. Actes du colloque international, Lausanne, 13-15 mai 2019*, Roma (à paraître).
- Rapin C. (2020), « Pokhod Aleksandra makedonskogo ot Baktr do Marakanda/Zariaspa: granicy Sogdiany v istoricheskoy geografii/ Alexandre le Grand de Bactres à Maracanda/Zariaspa : les frontières de la Sogdiane dans la géographie historique », dans F. A. Maksudov (dir.), *Istorija i Arkheologija Turana n°5, posvjashchennyj jubileju Rustama Khamidovicha Sulejmanova*, Samarkand, p. 256-287.
- Rapin C. (2019), « Publishing an Archaeological Discovery astride the “North”-“South” divide (On an Example from Central Asia) », dans S. Gorshenina, Ph. Bornet, M. E. Fuchs, C. Rapin (éds), *“Masters” and “Natives”, Digging the Other’s Past*, Berlin-Boston, p. 343-366.
- Rapin C. (2018a), « On the way to Roxane 2: Satraps and HYPARCHS between Bactra and Zariaspa-Maracanda », dans J. Lhuillier, N. Boroffka (éds), *A Millennium of History: the Iron Age in Central Asia (2nd and 1st millennia BC)*, Berlin (*Archäologie in Iran und Turan 17 – Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan* 35), p. 257-298.
- Rapin C. (2018b), « Aux origines de la cartographie. L'empire achéménide sous Darius I et Xerxès », dans M. Minardi, A. Ivantchik (éds), *Ancient Chorasmia, Central Asia and the Steppes*, Leiden (*Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 24), p. 1-67.
- Rapin C. (2017), « Alexandre le Grand en Asie Centrale. Géographie et stratégie de la conquête des Portes Caspiennes à l'Inde », dans C. Antonetti, P. Biagi (éds), *With Alexander in India and Central Asia : Moving East and Back to West*, Oxbow, p. 37-121.
- Rapin C. (2014), « Du Caucase au Tanaïs : les sources de Quinte-Curce à propos de la route d'Alexandre le Grand en 330-329 av. J.-C. », dans M. Mahé-Simon, J. Trinquier (éds), *L'Histoire d'Alexandre selon Quinte-Curce*, Paris, p. 141-186.
- Rapin C. (2013), « On the way to Roxane: the Route of Alexander the Great in Bactria and Sogdiana (328-327 BC) », dans G. Lindström *et al.*, *Zwischen Ost und West*, Darmstadt (*Archäologie in Iran und Turan*, 14), p. 43-82.
- Rapin C. (2009), « Torgovyj put' iz Indii k Pontu u Strabona: mezhdou kartograficheskimi mirazhom i arheologicheskoi real'nost'ju/La route commerciale de Strabon de l'Inde au Pont: entre mirage cartographique et réalité archéologique », dans S. G. Kljashtornyj, Sh. M. Mustafaeu (éds), *“Doroga Strabona” kak chast' velikogo shëlkovogo puti. Materialy Mezhdunarodnoj konferencii, Baku/La route de Strabon comme partie de la Grande Route de la Soie. Matériaux de la Conférence Internationale, Bakou*, Samarkand-Tashkent, p. 98-121.
- Rapin C. (2007), « Nomads and the Shaping of Central Asia: from the Early Iron Age to the Kushan period », dans J. Cribb, G. Herrmann (éds), *After Alexander. Central Asia before Islam*, Oxford (*Proceedings of the British Academy*, 133), p. 29-72.
- Rapin C. (2004), « L'Afghanistan et l'Asie centrale dans la géographie mythique des historiens d'Alexandre et dans la toponymie des géographes gréco-romains. Notes sur la route d'Herat à

- Begram », dans O. Bopearachchi, M.-Fr. Boussac (éds), *Afghanistan. Ancien carrefour entre l'est et l'ouest*, Turnhout, p. 143-172.
- Rapin C. (2001), « L'incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage », dans O. Bopearachchi, C. A. Bromberg, F. Grenet (éds), *Alexander's Legacy in the East. Studies in Honor of Paul Bernard*, Bloomfield Hills (*Bulletin of the Asia Institute* 12), p. 201-225.
- Rapin C., Baud A., Grenet F., Rakhmanov Sh. A. (2006), « Les recherches sur la région des Portes de Fer de Sogdiane : bref état des questions en 2005 », *Istorija material'noj kul'tury Uzbekistana (IMKU)*, 35, p. 102-112.
- Rapin C., Grenet F. (2018), « How Alexander Entered India. With a note on Ortospa (the ancient name of Ghazni ?) », *Afghanistan*, 1, p. 141-181.
- Roller D. W. (2015), *Ancient Geography. The Discovery of the World in Classical Greece and Rome*, London-New York.
- Rollinger R. (à paraître), « How the Mediterranean Became the Mediterranean. Some Neglected Pieces of Evidence for the History of the Mental Mapping of an Inland Sea », dans J. Boardman, J. Hargrave, A. Avram, A. Podossinov (éds), *Connecting the Ancient World West and East. Festschrift Gocha Tsetsckbladze*, Leuven.
- Rollinger R. (2020), « Some Considerations on Empire and Mental Mapping : conceptualizing the ends of the world in the first millennium BCE », dans M. Cammarosano, E. Devecchi, M. Viano (éds), *talugaeš witteš. Ancient Near Eastern studies Presented to Stefano de Martino on the Occasion of his 65th Birthday* (Kasion 2), Münster, p. 383-398.
- Rollinger R. (2013a), « The View from East to West: World View and Perception of Space in the Neo-Assyrian Empire », dans N. Zenzen, T. Hölscher, K. Trampedach (éds), *Aneignung und Abgrenzung. Wechselnde Perspektiven auf die Antithese von Ost und West in der griechischen Antike*, Heidelberg (Oikumene. Studien zur antiken Weltgeschichte, 10), p. 93-161.
- Rollinger R. (2013b), « Dareios und Xerxes an den Rändern der Welt und die Inszenierung von Weltherrschaft. Altorientalisches bei Herodot », dans B. Dunsch, K. Ruffing (éds), *Herodots Quellen. Die Quellen Herodots*, Wiesbaden (Classica et Orientalia, 6), p. 95-116.
- Ronca I. (1971), *Ptolemaios, Geographie. 6,9-2,1. Ostiran und Zentralasien*, Teil I, Rom (*Reports and Memoirs*, 15.1).
- Rtveladze È. V. (2019), *Aleksandr Makedonskij v Transoksiane. Pokhody. Istoricheskaja geografijsja/Alexandre le Grand en Transoxiane. Voyages. Géographie historique*, Sankt Peterburg.
- Rybakov B. A. (1974), *Russkie karty Moskovii XV-nachala XVI veka/Cartes russes de la Moscovie du xv<sup>e</sup>-début xv<sup>e</sup> siècles*, Moskva.
- Schibli H. S. (1990), *Pherekydes of Syros*, Oxford.
- Schwarz F. von (1893), *Alexander des Grossen Feldzüge in Turkestan. Kommentar zu den Geschichtswerken des Flavius Arrianus und Q. Curtius Rufus auf Grund vieljähriger Reisen im russischen Turkestan und den angrenzenden Ländern*, München [Stuttgart 1906<sup>2</sup>].
- Shirley R. W. (1987), *The Mapping of the World. Early Printed World Maps 1472-1700*, London.

- Sicilia F. (2002), *Alla scoperta del mondo: l'arte della cartografia da Tolomeo a Mercatore*, Modena.
- Sinor D. (1977), « La mort de Batu et les trompettes mues par le vent chez Herberstein », dans D. Sinor, *Inner Asia and its Contacts with Medieval Europe*, London [1<sup>re</sup> éd. 1941-1942].
- Stančo L. (2021), « Southern Uzbekistan », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 249-285.
- Stark S. (2021), « Central Asia and the Steppe », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 78-105.
- Stückelberger A., Grasshoff G. (éds) (2006), *Klaudios Ptolemaios. Handbuch der Geographie, Griechisch-Deutsch, Einleitung, Text und Übersetzung, Index*, Basel.
- Sverchkov L. (2013), *Kurganzol – Krepost' Aleksandra na Juge Uzbekistana/Kurganzol, une forteresse d'Alexandre au sud de l'Ouzbékistan*, Tashkent.
- Szykula K. (2008), « Anthony Jenkinson's Unique Wall Map of Russia (1562) and its Influence on European Cartography », *Belgeo. Revue Belge de Géographie*, 3-4, p. 325-340.
- Szykula K. (1989), « The Newly Found Jenkinson's Map of 1562 », *XIIIth International Conference on the History of Cartography*, Utrecht, p. 109-111.
- Taylor E. G. R. (éd.) (2010), « Introduction », dans *The Original Writings and Correspondence of the Two Richard Hakluyts*, I, Routledge [1<sup>re</sup> éd. 1935].
- Taylor E. G. R. (1956), « A Letter Dated 1577 from Mercator to John Dee », *Imago Mundi*, 13, p. 56-68.
- Tomaschek W. (1877), *Zentralasiatische Studien*, I, *Sogdiana*, Wien, p. 67-184.
- Vonessen F. (1963), « Der Mythos vom Weltschleier », *Antaios*, 4, p. 1-31.
- West M. L. (1971), *Early Greek Philosophy and the Orient*, Oxford.
- Willan Th. S. (1956), *The Early History of the Russia Company 1553-1603*, Manchester.
- Wu X. (2021), « Central Asia in the Achaemenid Period », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 595-618.
- Yang J. (2021), « Chinese Historical Sources and the Greeks in the Western Regions », dans R. Mairs (éd.), *The Graeco-Bactrian and Indo-Greek World*, London-New York, p. 446-464.
- Zimmermann K. (2002), « Eratosthenes Chlamys-Shaped World: a Misunderstood Metaphor », dans D. Ogden (éd.), *The Hellenistic World: New Perspectives*, London, p. 23-40.